

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark brown color, framing the entire page.

FNA 0147 - Le Sang du Soleil

Maurice Limat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Le Sang du Soleil



**MAURICE
LIMAT**



★ **ANTICIPATION** ★

Editions
"Fleuve Noir"

MAURICE LIMAT

LE SANG DU SOLEIL

LES MAÎTRES FRANÇAIS DE LA S.-F.

FLEUVE NOIR

Édition originale
parue dans la collection Anticipation
sous le numéro 147

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1959 Éditions Fleuve Noir.
ISBN 2-265-04489-x

LES MAÎTRES FRANÇAIS DE LA SCIENCE-FICTION

Les années 50-60 peuvent être considérées comme l'Age d'Or de la S.-F. française. L'après-guerre voit en effet l'apparition de jeunes auteurs à l'imagination fertile. Ceux-ci ont profondément marqué la collection « Anticipation » des Éditions Fleuve Noir avec des romans dont la thématique reste riche et humaine.

Le Fleuve Noir rend aujourd'hui hommage aux grands noms français de la S.-F. en publiant leurs meilleurs ouvrages (épuisés et qui, chez les bouquinistes, atteignent souvent des prix confortables). Remaniés ou non, remis à jour ou réédités dans leur style initial, ces ouvrages n'en conservent pas moins un caractère anthologique.

En 1951, Richard-Bessière a inauguré la collection « Anticipation » avec sa célèbre tétralogie « Les Conquérants de l'Univers », immédiatement suivi par Jimmy Guieu, le spécialiste des phénomènes paranormaux et des O.V.N.I. (l'on disait alors « soucoupes volantes » !) dont les ouvrages, depuis 1979, sont systématiquement réédités (Plon, Presses de la Cité, Vaugirard). Et l'on n'a pas davantage oublié les romans de Jean-Gaston Vandel, Robert Clauzel, Peter Randa, Maurice Limat, Gabriel Jan, Daniel Piret, Max-André Rayjean, Piet Legay, Jan de Fast, entre autres auteurs de talents traduits en plusieurs langues.

Avec cette nouvelle collection « Les Maîtres français de la Science-Fiction » dirigée par Jimmy Guieu, nous vous convions à chevaucher la comète, à découvrir des horizons prodigieux. Emportés sur les ailes du rêve, vous aborderez des domaines qui, incroyables aujourd'hui, seront demain – peut-être – réalité...

MAURICE LIMAT

Auteur prolifique (dans le bon sens du terme !), Maurice Limat a écrit plusieurs centaines d'ouvrages ; mais il a un faible pour la science-fiction. Et tout porte à croire, au cours des années, que plus d'un de ses lecteurs partage ce point de vue. Il reçut en 1978 le Prix du Roman S.-F. Claude Auvray et le Prix du Roman S.-F. Gil Roc en 1983.

À l'âme de François.

CHAPITRE PREMIER

L'idée était bizarre et Alain en conçut un amusement passager. Il y avait beau temps que les humains ne cultivaient plus guère les vieilles légendes. Pourtant, le fils du commodore Frank Maresco admettait qu'il progressait exactement comme ce héros des mythes périmés, chaussé de bottes magiques et franchissant monts et vallées en enjambées de... il n'en savait pas le compte, de telles mesures de distance ne prévalant plus.

Alain Maresco se hâtait. Il avait aperçu la lueur caractéristique d'un vaisseau de l'espace en détresse. Une sorte d'étoile filante tombant à l'extrémité d'une traînée sinusoïde, très irrégulière, cela n'indiquait pas autre chose qu'un cosmonef en perdition, dont le pilote n'était plus maître.

Les humains, d'une planète à l'autre, étaient animés du même instinct ancestral qui les avait, depuis toujours, jetés au secours de leurs semblables en péril. Le jeune homme, avec toute la fougue de ses dix-neuf ans, avait abandonné la chasse, pourtant passionnante, aux fleurs musicales des monts de Titan pour se ruer à la recherche des naufragés du ciel.

En même temps, il s'inquiétait de cette arrivée insolite. La faible pesanteur du satellite saturnien, guère plus gros que la Lune, lui permettait cette progression en bonds à l'élan rapide, au survol prolongé d'aiguille comme disaient plaisamment les pionniers, de ce mode de locomotion insolite.

Il ne s'en lassait jamais, par jeu, par esprit sportif, au cours de ses randonnées à travers les montagnes de Titan. Seul de son âge parmi les soixante hommes du poste, il n'avait guère d'autre compagnon que son père, lorsque le service laissait quelque loisir à ce dernier. Ou bien, il excursionnait et chassait seul.

De temps à autre, hissé sur quelque roc élevé, il fouillait du regard les arêtes vives, les ravins incroyablement profonds et étroits, les plateaux encaissés, au sol dur et rosâtre. Sur tout cela, en dépit de la clarté nocturne, qui augmentait d'instant en instant, nulle trace de l'astronef sinistré. Saturne montait, éveillant des splendeurs inconnues, des étincelles d'émeraude et des halos de feu opale. Alain y voyait mieux encore qu'à la lumière solaire mais il ne trouvait toujours rien.

— Pourtant... je l'ai vu tomber !... Il est par ici !

Du poste, il en était à peu près sûr, on n'avait pu repérer la chute. Était-ce bien une chute d'ailleurs ?

L'attaque le surprit, en dépit de son habitude de Titan. Il avait fait quelques pas sans bondir, pour mieux se repérer et, en contournant un

roc schisteux dont une face reflétait et déformait Saturne, éblouissant le jeune Maresco, la plante, se croyant menacée, réagit.

C'était une de ces cactées-sensitives, abondantes en altitude. Semblables d'aspect aux cactus de la Terre, elles étaient douées d'antennes comme des insectes et, flairant l'ennemi, passaient immédiatement à l'action.

En un éclair, Alain bénit son idée d'avoir enfilé le scaphandre.

Sans cette protection, il eût été mal en point.

Le cactus vivant cognait dru, de ses pales hérissées de pointes. Le nylon blindé qui constituait la carapace, heureusement, était allergique à tout autre chose qu'à l'infrarouge. Mais les lacs végétaux qui entouraient la plante, et servaient d'antennes, aidaient le gros de la troupe en cherchant insidieusement à paralyser les membres de l'ennemi.

Le casque globoïde, heureusement fermé, recevait les chocs, mais les aiguilles se brisaient sur le dépolex. Alain, formé par Frank à ce genre d'attaque, luttait pour se libérer. Il ne pouvait arriver à dégager le tube désintégrateur, sa main droite s'agitant dans le vide au bout du bras correspondant, plaqué au torse par trois lianes vivantes qui l'enserraient. Il clignait des yeux, instinctivement, à chaque coup des pales sur le casque ou sur ses épaules, bien que les épines ne puissent rien contre lui. Mais la main gauche, encore libre, saisit le poignard de côté.

La plante ne lâchait pas. Alain commença à se dégager, à trancher les lacs sensitifs, à scier à la base les pales vivantes, dont les plus proches du sol frémissaient de toute la colère du cactus, alors que les supérieures connaissent comme des poings.

Alain, en dépit de son adresse et de son entraînement, dus à l'éducation sportive conduite par Frank Maresco, commençait à s'essouffler. Le cactus était de taille, plus de deux mètres de haut, et la vigueur végétale, c'était bien connu, dépassait de beaucoup celle de l'homme, les plantes agressives utilisant pour leur self-défense l'énergie que les représentants du règne animal apportent à se déplacer.

Il avait solidement entaillé la plante, dont le sang vert coulait en flots bouillonnants, sans pour cela en sentir fléchir la violence. En dépit du casque qui le protégeait, il avait le crâne douloureux, et les chocs résonnaient comme vibrations de cloches. Il planta son couteau dans une pale qui allait s'abattre. Un jet de sang gicla, l'aveugla en ruisselant sur la transparence du casque. Il perdit le contrôle de soi une seconde. La plante en profita. Des lacs qui traînaient au sol se relevèrent, comme des reptiles, se nouèrent à ses genoux et tirèrent violemment. En même temps, une des pales qu'il n'avait pu déchiqueter lui assena un formidable coup dans la poitrine.

Le fils du commodore des espaces fut littéralement projeté en arrière, lâchant son poignard ensanglanté de jade liquide. Il dégringola une pente raide, soigneusement choisie par l'instinct de la plante, où il ne pouvait reprendre l'équilibre. Il roula mais, heureusement, la pesanteur était infiniment moindre que sur la Terre, où pareille roulade eut été mortelle. Alain tenta vainement de s'agripper au passage à une touffe de plantes musicales, qui s'effeuillèrent sous sa main, lançant une douloureuse modulation – mi-sol-mi-sol.

Puis il tomba en avant, dans le gouffre.

La plante avait bien manœuvré, le précipitant vers l'abîme qu'il n'avait même pas soupçonné.

Il ferma les yeux, et les rouvrit aussitôt.

L'instinct millénaire du Terrien lui avait fait éprouver une peur atroce, déjà minimisée par la raison.

— Je suis si peu lourd... Je ne m'écraserai pas !

Un des flancs du ravin était déjà irradiant au baiser des rayons saturniens, ce qui faisait paraître l'autre face plus sombre et plus noire. Alain tombait en mollesse, un peu comme une feuille morte lorsque vient de cesser le coup de vent qui l'a détachée de la branche.

Quatre cents... Trois cents mètres...

Le fond apparaissait, strié d'un ruisselet vagabond qui commençait à capter la clarté saturnienne, et semblait capricieux et phosphorescent comme un œil de chat. Alain tournait lentement sur lui-même, ce qui lui rappelait l'épreuve du plongeon dans l'espace, auquel l'avait astreint son père au cours du voyage Terre-Titan, pour l'accoutumer au grand vide.

Le sang vert du cactus mortel gênait un peu sa visibilité. Mais il était serein. La chute pourrait durer deux ou trois minutes encore, et il se poserait, sans grand mal, en dépit de la perfidie de la plante monstrueuse.

Alors il aperçut l'astronef.

Il était comme encastré entre deux rocs situés sur la berge du ru opalescent. Jamais sans doute Alain ne l'eût découvert, placé comme il l'était, et parfaitement défilé aux regards du haut des falaises avoisinantes. La coque, probablement d'un blanc argent, bleuissait légèrement aux reflets qui l'atteignaient à peine.

Quand il heurta le sol, sans rudesse, mais s'étant mis en boule afin de prendre un maximum de précautions, Alain, qui avait eu le temps de voir l'appareil, savait déjà qu'il n'appartenait à aucun type connu entre la Terre et ses planètes sœurs.

Il se releva, plus étourdi qu'endolori, pataugeant dans le ruisseau qui semblait, contre ses mollets, un bouillonnement d'émeraudes en fusion.

Frémissant de percer le mystère de l'engin, après un rapide regard pour s'assurer qu'aucune cactée-sensitive ne croissait près de lui, il avança...

CHAPITRE II

Le cœur serré, Alain avançait le long du couloir spiraloïde qui devait constituer bizarrement l'armature même de l'astronef, en sa partie centrale. C'était, il l'avait constaté en approchant, un sphéronef, d'un modèle inédit, un globoïde parfait dont la carène même était constituée d'un alliage qu'il n'avait jamais vu. Une porte s'ouvrait, dont le battant semblait pendre. Le fils du commodore des espaces avait pensé tout de suite que c'était là le fait du choc éprouvé par la nef lors de sa brutale arrivée. Sans plus réfléchir, il s'était engagé dans l'ouverture.

C'était l'amorce d'un couloir, dont les parois s'arrêtaient en biseau par ladite porte. Et dans la masse du métal, brillante et doucement lumineuse, Alain constatait qu'il pénétrait par le truchement d'une artère en spirale dont le centre devait immanquablement constituer le milieu de l'engin.

Le silence, tout d'abord l'avait impressionné. Tombé du ciel, ce petit vaisseau volant, probablement accidenté, offrait un aspect étrangement calme. Mais ce n'était point là un calme mortel. L'engin vivait. Alain, impressionné, le sentait confusément. Ce métal qui irradiait avec discrétion, engendrant, sans autre source de clarté, cette lumière infiniment tendre, d'un blanc très doucement bleuté, paraissait vivre d'une vie propre.

Et jamais, au cours de ses études, Alain Maresco n'avait ouï-dire qu'il existât un modèle d'astronef bâti en globe, avec spirale intérieure.

L'ensemble évoquait ces ammonites fossiles de la Terre, dont la tranche montre l'élégante disposition interne. L'astronef, conçu probablement pour un très long voyage, s'inspirait visiblement de ce genre de coquillage et sa forme sphéroïde, alignée sur celle des corps célestes, en faisait, fort subtilement, une sorte de petite planète vivante.

— Pourtant... il doit y avoir des êtres à bord... Et des machines !

Il avait fait au moins trois fois le tour de l'engin, avec un rythme qui ralentissait sensiblement. Il progressait selon un mode circulaire qui l'étourdissait un peu, car le couloir n'offrait pas le moindre point de repère.

Toutefois, il était aisé de supposer qu'il approchait du but, car il y avait immanquablement « quelque chose » au point focal de la spirale.

Ce qui confirma son opinion, ce fut le bruit rythmique.

Il était tellement ému, avançant tout imprégné de la clarté ambiante qui éveillait des tonalités inconnues sur son vêtement et sur ses mains, qu'il crut tout d'abord que, dans l'absolu silence, il entendait le seul

battement de ses artères, l'horloge vivante de son propre cœur.

Mais, en s'immobilisant, il distingua, dans l'audiophone de son casque, merveilleusement sensible, qu'il s'agissait bien de vibrations extérieures. D'une régularité parfaite, apaisantes comme celles de ces vieilles pendules de la Terre qui, d'allure peu pressée, semblent garder le magique privilège de ralentir le temps.

— Un tic-tac... ?

Ce n'était en effet qu'un tic-tac banal. Ce qui indiquait au moins un mécanisme quelconque, bien que tout l'astronef, conçu sans rivets, sans boulons, sans jointures visibles d'un quelconque assemblage d'éléments lui eût paru, depuis le début, comme taillé dans une seule masse de métal.

Il s'arrêta un instant, pour écouter. Il ne voyait que les lignes fuyantes du couloir spiraloïde qui semblaient toujours ne devoir aboutir nulle part. Mais le tic-tac l'appelait, maintenant, attestant une présence, fût-elle mécanique, du moins d'origine intelligente.

Alain sentit que la sueur se glaçait à son front. La lumière laiteuse engendrait une hypnose et il l'avait subie depuis son entrée, sans trop réfléchir. Maintenant, un retour sur lui-même s'opérait. Où allait-il ainsi ?

Il songea à son père, aventurier des étoiles s'il en était, mais toujours enclin à la prudence, trop averti des pièges innombrables des mondes épars, aux métabolismes variés, aux aspects de vie multiformes.

Puis, d'un élan, il toucha l'extrémité du couloir, qui finissait en biseau comme il avait commencé dès la porte. Devant lui, le fils de Frank Maresco ne vit que la pièce centrale, en forme de cylindre tronqué, ce qui attestait que plafond et plancher, parfaitement plats, tranchaient sur deux étages, inférieur et supérieur.

Mais, au centre, il y avait les deux objets.

Et leur forme caractéristique le renseigna sans retard. C'étaient des sarcophages.

Depuis qu'ils avaient procédé à des échanges avec des extraterrestres, les habitants du monde solaire avaient pu constater qu'en dépit d'une vaste diversité de races, déjà observée sur la seule planète Terre, la morphologie humaine ne différait pas biologiquement parlant. Quels qu'en soient la taille, la pigmentation, le système pileux ou tout autre détail secondaire, l'homme demeurerait l'homme, d'une planète à l'autre, le mammifère vertical en qui, malgré ses mœurs plus ou moins grossières, un esprit éclairé reconnaît toujours l'étincelle divine qui l'anime.

Alain pensait donc que ces deux coffres oblongs à l'extrémité renflée au-delà d'un étranglement n'étaient que des enveloppes d'humanoïdes. Ils étaient d'un métal analogue à celui qui constituait l'astronef, mais

de tonalité tirant sur un beau jaune d'or, dont l'irradiation engendrait, au contact du blanc-bleu ambiant, de douces auras d'émeraude.

Et le tic-tac, incontestablement, émanait des sarcophages.

Alain avançait, avec la curieuse impression de violer un hypogée. Une étrange lucidité se faisait en lui. Le sens critique lui revenait et le mouvement le libérait de l'envoûtement général. Ainsi il constatait qu'il y avait un seul tic-tac, non deux, et que seul le sarcophage de droite le diffusait. L'autre, celui de gauche, était parfaitement muet.

Alain Maresco se trouva entre les deux cercueils d'or.

L'un et l'autre offraient un évidemment à hauteur du visage et, sous une paroi translucide, si pure et si brillante qu'elle semblait taillée dans le diamant, les visages apparaissaient...

Tout de suite, Alain reconstitua le drame. Le sarcophage de gauche, totalement silencieux, avait dû être heurté dans la chute de l'astronef. Car la paroi était fêlée et le visage de l'homme, très jeune, était strié de sang. Il semblait dormir et ses traits, fort beaux, d'une pâleur attestant qu'il était né sur une planète éloignée de toute étoile, offraient une impression de sérénité absolue. Sans chercher plus avant, Alain comprit immédiatement qu'il était mort.

Mais elle, il sut qu'elle vivait...

Il sut aussi, tout de suite, qu'elle ne pouvait pas être morte, parce que sa vie à lui, Alain Maresco, n'eût plus possédé aucun sens et que cela n'eût servi à rien que l'astronef, venu de quelque monde inconnu, eût fait cette escale forcée sur Titan, et qu'il eût pénétré à bord.

Fasciné, il regardait le beau visage, dont l'ovale était souligné, d'un côté, par la chevelure ramenée en une ondée soyeuse, aux tons de vivant platine. Elle pouvait avoir dix-huit ans, à peu près l'âge d'Alain, en durée terrestre. Elle dormait et il était évident que le tic-tac régulier était celui du système mécanique qui entretenait sa vie pendant le voyage spatial.

Alain ne bougeait plus, ne pouvant détacher son regard de la jeune fille-enfant, qui paraissait vêtue jusqu'au cou d'une pourpre brillante, robe ou combinaison, on ne voyait.

Tout à coup, une véritable horreur s'empara du fils de Frank Maresco et, pour un peu, il eût éclaté en sanglots. Il venait de réaliser à quel péril elle avait échappé. Comme son compagnon de sommeil spatial, elle aussi aurait pu mourir, si le sarcophage avait été accidenté. Il était hors de doute que le malheureux avait péri en arrivant sur Titan. Alain se demandait quel eût été désormais le but de sa vie, à lui, s'il l'avait trouvée morte.

— Elle vit !... Elle vit !...

Des larmes jaillirent de ses yeux. Un soulagement infini montait en lui, comme une mer d'allégresse. Non ! le cauchemar n'était pas. La merveilleuse créature était vivante. Il la voyait respirer, quasi

imperceptiblement, au rythme même du tic-tac qui épousait les moindres palpitations de sa chair.

Sur la vitre qui recouvrait le beau visage, les larmes d'Alain tombaient et le jeune homme, délivré, cherchait maintenant l'ouverture du sarcophage.

Il le palpa, l'examina minutieusement. Il était posé sur un socle du même métal que l'astronef entier. Il ne sut pas comment quelque déclic ayant cédé sous son doigt, le coffre s'ouvrit subitement. Alain bondit et un instant demeura extasié. Elle lui apparaissait, drapée dans une tunique pourpre, d'une soie peu commune, qui voilait son corps très mince d'adolescente. Parfaitement sereine, elle dormait toujours, évoquant ces idoles de la Terre dont la jeunesse immuable défie les siècles. Le fils du commodore des espaces se pencha, l'enleva.

En dépit de sa jeunesse, il était robuste, bien entraîné. Il ne savait trop à quelle impulsion il obéissait. Cette très jeune femme était en péril. On ne pouvait la laisser dans cette nef naufragée, dans cette sorte de cercueil à mécanisme. Il ne songea même pas qu'il pouvait, en violant ce refuge, provoquer quelque perturbation qui lui eût été fatale.

L'emmener, tenter de la ramener au poste, à son père, voilà simplement ce à quoi il pensait.

Il fit un pas, la serrant dans ses bras, envahi d'une tendresse infinie à ce contact, d'une absolue chasteté.

Alors l'air parut crever, autour de lui, comme la surface d'un lac crève sous l'impulsion des êtres des profondeurs.

Flammes vivantes, oiseaux capricieux aux formes changeantes, poissons de feu, méduses incandescentes, papillons incendiés, c'était tout cela et rien de cela. Un tourbillon d'êtres impalpables et cependant vrais, d'ombres lumineuses mouvantes aux lignes insaisissables à l'œil.

Foudroyé, la serrant instinctivement contre sa poitrine dans un réflexe protecteur, le jeune homme regardait, l'œil hagard, les être fulgurants. Il en venait d'autres, mais certains s'éteignaient. Ils paraissaient sortir de certaines couches d'air, tandis que d'autres devaient y rentrer, dans un désordre de rucher perturbé. Puis ils revenaient, s'agitaient, disparaissaient et reparaissaient encore. Malgré ce chaos apparent, Alain le constatait, un ordre supérieur les guidait et ils formaient un cercle mouvant, mû par un sens giratoire certain, dont lui et son vivant fardeau occupaient le centre.

La stupéfaction mêlée d'effroi qui s'était emparée du fils du commodore des espaces ne dura pas une minute. Il s'était repris. Émule d'un père qui avait su être un éducateur de la volonté et du courage, Alain songea à réagir.

Il ignorait la nature de l'ennemi, dont la qualité majeure semblait

bien être cette sorte de génération spontanée, peu compréhensible. Mais puisque adversaire il y avait, il fallait combattre.

Alain ne voulait pas risquer de tenter de franchir le cercle fantastique pour y exposer la jeune femme. Il recula et, instinctivement, retendit de nouveau dans le sarcophage, en prenant soin de ne pas faire basculer le couvercle. Promptement, il arracha l'étui désintégreur de sa ceinture, éleva le bras...

Il allait faire jaillir les rayons infrarouges, capables de désintégrer tout conglomérat nucléaire connu dans le cosmos. Il n'en eut pas le temps.

— Arrêtez !... Ne tirez pas... Surtout ne tirez pas !...

Alain Maresco s'attendait si peu à être interpellé qu'il demeura bouche bée. Les formes de feu continuaient leur carrousel insensé, toujours en apparitions et disparitions successives en cercle mouvant. Le jeune homme, la main crispée sur l'arme terrible, cherchait autour de lui qui l'avait ainsi prévenu.

Personne...

Et rien.

Sinon les feux vivants, d'ailleurs parfaitement silencieux.

Il hésita sur la conduite à tenir, eut de nouveau un geste menaçant avec le tube à infrarouge. De nouveau, la voix se manifesta :

— Je vous ai dit de ne pas vous servir de votre arme. Vous ne savez pas ce que vous pourriez déchaîner !...

Il s'énervait. En cherchant vainement son interpellateur, il était envahi par la bizarre sensation de constater que, non seulement il n'y avait personne dans la salle centrale de l'astronef, mais encore que la voix ne venait pas de l'extérieur. Il croyait comprendre qu'elle vibrait en lui, directement dans son cerveau, sans emprunter le truchement de son appareil auditif. C'était une sorte d'émission mentale, captée, d'être à être, en une télépathie parfaite.

Sur un mode moins frénétique, moins impulsif, la voix reprit :

— Laissez-les... ils vont disparaître. Je vous rejoins tout de suite !

Alain laissa retomber son bras armé.

— Après tout, s'il y a une nouvelle attaque, je pourrai toujours tirer, mais...

Il n'était pas fâché de voir arriver l'inconnu. Dans le sarcophage, la fille aux cheveux de platine dormait toujours. Le tic-tac avait cessé et Alain découvrit, à retardement, que cela avait correspondu à l'ouverture du sarcophage.

Mais les êtres fulgurants s'estompaient, c'était bien réel. Ils paraissaient plonger les uns après les autres dans la surface d'air, parfaitement indéterminable, au-delà de laquelle ils étaient comme immergés dans l'éther. Les derniers s'engloutissaient lorsqu'un pas le fit se retourner.

Il aperçut alors une seconde issue qui lui avait échappé, donnant dans la salle, d'autre part des sarcophages. Elle était également biseautée dans la masse même, mais de telle façon que ses lignes étaient perpendiculaires à celles de l'orifice qui avait amené Alain, comme si c'était là l'amorce d'un autre couloir spiraloïde, construit, lui aussi, mais perpendiculairement au premier, dans la masse de l'astronef.

Et l'homme parut.

C'était bien un homme, de haute taille, puissant et large. Un noir. Mais assurément pas un Terrien d'Afrique. Sanglé dans une combinaison écarlate, le front ceint d'un casque brillant, d'un métal bleu sombre, il offrait un faciès aux lignes agréables, exprimant l'intelligence et la volonté. Mais, à ses yeux rouges, dont l'éclat était exceptionnel, le jeune Terrien comprit qu'il avait affaire à un Mercurien⁽¹⁾ bien qu'il n'en eût jamais vu aucun, sinon en image. La race, des voisins de l'étoile Soleil, ayant peu de contacts avec les autres mondes planétaires.

C'était un colosse de plus de deux mètres. Pourtant, et en dépit de ses yeux extraordinaires, il n'avait nullement l'air hostile. Tout de suite, il engagea le dialogue, télépathiquement :

— Je ne suis pas votre ennemi !

Les ondes cérébrales étaient amènes, apaisantes. Alain jugea bon de répondre aussitôt en se hâtant de replacer le tube désintégrateur à sa ceinture. Il s'inclina :

— Je ne suis pas votre ennemi, Mercurien.

Un sourire détendit le sombre faciès et les yeux de rubis battirent avec bienveillance :

— Que faites-vous ici ?

— Mon père est terrien. Nous sommes en poste, sur Titan. J'ai vu tomber votre astronef. J'étais à la chasse, dans la montagne. Je me suis précipité à votre secours.

Le Mercurien fit alors le geste de tous les humanoïdes en pareil cas. Il prit la main d'Alain et la serra. Incontestablement, le géant Mercurien n'était pas un mauvais homme. Alain se sentit plus en confiance.

— Aviez-vous besoin de secours ? C'est pour cela que je suis venu. Cette jeune fille...

Il montrait la jeune endormie. Une grande tendresse parut sur le visage étrange du Mercurien. Puis il tendit la main vers le second sarcophage. Il ne fit aucune déclaration mentale, mais Alain sentit son cerveau s'imprégner de la mélancolie profonde qui envahissait son interlocuteur.

— Il est mort, n'est-ce pas ? demanda mentalement le fils du commodore. Tué dans le choc. Vous avez été accidenté ?

Le Mercurien approuva de la tête, il contemplait avec tristesse le visage du jeune mort, à travers la vitre fêlée. Il soupira, puis se tourna vers Alain Maresco :

— Oui (le dialogue cérébral reprenait). Mon astronef, normalement, ne peut être accidenté, car il utilise un moteur à carburant cosmique. Mais nul voyageur spatial ne peut éviter les chocs de météorites, si rares soient-ils. Nous sommes tombés sur Titan. Et lui a péri...

Alain cherchait à le rasséréner un peu :

— Du moins, êtes-vous indemne...

— Moi. Ma vie est peu de chose.

— Et... et elle !

Le visage sombre s'éclaira :

— Elle... elle vit !... Mais pourquoi vouliez-vous l'enlever ? Je lis en vous que vous n'aviez aucune intention nocive !

— Non, pensa vivement Alain. Je croyais qu'il n'y avait personne à bord. Je voulais l'emporter au poste, la faire soigner, la sauver...

— Imprudent ! Les flammes vivantes sont vigilantes. Alain eut un petit sourire :

— Dans nos vieilles légendes terrestres, on parle de ces histoires et des êtres exceptionnels veillant sur les princesses endormies...

Le Mercurien parut ignorer l'ironie.

— Vous les avez suscités. Ils naissent du feu.

— Du feu ? Mais aucun feu n'a été provoqué ici.

— Si, assura l'homme aux yeux de rubis. Une toute petite étincelle ! Provoquée par l'ouverture du sarcophage que vous avez violé. Ils ne peuvent jaillir qu'ainsi. Si je vous avais laissé lancer un rayon, avec votre revolaser, il y en aurait eu des milliers et la situation eût été quasi intenable.

Il y eut un moment de répit, une sorte de silence mental. Les deux hommes ne conversaient plus. Toutefois, l'un l'autre, ils pressentaient chez l'interlocuteur un bouillonnement de pensées. Alain était dévoré de l'envie de poser des questions, ce qui n'échappa pas au Mercurien.

— Vous voulez savoir qui nous sommes ? exprima-t-il, au bout d'un petit moment.

— Je l'avoue, admit Alain, pensant qu'il allait enfin savoir.

La déception fut prompte :

— Je ne puis pas vous dire grand-chose. Vous saurez... peut-être plus tard !

Alain voulut poser encore des questions, reprendre le dialogue. À sa grande surprise, il se heurta à un mur. Le Mercurien semblait avoir bloqué sa pensée à volonté. Le contact télépathique était coupé, comme un simple circuit électrique interrompu par commutateur. Très étonné et déçu, se demandant si cet état de fait était à sens unique et si l'autre, tout en lui interdisant de sonder ses pensées, continuait à

lire dans les siennes, Alain tenta un autre mode de conversation.

Il prononça, en langage terrestre :

— Vous... vous entendez le langage de la Terre ?

Le Mercurien parut sortir d'un rêve et dit, poliment, quoique avec un accent curieusement chantant :

— Oui... mal... Me pardonner... Nous... de planète Mercure... connaître pas bien autres planètes.

Devinant que son interlocuteur pensait à des choses et qu'il ne voulait pas être entendu mentalement du Terrien, Alain brusqua :

— Comptez-vous demeurer longtemps sur Titan ? Ne voulez-vous pas venir jusqu'au poste que commande mon père ? C'est le commodore des espaces Maresco et il sera heureux de vous accueillir, vous et cette jeune femme.

Le Mercurien le regarda en silence. Puis un sourire sans aucune méchanceté détendit son large visage :

— Rester sur Titan ? Mais, nous ne sommes plus sur Titan !

Alain reçut le choc en pleine poitrine. Il bégaya :

— Nous ne sommes plus... Quoi ?

— Je ne puis perdre de temps. Je retourne à mon port où... je dois arriver le plus vite possible.

Le fils de Frank, un peu étourdi, cherchait à réaliser.

— Plus sur Titan ? Mais nous sommes sur Titan. L'astronef est engagé entre deux rocs, au fond d'un ravin qui...

D'un geste poli, le Mercurien lui fit signe de se taire, et qu'il allait lui montrer quelque chose.

En effet, l'homme aux yeux de rubis étendit simplement la main vers la paroi.

Sans qu'il puisse déterminer quel mécanisme le provoquait, Alain vit se découper, devant lui, une sorte d'écran quadrangulaire, de la hauteur de la salle centrale. Le métal constituant l'astronef devenait translucide. Il passa d'un beau vert ardent à un bleu sombre, puis tout céda à la vision du cosmos où les étoiles mettaient leurs gemmes immobiles. Alain Maresco vit, en premier plan, la courbure des anneaux saturniens, dominant des pics et des cols découpés qui étaient incontestablement les hauteurs de Titan, qu'il connaissait si bien.

Le visage en avant, il regarda cela quelques secondes. Le paysage, mobile sous la clarté saturnienne, attestait qu'il était vu d'un point mouvant, animé d'une vitesse déjà vertigineuse. Alain crut comprendre et jeta un cri :

— Nous partons !... Ce n'est pas possible !

— Si... très possible.

Le Mercurien avait utilisé, cette fois, le langage articulé. D'ailleurs, en même temps, il débloquait son potentiel télépathique et Alain sentit très nettement, de cerveau à cerveau où il n'y avait plus de

mensonge possible, que c'était bien la vérité.

Fasciné, il regardait l'étrange écran de cette télévision de type inconnu. Les monts de Titan défilaient à toute allure et au fur et à mesure que l'engin s'élevait dans le ciel et prenait son orientation propre aux reflets de Saturne, le décor paraissait basculer, indiquant inmanquablement l'envolée, selon un processus que le fils de Frank connaissait bien.

Il fit face, soudain furieux, et vint se planter devant le Hill :

— Voulez-vous, je vous prie, me ramener sur Titan !

L'homme de Mercure secoua la tête.

— Impossible !... Temps perdu... Nous aller vers...

Il se tut, trop tard cependant pour avoir interdit à Alain de lire dans sa pensée le nom de la planète qui était le but du voyage sans aucune escale :

— Mercure !... Vous retournez sur Mercure !... Et vous voulez m'y emmener ! Mais c'est insensé !

De nouveau, c'était le mur. L'accord télépathique était rompu et le Mercurien dissimulait prudemment ses desseins derrière la barrière dont il semblait disposer à son gré. Mais Alain en savait assez. Il lui avait paru discerner, une fraction de seconde, en même temps que l'image-pensée : Mercure, une autre image-pensée, toute aussi fugitive équivalant à : « Tu es à moi ! » ou : « Que tu le veuilles ou non. »

— Mercurien, prenez garde ! Je ne suis pas seul sur Titan. Mon père...

Le géant aux yeux rouges lui montra l'écran. On ne voyait déjà presque plus la petite planète. L'astronef piquait en plein ciel selon une trajectoire qui, à l'œil nu, permettait grossièrement d'estimer qu'on éviterait Saturne pour plonger dans l'immense vide spatial.

Vivement, le Mercurien ouvrit ses vannes cérébrales et sans laisser Alain se reprendre, lui télégraphia en ondes successives :

— Votre père ne peut rien ! Notre astronef est semblable à un météore dont rien ne saurait entraver la route. D'ailleurs, vous ne risquez rien. Peut-être même, si vous en êtes digne, allez-vous vous diriger vers une destinée telle que vous n'auriez jamais pu rêver de semblable.

Alain voulut vainement imposer sa pensée, lui frayer un chemin dans le flux cérébral qui s'imposait à lui. Mais il était trop peu entraîné à ce genre de conversations. L'autre jouait avec son postepensée en vieux routier et ne lui laissait plus la latitude d'avoir un raisonnement propre. Alain fit un effort surhumain pour s'arracher à cet envahissement. Et, en un réflexe quasi-animal, il se rua sur le Mercurien.

Celui-ci attendait le choc. Alain était plus jeune, plus mince, mais visiblement souple et entraîné, mû par cette énergie indomptable des

très jeunes gens à l'âme sincère et généreuse. Dans la salle centrale de l'astronef, au point focal où aboutissaient les deux couloirs en spirales perpendiculaires, le Terrien et le Mercurien luttaient...

Dans son sarcophage entrouvert, l'inconnue née loin du Soleil commençait à remuer doucement, à sortir de son étrange sommeil...

CHAPITRE III

Un garçon de dix-neuf ans, au visage à peine bistré, aux yeux de noisette, aux cheveux sombres légèrement bouclés apparaissant sous un casque de dépolex, se bat, étonnamment vif dans sa combinaison pressurisée, contre un gigantesque Mercurien dont l'œil de rubis flambe dans le visage couleur de nuit.

Visiblement, le Mercurien, conscient de sa massive supériorité, ménage l'adversaire, qui se bat comme un de ces jeunes coqs de la Terre dont il est lui aussi originaire. Le colosse encaisse fort bien les coups, mais il sait en minimiser la portée et laisse l'adversaire se fatiguer, disperser ses efforts et dépenser en un temps record son potentiel énergétique. Déjà, dans l'audiophone du casque, on entend la respiration du Terrien qui devient courte, tandis que le géant, plus mesuré, plus efficace, conserve une surprenante maîtrise de lui-même.

Le Terrien ne s'avoue pas vaincu. Il réattaque, chaque fois repoussé et chaque fois conscient de l'inutilité de sa précédente tentative. Il désespère d'abattre, de résoudre l'homme de Mercure, rejeton d'une race qu'une nature impérieuse couvait farouchement, dans l'embrasement du flamboyant Soleil qui irradie Mercure comme il couvait la Terre et les autres planètes lors de la naissance de la vie sur les éléments de son système.

Haletant, titubant après un choc plus violent que les autres, aspirant l'oxygène par les respirateurs du scaphandre, le visage ruisselant de sueur, l'œil brûlant d'une énergie désespérée, le jeune Terrien, inlassable, se rue encore sur l'adversaire...

Et l'étreinte, brève ou prolongée, des antagonistes, se multiplie, se brise, renaît, se disjoint et se conjugue encore. Le Mercurien demeure inéluctablement campé sur ses formidables jambes tandis que le jeune coq de la Terre recule en chancelant, sans paraître vouloir s'avouer vaincu, en dépit des ondes de pensée qui l'envahissent presque en permanence.

Car, tout en repoussant ses assauts et en le rejetant, le Mercurien ne cesse de l'envoûter de clichés mentaux :

— Arrêtez donc ce jeu... Inutile de se battre... Nous sommes à des milliers de lieues de Titan... Je ne suis pas votre ennemi...

Le Terrien tente, autant qu'il lui est loisible de penser, de trouver le moyen d'endiguer l'onde envahissante, de bloquer son propre sphincter cérébral pour s'isoler dans le secret de son moi. Mais l'autre multiplie sa puissance par cette action incessante, qui amplifie encore les effets de sa musculature.

Et plus ils se battent, plus ils luttent, plus la douleur est grande. Elle s'étend, s'enfle, expansive et montant vers l'aigu. Elle devient

insoutenable, elle envahit Alain, elle lui arrache un soupir qui se prolonge et meurt en un long gémissement...

Brusquement, il ouvre les yeux.

Les points brillants semblent appeler son regard, au-delà de ses paupières cependant closes depuis un bon moment. Il ne voit pas encore très bien où il est, ce qui se passe. Tout est nébuleux et le cauchemar se prolonge. Il réalise vaguement, très vaguement, que ce qu'il vient de voir, c'est moins la lutte qu'il a dû subir contre le Mercurien que le film de cette lutte, transcrit dans ses cellules mnémotechniques et qui vient de se dérouler en lui, avec une fidélité cruelle.

Les points brillants... les points brillants...

Ils étaient en surimpression, à la fois plus loin et plus près que son propre rêve. Maintenant, il pense, en effet, qu'ils sont plus réels et qu'ils correspondent à quelque chose d'autre. Ils n'étaient pas dans le rêve parce qu'ils n'étaient pas dans la séquence du combat et n'ont pu être mnémotechniquement filmés.

Quels sont-ils ?

Alain éprouve un désir irrésistible de les situer, de les contempler.

Ils sont là. Deux joyaux, deux diamants très purs qui se tiennent à deux mètres de lui, peut-être... Mais tout est tellement nébuleux qu'il ne saurait très bien situer les choses. Il n'a qu'une seule sensation, dans l'immense chaos où il se trouve plongé, où son corps flotte comme dans un océan indéfinissable, à la fois impalpable et mou. C'est que les points de lumière sont amicaux, très bénéfiques, et que leur double étoile constitue le seul élément favorable de cet imbroglio, le phare bienveillant de cette tempête cosmique où son corps lui-même paraît avoir été annihilé.

Mais, brusque, la douleur lui révèle qu'il est bien vivant malgré tout.

Alain Maresco a tressailli, sentant, à la saignée du bras gauche, une de ces piqûres qui brûlent la chair de leur pénétration inattendue. Il se tord légèrement, ce qui lui donne conscience de tout son corps. Il bat des paupières et réalise un peu mieux. Dans la clarté laiteuse qui lui rappelle aussitôt l'astronef mercurien, il constate qu'il est étendu à plat sur... Il ne réalise pas très bien. Quelque chose comme une table d'opération.

Les points lumineux ont disparu, ce qui lui laisse au cœur un regret assez vif. Ils sont ses amis, ses seuls amis. Que va-t-il devenir si, dans tout cela, il ne peut suspendre son espérance à leur double fanal bienveillant ?

Mais la puérilité de ce raisonnement s'estompe. Alain revient tout à fait à lui. Et il constate deux choses.

Tout d'abord qu'il est complètement nu, étendu dans une pièce appartenant vraisemblablement à l'astronef, mais autre que celle où se

trouvaient les sarcophages.

Ensuite, qu'un homme s'affaire auprès de lui. C'est cet homme qui vient d'enfoncer dans son bras quelque chose qui ressemble à une seringue terminée par une aiguille et qui lui fait tout bonnement une prise de sang.

Alain veut se lever. Aussitôt, les ondes-pensées l'assaillent :

— Ne bougez pas ! Ce serait dangereux. D'ailleurs, vous auriez les plus grandes difficultés... Soyez sage comme un petit enfant !

Ce qui exaspère Alain. Il n'a que dix-neuf ans, c'est un fait. Mais quand on est fils d'un commodore des espaces, quand on a osé quitter la Terre pour accepter l'exil sur Titan et préparer la conquête de Saturne, on n'admet guère d'être traité en bébé.

— Je vous dis de vous tenir tranquille... Non ! Aucun mal ne vous sera fait. Patience !

Le Mercurien examine le sang d'Alain, dans la seringue. Il va et vient et, en tournant légèrement la tête, seul mouvement qu'il peut exécuter, encore en sentant la sueur perler à son front, le fils de Frank Maresco reconnaît son adversaire dans un décor aussi complexe que celui de la salle aux sarcophages était simple. C'est un véritable laboratoire et ces instruments, ces éprouvettes, ces cornues biscornues et ces alambics de cauchemar, ces générateurs insensés et ces lampes à fréquence de fantasme, tout cela n'appartient pas à une installation de type terrien.

— Zaano... Zaano...

La voix, étonnamment mélodieuse, fait tressaillir Alain. Il ne l'a jamais entendue et cependant il croit l'identifier. Ses pensées bouillonnent aussitôt et, très vite, un flot de pudeur monte à ses joues.

Il a réalisé qu'il était nu et que cette voix...

Il faut croire que l'homme aux yeux de rubis continue à lire dans sa pensée, car, prestement, il répond à ce désarroi et jette, en travers du jeune homme nu quelque chose de souple, une étoffe inconnue, qui apaise la gêne en formant pagne.

Alain songe qu'il était temps et s'apaise un peu. Il a vu, un instant, l'ironie légère sur le faciès du Mercurien. Décidément, il a l'air toujours aussi malicieux, jamais hostile, bien qu'il ait véritablement kidnappé le fils du commodore et subi sa révolte passionnée.

Elle est là...

Maintenant, elle marche, elle vit, elle parle. Elle utilise un langage que le jeune homme ne connaît pas. Hll ? Rien de moins sûr. Il constate que, lorsque les gens parlent, il est bien plus malaisé de suivre leur pensée qu'à l'état de mutisme. Il fait effort pour capter le sens de la conversation. Il croit saisir que « Zaano » est le nom du colosse. Et la jeune fille au teint de planète sans soleil semble émettre des reproches.

Oui, c'est cela. Elle accuse le Mercurien d'avoir outrepassé ses droits. Il ne devait pas... Il n'aurait pas dû faire cela.

Cela. C'est-à-dire traiter Alain comme il le traitait.

Toujours à peu près incapable de bouger, le jeune homme faisait effort afin de saisir le sens de la discussion. Le gigantesque Zaano répondait et son émission était extraordinairement volubile. Toutefois, Alain arrivait à lire des pensées telles que : Pour votre bien... Arvuul est mort... Indispensable... Semble présenter les conditions nécessaires...

Il se devinait en cause et demeurait surpris de la bienveillance constante de Zaano à son égard, bien que ses agissements parussent démontrer des dispositions contradictoires. Zaano le présentait comme ayant une belle âme, comme un être jeune et pur, courageux et sans esprit de calcul. Il se trouva de nouveau mal à Taise quand Zaano fit allusion à son anatomie, le disant fort bien bâti, et semblant doué d'une santé que des analyses en cours démontreraient sans nul doute.

Il était ulcéré d'être ainsi présenté comme un spécimen d'humain, bien plus que comme un homme. Et, vis-à-vis de Lyra, cela devenait vraiment très gênant.

Il réalisa brusquement qu'il savait qu'elle s'appelait Lyra, soit qu'il eût entendu Zaano prononcer son nom, soit qu'il l'eût capté dans l'une de leurs deux pensées. Mais, comme ils conversaient, les ondes des cerveaux s'entremêlaient et la double émission était fort difficile à saisir, les interférences devenant aisément parasitaires.

Lyra, soudain, vint vers lui. Il vit le joli visage, non plus empreint de cette sorte de majesté que confère le sommeil, mais vivant, amène, en dépit de la pâleur de son teint, dont la quasi-translucidité, tout en demeurant fraîche et agréable à l'œil, se confondait presque avec le flot de sa chevelure, si curieusement ramenée du seul côté droit jusqu'à hauteur de l'épaule que drapait la robe de pourpre.

Mais Alain, alors qu'elle le regardait, éprouva un haut-le-corps.

Les points lumineux venaient de réapparaître.

Et ils étaient les yeux de Lyra. Les beaux yeux de Lyra, étincelant dans ce visage menu, délicat, au petit nez fin, à la bouche légèrement charnue. Sous l'arc des sourcils à peine plus foncés que les cheveux, deux diamants de vie fixaient Alain, épandant une lumière telle qu'il n'en avait jamais imaginé autrement que dans ses rêves.

Incroyable phénomène anatomique, il constatait que Lyra possédait cette particularité d'avoir, dans un organisme qui paraissait de type androïde normal, des organes visuels dont la texture atomique était obligatoirement d'un poids moléculaire différent du reste de son corps.

On eût juré qu'on eût éprouvé, en les touchant, la dureté du minéral, comme si Lyra, façonnée à partir du carbone comme tous les

êtres vivants, eût remonté en ses yeux la chaîne des corps constitués de la matière grossière jusqu'au parfaitement pur.

Il fit effort pour se relever, n'y parvint pas. Elle lui sourit et s'effaça.

Dès que les yeux lumineux eurent disparu, il eut l'impression désagréable qu'on éprouve devant un beau paysage que le soleil cesse brutalement d'inonder, et dont les couleurs virent à la terne banalité. Il s'agita faiblement. Lyra n'était plus là, mais Zaano parlait :

— Pas bouger... Examen bientôt fini.

Alain gémit. Son impuissance le rendait très malheureux. Il devina qu'il était de nouveau seul dans le laboratoire, aux prises avec son singulier praticien.

Celui-ci revenait vers lui, arrachait sans façon le pagne improvisé, ce qui attestait le départ de la jeune fille. Il promena, sur tout le corps nu d'Alain, un curieux petit appareil qui pouvait être à la fois un microscope et une centrale de rayons Roentgen. Alain devina qu'il était en train de passer au crible son anatomie interne, pour déceler les moindres failles.

Ce qui le confirma dans cette impression, c'est que le Mercurien fit un arrêt à hauteur de sa cuisse gauche, où le fémur avait été brisé, deux ans plus tôt, au cours d'un accident d'hélicoptère, et traité à l'intracolor.

L'os avait été parfaitement reconstitué, mais il était bien évident qu'à l'examen radioscopique, la soudure devait être légèrement apparente.

Zaano constata certainement que les conséquences du traumatisme étaient annulées depuis longtemps, car il reprit son examen avec minutie.

Alain, incapable de bouger, et provisoirement résigné à son sort, vit se promener, sur tout son corps, l'étrange petit appareil, constitué de coffrets et de tubes emboutis, avec un visuel binoculaire pour le praticien, et une surface plane et terne à la base, probablement l'écran de visée dont le mystérieux rayonnement permettait le sondage en profondeur. Quelque chose comme une radioscopie perfectionnée qui permettait, par un grossissement convenable, un examen parfait de toute la texture anatomique du patient.

Puis, sans se hâter, précis et sûr de lui comme un médecin dans son domaine scientifique, le Mercurien rangea divers objets avant de revenir vers son patient.

Alain le vit se placer à ses pieds, à l'extrémité de la table opératoire. Il parut palper des commandes qui échappaient à la visibilité d'Alain.

Tout de suite, ce dernier se sentit parcouru par un courant analogue à celui de la force électrique. Une seconde durant, il fut envahi, des pieds à la tête, du fluide inattendu.

Mais ce n'était nullement désagréable. Bien au contraire, le fils du

commodore se sentait revigoré, vivifié, et la fâcheuse impression d'engourdissement qui l'avait accablé depuis son réveil disparaissait sous cette influence bienfaisante.

Zaano se pencha légèrement vers lui :

— Vous pouvoir lever.

Alain demeura encore immobile une fraction d'instant. Puis il chercha à s'étirer, se retrouva libre, léger, maître de ses mouvements. Il bondit aussitôt, se retrouva assis sur le bord de la table, se frottant instinctivement les yeux.

— Pouvoir vous rhabiller.

Le Mercurien utilisait toujours le langage terrestre, en dépit des difficultés qu'il devait éprouver à converser ainsi. Mais, vraisemblablement, il préférait ce mode d'expression qui ne permettait pas à l'interlocuteur de sonder sa pensée, comme au cours des échanges télépathiques.

Alain, qui en avait assez de cet état de nudité, hésita à utiliser ses forces retrouvées pour se jeter sur le Mercurien et recommencer la lutte. Mais Zaano lui apportait de quoi s'habiller. Au sourire du Mercurien, il crut deviner que le géant aux yeux de rubis avait capté ces velléités combatives. Il se mordit les lèvres, un peu gêné, et se hâta de passer slip, et maillot de corps. Puis il revêtit la combinaison qui était le vêtement habituel, si pratique, des explorateurs de l'espace, un ensemble de fibrille, souple et résistant, allergique aux fluctuations de la température. Complaisamment, Zaano amenait encore le scaphandre et le casque en dépolex.

Mais Alain secoua la tête, négativement. Il n'y avait pas lieu de se caparaçonner ainsi, à bord de l'astronef.

La face sombre du Mercurien s'éclaira d'un grand rire montrant ses dents, magnifiques et blanches :

— Vous raison... pas mettre scaphandre. Inutile ici !

Alain chaussa ses mocassins à semelle de nylon blindé, comme le scaphandre, et sauta sur ses pieds. Il se sentait comme neuf et ne gardait même pas trace de la petite plaie provoquée par la prise de sang. Campé sur ses jambes, il se planta devant Zaano.

— Maintenant... vous allez m'expliquer. J'exige...

Zaano se contenta de le fixer et, par ondes cérébrales, cette fois, il envahit l'esprit d'Alain Maresco de la première phrase qu'il lui avait initialement adressée :

— Je ne suis pas votre ennemi.

Alain faillit s'étrangler de colère et renonça aux échanges par ondes, trop épuisants pour qui n'y était pas entraîné.

Indigné, il lança :

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'il vous faut ?... Vous me traitez d'une façon... après m'avoir enlevé, alors que je n'avais d'autre souci que de

venir à votre secours !... Et qu'est-ce que je peux faire, maintenant. Je suis votre prisonnier !... Et vous me traitez comme un cobaye !... Vous faites des expériences sur moi... Vous...

Mais le flux de fureur se brisait, s'annihilait contre un océan de pensées que le Mercurien lui expédiait sans relâche. Le visage d'ébène, en dépit de l'aspect insolite des yeux d'escarboucle, demeurait assez beau, et nullement antipathique. Zaano possédait incontestablement la faculté d'envoûter son interlocuteur par un déchaînement de son expression généreuse, dénuée de toute méchanceté.

Alain comprit qu'il ne pouvait rien. Avec la rage de ses dix-neuf ans, il tapa du pied :

— Mais vous êtes donc si fort ?

Zaano l'invitait, du geste, à s'asseoir dans un fauteuil placé près de la table opératoire. Alain obéit, avec humeur. Zaano s'assit, lui aussi, et lui offrit une cigarette. Ils fumèrent en silence. C'était un tabac qu'Alain ne connaissait pas, bien qu'il eût déjà goûté aux plantes odoriférantes de plus d'une planète.

Il examinait la pièce. Circulaire, en forme de coupole, elle devait occuper, pensa-t-il, la partie supérieure de l'astronef et se trouver au-dessus de la salle aux sarcophages. La porte était en biseau, comme les autres, et le couloir, au lieu de partir latéralement, amorçait une courbe descendante. Alain devina qu'il s'agissait de l'extrémité de la seconde spirale, perpendiculaire à celle qui lui avait permis de pénétrer dans le corps de l'engin spatial.

Autour de lui, tout ce qui constituait l'attirail d'un laboratoire scientifico-médical se trouvait réuni, bien que la forme des appareils appartint, en général, à des modes qu'il ne soupçonnait guère.

— Vous allez mieux ?

Alain répondit d'un signe de tête à cette question du Mercurien. Ce dernier se leva, sans hâte, et alla ouvrir une petite armoire blanche. Le fils du Commodore se demanda ce qu'elle pouvait contenir, car il s'en échappa une lumière pourprée, dont la source lui demeurait encore invisible. Zaano plongea les mains dans l'armoire et Alain entendit des chocs de verre cristallin, le clapotis d'un liquide qu'on transvasait.

Il songea que c'était peut-être un réservoir de liquides à destination scientifique ou, plus banalement, un bar, et que Zaano s'apprêtait à lui offrir à boire.

Il avait encore, par instants, le désir furibond de se jeter à la gorge de celui en qui il voulait voir un ennemi. Mais le Mercurien se tenait sur ses gardes et, tout de suite, il expédiait vers Alain un tel déchaînement de pensées pacifiques que le bouillant adolescent s'en trouvait neutralisé.

Le Mercurien interrompit sa besogne et, sans bouger de sa place, regarda Alain.

En lui, le fils du commodore des espaces entendit la question :

— Aimez-vous le Soleil ?

Un peu interloqué, il fixa Zaano. Celui-ci réitéra, mentalement, la phrase, en précisant :

— ... Je veux dire : vivez-vous mieux à sa lumière ? Goûtez-vous les planètes les plus rapprochées de l'étoile, où la vie est plus ardente, la nature plus riche ? J'imagine que vous n'êtes pas de ceux qui aiment les ténèbres, la vie grise et morne..., que vous êtes d'une race généreuse et vibrante ?

Sans trop comprendre, Alain riposta, vocalement :

— Certes ! Je ne sais trop pourquoi vous me demandez cela, mais... il est vrai que j'ai toujours aimé le Soleil. Il me manquait, sur Titan. Il n'est plus qu'une étoile lointaine, sans beaucoup de chaleur... comme sur la Terre, où je suis né. Là, le Soleil brille ! On peut se dorer à ses rayons, on est vivifié... et la vie est plus belle !

Il fut ébloui par les ondes de joie qui émanaient du Mercurien. La véritable allégresse qui venait de s'emparer de l'âme de Zaano le submergeait littéralement et il lui semblait impossible d'en vouloir à un homme qui se réjouissait ainsi, de façon si profondément sincère, d'entendre un jeune Terrien exprimer un amour solaire au fond bien naturel et sans grande originalité.

Zaano se retrouva devant lui. Il tenait, dans chaque main, une coupe de cristal. Dans ces coupes, qui irradiaient, Alain vit un liquide d'une belle couleur écarlate, un vin extrait d'un raisin extraordinaire et qui possédait l'étrange propriété d'engendrer sa lumière propre. On eût dit que Zaano offrait, dans les cristaux, le vin même de l'étoile Soleil, si la vigne avait pu croître sur sa surface incandescente.

Fasciné, il regardait venir les coupes, que tenait le Mercurien. Déjà, sa gorge se contractait légèrement et il était envahi du désir de goûter un tel breuvage, qui l'attirait irrésistiblement.

Le Mercurien fut près de lui, amenant deux sources de lumière écarlate, qui oscillait doucement au rythme du léger clapotis du liquide au fond des coupes. La lumière était si nette, si franche, qu'on eût cru pouvoir la toucher, comme un être vivant.

Normalement, Alain aurait dû éprouver quelque méfiance. Un homme qui vous a traité comme l'avait fait le Mercurien, en lui offrant à boire, pouvait devenir plus suspect que jamais. Mais le jeune homme éprouvait une véritable fascination en contemplant les auras tremblantes de l'élixir pourpre. Et sa main vibrait très légèrement en se tendant pour saisir la coupe que Zaano lui présentait.

Non ! Il ne résistait pas, il ne pouvait plus résister. À croire que ce breuvage était magique et grisait déjà rien qu'à le contempler. Le Mercurien, tel un homme qui va procéder aux libations, élevait sa propre coupe, en signe d'alliance.

Ils ne se parlaient pas. Sinon mentalement. Il était évident que l'homme aux yeux de rubis mesurait ses propres pensées, science en laquelle il était passé maître. Alain recevait ses ondes-cerveaux, mais il s'en trouvait réconforté, nullement inquiet. Il avait oublié tout ce qui demeurerait incompréhensible dans son aventure. Il allait goûter au fabuleux liquide. Le vertige le prenait...

Il répondit, du geste, à l'invite de Zaano et trempa ses lèvres dans l'étonnante liqueur.

À peine eut-il absorbé quelques gorgées que l'enivrement fut total. Non l'ivresse vulgaire que provoque l'abus des boissons, fussent-elles de qualité, mais un état d'euphorie qu'il n'avait pas même soupçonné, et qui le transportait, tout en lui laissant une parfaite lucidité d'esprit.

Il sourit à Zaano, qui le regardait avec son bon sourire, et vida la coupe, d'un trait.

Une véritable douleur traversa son cerveau. Une douleur-pensée, flamboyante et cruelle comme un glaive rougi au feu. Une impression d'horreur sans nom, de détresse incroyable. Il lui semblait qu'il était au-dessus d'un abîme insoupçonné, qu'il ne voyait pas cet abîme mais qu'une tierce personne, horrifiée, lui hurlait d'arrêter, de ne pas aller plus loin...

Ce fut tellement subit qu'il n'eut pas le temps de réaliser. Il avait vidé totalement la coupe d'élixir.

Abasourdi, il regardait Zaano. Le Mercurien, dont le visage était brusquement décomposé, avait reposé sa coupe, sans en absorber le contenu. Là, seulement, le fils de Maresco comprit le piège. Mais il était trop tard.

Il bondit, la gorge serrée. La griserie était contrebattue, en lui, par l'impression extérieure. Il était évident qu'il recevait un message télépathique, un S.O.S. d'alarme. Et Zaano, lui aussi, avait perçu l'émission, ce qui semblait le contrarier terriblement.

— Ne buvez pas !... Non !... Ne buvez pas !

En langage articulé, on aurait pu transcrire ainsi l'appel terrorisé qui parvenait à Alain, trop tard d'ailleurs pour lui interdire d'avalier la liqueur fluorescente. Il regardait, stupide, alternativement sa coupe vide et celle, irradiante d'écarlate, que Zaano avait reposée.

Et tous deux se tournèrent en même temps vers la porte, où Lyra venait d'apparaître.

La fille des planètes lointaines semblait bouleversée. Jamais Alain n'aurait pu croire que ce joli visage pût être ainsi contracté par l'épouvante. Elle haletait littéralement, s'appuyant à la paroi pour ne pas tomber. Ses yeux étincelants chaviraient, comme les yeux d'une simple mortelle qui découvre quelque spectacle abominable.

Alain réalisait que ce désarroi était causé uniquement par le fait qu'il avait accepté l'offre perfide du Mercurien, qui l'avait

indignement subjugué et, en dépit de son ivresse, il comprenait sa sottise, son imprudence...

Lyra avançait sur le géant. Maintenant, le trouble laissait place à la colère. Elle commença à parler. Alain ne pouvait saisir le sens des paroles, mais les ondes-pensées rayonnaient, à une cadence de foudre, et la signification de ces propos hachés lui apparaissait clairement. Lyra reprochait, avec une véhémence surprenante chez une fille aussi jeune et d'aspect aussi frêle, des agissements qu'elle condamnait sans appel.

Étourdi par le flux de pensées qui semblait envahir la pièce et submerger les trois personnages, Alain entendait la riposte du Mercurien. Zaano perdait pied, semblant confus de ses agissements et fort penaud en présence de Lyra. Ce qui bouleversa le jeune homme, c'est que, alors qu'elle se tournait vers lui, il vit perler à ses yeux étranges de ces gouttes humides qui sont des larmes, aux yeux de toutes les filles du cosmos, quelle qu'en soit la nature, et Lyra était incontestablement différente des filles de la Terre et de ses planètes sœurs.

Cette fois, elle s'adressait directement à lui, mentalement :

— Il vous a fait boire l'élixir !... Le misérable !

Alain, les poings serrés, regarda le Mercurien. Sa colère était totale, bien qu'il ne sût pas pourquoi il devait s'irriter.

— Qu'avez-vous fait ?... Qu'est-ce que vous m'avez fait boire ?

Brusquement, le géant noir changea d'attitude. Il jeta une phrase, dans le langage inconnu d'Alain, mais, libérant ses pensées, il lui permettait en même temps de le comprendre télépathiquement :

— Qu'est-ce que j'ai fait ?... Mon devoir ! Vis-à-vis de LUI... je devais faire cela. Arvuul est mort ! Arvuul n'accomplira pas son destin ! Ce jeune homme, Lyra, a été envoyé par les Dieux !... Il est digne de vous ! Par sa nature, son âme, son équilibre biologique ! Ne regrettez rien !

Elle bondit, secouant sa chevelure de neige étincelante :

— Non ! Sans son consentement, c'est un crime !

La pensée de Zaano jaillit, comme un trait de feu.

— Vous le haïssez donc bien que vous ne vouliez pas de lui ?

Lyra parut décontenancée. Sa pensée se troubla, comme une image télévisée qui se dérègle et dont les lignes chavirent. Alain eut l'impression d'une sorte de bégaiement mental. Et la suite de l'émission fut un véritable gémissement, qui lui fit atrocement mal :

— Mais non, je ne le hais pas ! C'est pour cela... je ne voulais pas...

— Il le veut, LUI !

LUI ?

Alain pressentait vaguement une image éblouissante, un être insaisissable, quelque entité fulgurante de blancheur, dont la nature

était indiscernable à son entendement. De Lyra à Zaano et de Zaano à Lyra, cette évocation engendrait une image aveuglante et brève comme un éclair, qui ne se fixait pas dans les cellules du cerveau d'Alain et se refusait à se laisser déterminer. Il lui sembla toutefois que cela devait correspondre à « Seigneur », « Maître ». Une divinité, mais certainement plus vivante que mythique.

Lyra, vaincue, sanglotait. Alain, brusquement, sortit de ses gonds, se jeta sur le colosse qui le laissa venir. Il lui sembla saisir au vol cette pensée, que Zaano émettait bien plus pour lui-même que pour ses interlocuteurs mentaux :

— Le sang du Soleil coule dans ses veines !

Il frappa Zaano au visage, et le géant ne réagit pas.

Rageur, il saisit ensuite la seconde coupe, où l'éllixir écarlate vivait de sa vie propre, véritable essence d'étoile, brûlante et lumineuse comme un fluide solaire, et la jeta, à toute volée, à travers le laboratoire.

La coupe se brisa contre la paroi, et le liquide éclaboussa tout, giclant en perles stellaires pourpres, plus brillantes que du feu et plus vivantes que du sang.

Dans le chaos de leurs pensées à tous trois, l'idée fixe de Zaano dominait, impérieuse :

— Il a bu le sang du Soleil !... Il deviendra de sa race !... Par Celui qui ne peut mourir !

CHAPITRE IV

Frank Maresco demeurait debout, planté sur les rocs, et le vent des montagnes de Titan jouait avec ses cheveux blonds, déjà striés de reflets de métal, rappelant ceux de son fils disparu, mais en teinte différente.

Il avait rejeté le casque et, respirant fortement dans l'air du soir, il venait d'échancrer le haut de sa combinaison, d'un geste agacé. Le chagrin l'étouffait, mais il était de ceux qui n'aiment guère à extérioriser leur sensibilité, ayant des hommes à mener. Dans sa main crispée, il étreignait le poignard.

Le poignard d'Alain.

À quelques pas de lui, la cactée sensitive se mourait, lacérée par les coups que lui avait portés le fils du commodore. Car c'était lui, incontestablement, qui avait meurtri la plante fauve, tailladé ses lianes reptiliennes, crevé ses pales griffues, répandu ce sang verdâtre qui se coagulait hideusement et où grouillaient les helminthes de la petite planète.

Le cactus palpitait encore doucement, mais Frank savait qu'une cactée vivante peut résister des heures après une blessure mortelle. Rien n'indiquait donc depuis combien de temps Alain lui avait livré ce duel qui avait dû être féroce, à en juger par les plaies du végétal monstre. Un peu plus loin, vers la pente qui menait à l'abîme, un des hommes du poste avait retrouvé le poignard, encore souillé de sang vert.

— Alain...

Le vent emportait le murmure. Non ! Frank se tairait. Il n'avait pas le droit de geindre. Mais il était cependant légitime qu'il eût au moins le droit de retrouver le corps de son fils, dans le cas où...

Il ne voulait pas y croire. Près de vingt heures s'étaient écoulées depuis la disparition du jeune Maresco. Une nuit, un jour, une nuit encore puisque, déjà, l'étoile lointaine qui était le Soleil s'était enfoncée sur l'horizon, noyée des feux verts de l'immense Saturne qui prenait possession du ciel, montant à vue d'œil.

Autour de lui, Frank voyait plusieurs de ses compagnons qui paraissaient curieusement marcher dans le vide. Utilisant la différence de pesanteur entre leur organisme et la force gravitationnelle de Titan, ils s'affairaient, progressant, non par bonds comme dans les courses prolongées, mais en pas réguliers, ce qui les emmenait aisément à plusieurs mètres à chaque enjambée. Encore ne retombaient-ils pas et, lançant la jambe opposée, se relançaient-ils sans autre point d'appui que leur propre densité. Autour de Maresco, sur les pitons, au-dessus du gouffre, entre les falaises, il y avait un curieux ballet d'hommes

progressant dans le vide, en vertu d'invisibles fils et d'immatériels trempins.

Alain demeurait introuvable. Les courses en semi-vol avaient le très grave inconvénient de ne laisser qu'un minimum de traces et les Terriens n'auraient pu détecter la région où avait disparu Alain sans la rencontre de la plante déchiquetée. La découverte du poignard était venue corroborer leurs hypothèses.

— Allô ?... Commodore Maresco... Commodore Maresco !...

Frank, qui levait la main d'un geste énervé pour chasser un insecte gorgé de sang vert qui bourdonnait autour de son visage, s'immobilisa en entendant la légère sonnerie de son poste pectoral. Il toucha un bouton à hauteur de son thorax :

— Maresco, j'écoute...

— Ici Jef Ogan.

— Qu'y a-t-il, Jef ?

— Je suis au fond du ravin, commodore. Voulez-vous descendre, tout de suite ?

Frank n'hésita pas et bondit. Il prit son élan et, en feuille morte, tournoyant sur lui-même en position fœtale, à la manière des sondeurs d'espace, il franchit aisément les quelque cinq cents mètres qui l'amènèrent dans ce gouffre encore inexploré par les pionniers.

Jef Ogan, un vieux routier du ciel, au visage brûlé des climats de la bonne demi-douzaine de planètes qu'il avait visitées, se tenait sur la berge d'un ru torrentueux que le clair de Saturne rendait incandescent. Jef Ogan, entre deux immenses rocs, semblait très attentionné à l'examen de la paroi de ces masses de pierre.

À Frank, qui s'approchait, il montra, sans un mot, des éraflures, vraisemblablement fraîches, des lézardes, des cassures qui avaient fait sauter des aiguilles comme à la masse électronique. Enfin, sur chaque paroi, on voyait des stries, très nettes et très droites, quasi verticales.

— Il y a eu un engin qui s'est coincé là, commodore, et qui s'en est arraché, le diable sait comment !

Frank toucha du doigt les traces. Jef Ogan avait certainement raison. Il ne perdit pas de temps, lança, du poste pectoral, une émission qui lui ramena, en quelques instants, tous ses hommes épars dans la montagne voisine. Les Terriens arrivèrent, boules vivantes qui tombaient mollement vers le fond du ravin où les appelait le commodore.

— Taylor, le compteur...

Taylor amena le puissant détecteur, que plus d'un siècle de technique avait amené à une sensibilité et surtout à un véritable langage inconnu de son ancêtre le Geiger. Le technicien promena, sur les parois striées par la chose inconnue, les écouteurs de l'appareil. Une série de cliquetis, sur des rythmes extrêmement variés, se firent

entendre les uns sur les autres. Taylor dut s'y reprendre à plusieurs fois, régler le compteur, dissocier les différents réseaux d'ondes captées. Enfin, le langage fut plus clair. Il y eut certain cliquetis, puis un autre, un autre encore...

Frank, entraîné à cet exercice, prenait presque immédiatement au son, moins bien cependant que Taylor qui, après chaque émission, traduisait en langue humaine :

— Masse métallique... forme probablement sphérique... Carène entachée de poussières cosmiques... rayonnement analogue au platon... avec traces du sulfure de plomb en fréquence de galène... Contexture en haute teneur d'éléments radioactifs...

Taylor ne put s'interdire de commenter :

— Une sensibilité formidable !... Je ne connais aucun métal de ce genre... on jurerait que la masse entière de l'engin est un formidable transistor...

— Après ? Après ? coupa Frank, le cœur serré, mais qui se contraignait à l'immobilité. C'est un astronef, n'est-ce pas ?

— Sûrement, commodore... J'y suis...

— À bord ? Combien d'hommes ?

Taylor régla ses appareils. Il était difficile de répondre à la question, sinon de façon approximative. Mais les rayonnements humains ou du moins animaux laissaient des traces assez aisément identifiables.

Taylor put estimer qu'il y avait au plus deux ou trois personnes à bord de l'engin. D'ailleurs, s'il avait été logé entre les deux rochers, il n'avait, estimait Frank à l'œil nu, qu'une dizaine de mètres de diamètre, tout au plus.

— Tiens... c'est curieux, remarqua soudain le spécialiste.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On dirait... mais oui... Il y en avait un de mort, à bord !

— Pouvez-vous estimer à quel moment cet astronef se trouvait ici, et quand il a quitté Titan ?

Le compteur vibra, crachota, cliqueta. Taylor eut quelque peine à déchiffrer le message de son détecteur. Enfin, il prononça :

— Étant donnée la violence des rayonnements, il devait être encore là la nuit dernière... Il y a dix-sept ou dix-huit heures...

Jef Ogan fit remarquer :

— Alain nous a quittés avant-hier au soir... Ici, on s'embrouille, les jours et les nuits sont si courts... C'est donc très peu de temps après son départ qu'il a rencontré ces types-là...

Les autres, silencieux, écoutaient, visages crispés. C'était quelque chose de tragique que de penser que, si loin de la Terre, leur chef perdait son fils, que tous estimaient le digne continuateur du commodore, et dont le caractère franc et audacieux n'était pas pour leur déplaire.

Mais Jef avait encore une idée :

— On n'a pas quelque chose..., vous permettez, commodore ? Quelque chose qui ait appartenu à Alain ?

Frank parut sortir d'un rêve :

— Ah ! mais si, ce poignard, que Mégis a retrouvé près du cactus déchiqueté... Merci, Ogan...

Il n'avait pas songé à cela. Il tendit l'arme à Taylor qui régla, sur l'objet ayant été longtemps en contact avec Alain Maresco, la longueur d'onde convenable. Puis il promena de nouveau ses écouteurs sur toute la surface des roches striées, et de l'une à l'autre. Frank, et tous ses hommes, reconnurent sans avoir besoin de l'interprète un cliquetis indiquant une même fréquence.

— Alain est venu ici !

— Mieux, il était à bord !

— Ils l'ont emmené avec eux !

— Enlevé, tu veux dire !

Jef Ogan eut un bon gros rire :

— Courage, commodore, il n'est donc pas mort !

Mais Frank secoua la tête et sa voix n'indiquait aucune expression déterminée lorsqu'il prononça :

— Vous oubliez, Jef, que Taylor a détecté un cadavre, parmi ceux que portait l'astronef !

Une chape de silence pesa sur tous les présents. L'espoir revenait, et c'était le père du disparu qui, indiquant toujours qu'il demeurerait leur chef, pensait à la pire des possibilités.

Taylor creva cette impression d'horreur après de nouvelles vérifications qui demandèrent plusieurs minutes, et durant lesquelles nul n'osa plus parler.

— Commodore... Je crois pouvoir affirmer que... que votre fils était bien vivant... J'ai recontacté le rayonnement qui émanait... du cadavre. Il s'agit en pareil cas, vous le savez, d'une émission fuyante, d'ondes qui paraissent à fin de course, indiquant un organisme sur le déclin. Et je... Non ! il n'y a pas d'erreur... Ce n'est pas lui !... Je puis déchiffrer assez aisément...

Frank se taisait. On ne savait s'il désapprouvait ou si l'émotion lui serrait la gorge. Jef Ogan, le doyen des pionniers, crut devoir intervenir encore :

— Tu n'as pas le droit de te tromper..., de tromper le commodore, tu le sais, Taylor !

— Oui, dit nettement le technicien. Je ne serais pas si formel s'il y avait eu, ici, un équipage de cinquante, ou même de vingt hommes. Mais là, il y a trop peu de fréquences d'origine humaine... Trois ou quatre, tout compris. Et le mort, c'est un autre...

— Messieurs, coupa Frank, écoutez mes ordres ! Ils

s'immobilisèrent, instinctivement. Le chef parlait.

Il allait agir, dorénavant avec précision, comme un chef de poste interplanétaire qui, responsable de la vie de ses hommes, se prépare à tout mettre en œuvre pour le salut de l'un d'eux, fût-il ou non son propre fils.

À partir de ce moment, l'action des explorateurs de Titan se précipita et le plan établi par le commodore fut exécuté avec une rapidité record.

En bonds successifs, ils quittèrent la région montagneuse pour regagner la vallée agréablement boisée où le poste avait été établi. Là, à proximité des maisons semi-sphériques, préfabriquées, qui abritaient les Terriens, leurs laboratoires et tout leur outillage, un immense hangar, adossé à la paroi d'une colline, servait d'écrin aux engins spatiaux. Il y avait une véritable flottille. Le grand cosmonef-gigogne, qui les avait amenés de la Terre, six petits appareils de reconnaissance, du type soucoupe, destinés à la liaison éventuelle avec Titan et les satellites voisins, dont deux, Hypérion et Encelade, étaient également en voie de colonisation terrienne.

Enfin, le *Diabolic* et le *Fantastic*, croiseurs ultralégers, à équipage réduit (douze hommes), prodigieusement armés et susceptibles de soutenir le combat avec les plus grands vaisseaux de l'espace grâce à leurs tubes inframauves, ces canons de l'espace interplanétaire, et à une installation d'émetteurs d'ondes oméga, une des suprêmes découvertes de la science.

L'onde oméga, en effet, avait le pouvoir de perturber, dans un domaine limitable à volonté, le mouvement atomique, par une action directe sur l'électron. Si bien que tout moteur de force nucléaire, saisi dans la zone d'action de l'onde oméga se trouvait neutralisé.

Premiers croiseurs terriens équipés de cette arme formidable, ils avaient été mis à la disposition des conquistadors de Saturne, et Frank pouvait, à son gré, les utiliser.

C'était son devoir. C'était son droit. Mais il lui était encore impossible de lancer ses navires au hasard, dans l'immensité spatiale, avant de connaître la route suivie par l'astronef inconnu qui avait ravi son fils. Les cosmonefs, de nature, ont peu l'habitude de laisser un sillage visible après leur passage.

Maintenant, dans son P.C., Frank Maresco donnait des ordres. Il établissait, en liaison avec les postes rapprochés d'Hypérion et d'Encelade, un formidable dispatching, qui allait saisir, dans une immense zone spatiale, tout ce qui pouvait naviguer, astronefs, météores, ou tous corps errants, quelle qu'en soit la nature.

Une première enquête avait établi que, si aucun engin n'avait été détecté par l'hyper-radar, du moins le passage d'un corps céleste avait-il été enregistré. Des rapprochements établis avec les résultats obtenus

par le compteur manié par Taylor laissaient présager une identification possible entre ce bolide, jusqu'alors présumé normal et inoffensif, et l'appareil qui avait fait escale dans le ravin de Titan.

« Étrange ! songeait Frank. Le rayonnement de cet astronef échappe à la norme et, dans l'espace, il ne semble rien d'autre qu'une masse de minerai vagabonde, non un navire construit. Au radar, on n'y voit que du feu... »

Les voisins de l'espace, alertés, transmettaient tous renseignements utiles. En conscience, à travers l'immensité, Frank rendait compte à ses supérieurs, en la planète Terre.

La sidéroradio lui expédia bientôt l'autorisation d'agir pour le mieux. Il avait carte blanche. Non parce qu'il s'agissait de son enfant, mais bien parce qu'il importait de détecter à tout prix l'identité des ravisseurs d'un homme du poste de Titan, et de connaître la nature de l'engin utilisé.

Hypérion n'avait rien vu, rien détecté, ni à l'aller ni au départ éventuel. Les préposés à l'hyper-radar de Titan, eux, avaient pu situer le passage d'un bolide de fort tonnage en lequel il était aisé de reconnaître l'astronef suspect. Il apparut que l'escale sur Titan n'avait guère dépassé deux heures en durée terrestre.

Frank levait fréquemment les yeux vers le ciel, vers le géant planétaire qui roulait, cerclé de ses formidables anneaux. C'était là le but des Terriens, ce Saturne dont on ne savait pas grand-chose et dont l'approche exigeait tant de précautions. La planète exceptionnelle gardait son mystère depuis le début des âges.

— Commodore... Un message d'Encelade !...

— Branchez-le chez moi.

En direct, Frank, le sourcil froncé, écouta l'émission.

Déjà, les radaristes d'Encelade avaient signalé le passage d'un bolide selon un horaire correspondant à la trajectoire d'arrivée dans la région de l'univers saturnien. Maintenant, ils corroboraient leur observation par la détection d'un second passage. On insistait sur le fait qu'il s'agissait bien d'un corps sphérique, de faible masse, assez gros pour une météorite mais de faible volume pour un engin interplanétaire.

L'émission ayant lieu en duplex il fut aisé à Frank de trancher :

— N'importe !... Tout porte à croire que ces gens disposent d'un appareil qui se présente avec toutes les caractéristiques d'un rocher quelconque, non d'une carène construite... Donnez-moi ses coordonnées !...

Il griffonnait des notes, tout en écoutant. Un travail rapide se faisait dans sa pensée et il supputait, au fur et à mesure, la distance déjà parcourue par le navire qui emportait Alain, l'orientation possible de l'appareil. Il parut bientôt hors de doute que les inconnus, en dépit de l'extrême petitesse de leur appareil, semblaient entreprendre un

voyage extraordinaire, puisqu'ils se dirigeaient vers le centre du système solaire, sans paraître vouloir toucher les autres satellites.

— Ils iraient donc, soit vers l'univers jovien..., soit vers le Martervénux⁽²⁾... ou plus loin...

Frank était perplexe. Ce minuscule engin, guère plus gros qu'une vulgaire soucoupe volante, avait-il donc la prétention de franchir allègrement les sept cents millions de kilomètres séparant Saturne de Jupiter, ou bien, poussant la démesure à l'extrême, vouloir aller, plus loin encore, jusqu'aux planètes voisines du Soleil ?

— Le compteur de Taylor a détecté trois, quatre passagers au plus... Il nous est aisé d'estimer le volume de l'engin... Et c'est avec ça qu'ils veulent s'élancer d'un monde à l'autre !...

Cela correspondait à l'audace des anciens de la Terre, lançant, sur leurs océans, des coques de noix pour en franchir les abîmes.

Muni des renseignements fournis par le poste d'Encelade, Frank transmet :

— Nous demeurons à l'écoute. Tenez-nous au courant du moindre indice. J'alerte Hypérion.

Il chargea un de ses subalternes de conserver la liaison avec le second satellite, et de lui transmettre le message d'Encelade. Ainsi, à travers l'espace, le réseau commençait à s'établir. Frank se hâtait :

— Hangar !... Tour de contrôle !... Préparez départ croiseur *Fantastic* !

— Compris. Terminé.

— Sidéroradio. Transmettez message croiseurs *Glaive*, *Spectre* et *Space III*. Prenez note du texte.

Il allait dicter. Il devina, à travers les ondes, l'hésitation du technicien radio.

— Eh bien... Arthie ?

— Pardonnez-moi, commodore... Je crois que...

La voix de Frank coupa, comme un coup de fouet :

— Qu'est-ce que vous n'avez pas compris ?

Arthie devait être horriblement mal à l'aise. Frank, crispé, attendait la phrase inévitable :

— Ces... ces croiseurs, commodore... Ils ne...

— Arthie, veuillez prendre le message que je vous transmets.

Il y eut un faible bredouillage, quelque chose comme « oui, commodore ».

Frank dicta.

Il envoyait des instructions précises aux trois croiseurs de l'espace dont il avait donné les noms. Les commandants des trois cosmonefs de ligne devaient mettre tout en œuvre pour retrouver, arraisonner et obliger à stopper un petit engin spatial de faible tonnage, présentant l'aspect et le rayonnement d'un vulgaire bolide radioactif, qui devait

se diriger vers le Soleil en partant de Titan et être arrivé à une distance maxima de sept ou huit millions de kilomètres du grand satellite de Saturne.

Arthie, en prenant note, devait suer et souffler, et jeter des regards inquiets vers son coéquipier, lequel n'était autre que Taylor. Et tous deux, Frank le savait, pensaient déjà que le rapt de son fils avait perturbé le raisonnement du commodore des espaces.

Parce qu'il envoyait des ordres à des croiseurs purement imaginaires.

Aucun navire portant un de ces trois noms n'avait jamais existé, à leur connaissance, dans les flottes astro-terrestres. Et, d'ailleurs, les vaisseaux actuellement en poste sur Hypérion et Encelade ne se trouvaient pas détachés, Arthie et Taylor le savaient, en deçà de l'orbite de Saturne, c'est-à-dire susceptibles de barrer la route au petit cosmonef inconnu qui emmenait Alain Maresco.

Frank souffrait de cette incompréhension. Pendant quelques instants, on croirait, sur Titan, que la douleur l'égarait. Mais il se chargerait un peu plus tard de mettre les choses au point. Pour l'instant, il risquait. La ruse était grossière. Mais il escomptait précisément sur sa simplicité.

Il était sûr d'Arthie. Quoi qu'il en eût, le radio allait envoyer à travers les gouffres de l'espace, le message affolant, destiné à des navires fantômes, nés de l'imagination délirante de Maresco. Et c'était tout ce qu'il voulait.

Il faut croire que la nouvelle avait fait le tour du camp car, lorsqu'il gagna le hangar où le *Fantastic* était prêt à décoller, le commodore nota les regards un peu inquiets de ses hommes. En enfilant ses moufles, partie intégrante de l'uniforme d'un commandant de croiseur en expédition, il pria Jef Ogan de faire l'appel. Douze hommes allaient l'accompagner, dont le vieux pionnier, l'aspirant Mégis et le sidéroradio-technicien Taylor.

Ce dernier accourut. Il ne paraissait pas le moins inquiet.

Les douze saluèrent réglementairement. Mais les visages étaient tendus. Frank les laissa embarquer, prit place au poste de pilotage, près de l'aspirant qui tenait la barre, représentée par un cadran à voyants fluorescents correspondant aux rouages multiples et délicats qui commandaient l'organisme de l'astronef.

Tandis que le *Fantastic* filait, propulsé par son moteur à désintégration des photons, au-dessus de Titan qui, sur l'écran panoradar, décroissait à vue d'œil, Frank, sûr de la bonne direction, appuya sur un commutateur.

Cela branchait à la fois tous les haut-parleurs de l'astronef. La voix du commodore jeta :

— Ici Maresco. Je sais que vous me croyez fou, les uns et les autres.

Ma ruse est puérile, je le sais, mais je n'avais pas le choix. Il me fallait ralentir, d'une façon ou d'une autre, la progression de cet astronef-météore dont je ne sais rien, sinon qu'il doit être animé, non par un moteur ordinaire, mais par un système mystérieux qui utilise la force de gravitation universelle, quelque chose comme la désintégration de la pesanteur, alors que nous désintégrons la lumière. Il est possible que notre croiseur puisse le rejoindre. Il est tout aussi possible qu'un tel engin soit susceptible de défier, à la course, les vaisseaux les plus rapides. Mais comme ils doivent capter tous nos messages, j'ai fait transmettre des ordres à des navires imaginaires. Des ordres non codés. Afin qu'ils soient au courant. Ils croient, du moins je l'espère, à l'existence du *Glaive*, du *Spectre*, du *Space III*. J'ai bluffé, messieurs. Si quelqu'un d'entre vous trouve un autre moyen pour jeter le trouble chez l'ennemi, je suis prêt à l'écouter...

Il se tut.

À travers le navire, tous se taisaient, subjugués. Mais ils n'avaient rien à répondre. Frank attendit quelques secondes, et reprit :

— Vous voilà au courant, vous mes collaborateurs immédiats. J'ai cru utile d'expliquer ma conduite afin d'obtenir votre confiance la plus absolue. On sert mal un chef dont on doute de la raison. Je sais évidemment qu'à Titan tous me croient fou, et que les messages seront captés, en raison de leur longueur d'onde, par nos compagnons d'Encelade et d'Hypérion. Mais je ne puis, par sidéroradio expliquer ma conduite, à présent. Vous comprendrez pourquoi. Terminé.

Maintenant, Frank se plantait devant le panoradar dont l'écran, réglable à volonté, reflétait fidèlement l'horizon céleste visible depuis le *Fantastic*. Il savait qu'il avait reconquis l'estime de ses hommes, dont la confiance avait été quelque peu ébranlée. Il dévorait du regard l'immensité qui lui apparaissait et ne se dissimulait pas que l'astuce imaginée par lui était bien mince, à l'échelle du gouffre dans lequel il importait de retrouver l'astronef ravisseur.

Les renseignements fournis par le poste d'Hypérion, confrontés avec les révélations du compteur manié par Taylor lui avait permis un calcul très rapide, encore qu'approximatif. Toutefois, il avait pu déterminer que le similibolide, s'il devait être mû mécaniquement, utilisait pour le moins une force inédite, si proche de la grande loi d'attraction des corps célestes qu'il en avait pressenti la véritable nature.

Et, grâce à pareil carburant, l'engin atteignait d'ores et déjà une allure telle qu'aucun engin fabriqué par les Terriens ne pouvait encore rivaliser avec lui.

Pour entretenir l'adversaire dans cette idée que d'autres vaisseaux allaient lui barrer la route, il donnait ses instructions, par micro, à Taylor, qui occupait la cabine spécialisée. Docile et scrupuleux,

l'homme des ondes spatiales créait un dispatching factice, retransmettant vers Hypérion et Titan, voire Encelade à toutes fins utiles, des renseignements de la plus haute fantaisie.

— Par tous les soleils du cosmos, grondait Frank, je vais passer pour un dément, et tous mes hommes avec moi... Mais si ce damné astronef est à l'écoute, il sera obligé de croire que nous sommes au moins quatre à le traquer, dont trois croisant à dix millions de kilomètres de l'orbite de Saturne.

Idéalement, étant donnée la position supposée du bolide-engin, ce dernier se fût trouvé entre le système saturnien et la région striée par les trois astronefs fantômes. Le *Fantastic*, seul, lui donnait la chasse, mais les hyper-radars avaient quelque chance de le détecter. Ils portaient à plus de six millions de kilomètres.

« Du moins, pensait Frank, sur cette longueur d'onde, on n'atteint que Saturne et ses satellites... Si pareilles fantaisies étaient captées par la Terre, ma destitution ne ferait aucun doute !... »

La ruse était-elle efficace ? Ou l'astronef inconnu avait-il toute autre raison de prendre cette route ? Taylor signala une émission, en code celle-là, venant cette fois d'Encelade.

— Commodore... Encelade a détecté le bolide !

— Envoyez les coordonnés, Taylor !

Le commandant du *Fantastic* frémissait de joie. Dû ou non à son vaste bluff, cet événement lui assurait, tout au moins, que l'engin emportant son fils était encore assez proche de Saturne.

Sur le panoradar, il voyait, au-delà de la courbe gracieuse de l'immense planète, le point doucement lumineux d'Encelade. Titan avait déjà disparu. Rhéa, Phobé, Hypérion et Mimas dansaient leur gracieux ballet devant ses yeux accoutumés à les voir évoluer au cours des courtes nuits de Titan, voire lors des jours pâles au lointain soleil. Les ondes, fidèles, amenaient sans cesse de nouveaux renseignements et Frank, avec la même obstination, poursuivait l'échafaudage de son plan. Bientôt, le grand mensonge deviendrait inutile. Il lui suffirait de situer l'ennemi, de pouvoir l'approcher. Il se chargeait du reste.

Les commandants d'Encelade et d'Hypérion poursuivaient leur travail de transmission. Si les folies de Maresco leur semblaient telles, ils n'y faisaient aucune allusion... Mais Frank ne se faisait nullement illusion. Déjà, on l'avait catalogué parmi les officiers à neutraliser au plus vite, comme atteints de la folie spatiale, assez fréquente chez les pionniers interplanétaires.

Il s'en moquait. Il savait que rien ne serait tenté contre lui tant qu'il commanderait le vaisseau en plein ciel.

« Sur Titan, j'aurais déjà été destitué par mes hommes, en vertu de l'article 487 du C.I. (Code Interplanétaire). »

Et puis, après des heures et des heures de chasse, d'attente, d'espoir

et de désespoir, de vibrante fébrilité et de déception cruelle, après un temps interminable où la tension d'esprit du commodore des espaces dut continuer à faire face à son propre bluff et entretenir, sur les ondes, un dialogue imaginaire avec des croiseurs supposés, avec des réponses à des messages soi-disant reçus en longueur d'onde secrète afin de justifier leur mutisme, Frank sut où se trouvait l'engin fugitif.

Il avait dû dévier de sa route pour éviter de se trouver dans la zone délimitée de façon précise et où étaient censé évoluer les cosmonefs nés de l'imagination de Frank, géante portion du vide où rien ne pouvait se trouver, sinon quelques bolides errants.

Grâce à la tour de contrôle d'Encelade, Frank situa l'appareil à moins de trois millions de kilomètres de Rhéa, satellite encore inexploré. Peut-être ces inconnus y cherchaient-ils un refuge ? Après tout, la raison de leur relâche sur Titan demeurerait indéterminée. Une avarie ? Frank l'eût souhaité. Après un arrêt forcé, on est plus prudent, et on navigue quelquefois sur un vaisseau plus fragile.

Le *Fantastic* semblait répondre à l'impatience de son commandant et le navire spatial fonçait, mû à la lumière désintégrée, atteignant près de deux cent mille à l'heure. Il fallut plus de dix heures encore en durée terrestre avant que l'hyper-radar adroitement manié par Taylor pût déterminer exactement la position du bolide-engin.

— Pour l'amour du ciel, Taylor, ne le lâchez pas !

Des chiffres de lumière colorée dansaient sur les tableaux de bord, attestant la précision des coordonnées de l'ennemi. Frank ne les quittait plus des yeux. Toujours debout devant le panoradar, il transmettait ses ordres à l'aspirant Mégis, lequel était le véritable timonier de l'astronef.

L'aura confiante émanant de Maresco l'avait subjugué, lui jeune officier étourdi de pareille aventure, et semblait se transmettre à tous les autres. Ogan, peut-être le seul qui n'avait pas douté de Frank, le seul à avoir flairé une ruse dans ces déclarations folles, n'était pas le moins impatient :

— On les aura, ces flibustiers du vide !... On leur reprendra le petit Maresco !

Le combat dans l'immensité, ce n'était pas pour lui déplaire.

Sur le panoradar, Frank voyait grossir le point de clarté, légèrement frangé par l'ombre biscornue de Saturne et de ses anneaux, ce qui donnait dans l'univers saturnien d'insolites formes aux croissants des multiples lunes. Rhéa...

L'hyper-radar, selon son désir, n'avait plus perdu le contact. L'astronef était là, encore invisible à l'œil nu. À moins d'un million de kilomètres. Le *Fantastic* avait décrit, depuis son départ, une courbe immense, s'éloignant d'abord, puis prenant une trajectoire qui eût englobé le monde saturnien tout entier.

Les appareils ultra-sensibles du *Fantastic* avaient maintenant identifié l'engin. C'était bien celui qui avait fait escale dans le ravin de Titan. Il était de très haute teneur radioactive. Mais les compteurs déterminaient que l'action en était inoffensive pour les organismes vivants.

— De la pesanteur-carburant... c'est inouï ! murmurait Frank en relisant les indications que les tableaux lui apportaient complaisamment, en lettres et chiffres de couleurs diverses, selon la table des données.

Il ne pouvait encore le voir à l'œil nu, mais il le devinait, il vivait l'approche de l'ennemi qui emportait son fils, comme un chasseur qui pressent son gibier bien avant de le découvrir. Il savait que, dans l'axe même du *Fantastic*, traversant sa propre poitrine, une ligne imaginaire eût abouti au cœur même du bolide-engin.

Puis, à une distance encore énorme, les prestigieux appareils que le génie humain avait mis à la portée des navigateurs spatiaux firent entrevoir un point minuscule, qui grossit, prit expansion, devint tête d'épingle, bille, noix, orange...

Fasciné, serrant instinctivement les poings, Frank le regardait venir à lui.

L'autre, sans doute par prudence, ne donnait plus toute sa vitesse en se rapprochant de Rhéa, où il cherchait à se réfugier pour faire perdre sa trace, fuyant la rencontre du *Glaive*, du *Spectre* et du *Space III*.

La voix du commodore s'éleva :

— Tourelle A... Pointeur Rivel !

— À vos ordres, commodore !

— Objectif en Nord-Saturne 483-37.

— Objectif vu, commodore !

— Oméga !

Ce qui équivalait au commandement « Feu » !

Mais, tout d'abord, afin d'éviter toute attaque brusquée qui eût été dangereuse pour Alain, Frank tentait de neutraliser le moteur ennemi.

Le résultat fut efficace. L'action anti-électron agissait, même sur un mécanisme aussi exceptionnel, car la vitesse du bolide-engin diminua très rapidement.

L'onde oméga le bombardait encore pendant de longs instants tandis que, dans la clarté lointaine de Saturne, avec la lune rongée de Rhéa, Frank pouvait voir grossir à vue l'étrange cosmonef, parfaitement sphérique, et difficile à différencier d'un météore quelconque.

— Poste radio... Taylor ?

— À vos ordres, commodore !

— Arraisonnez l'engin qui est devant nous.

Trois fois, Taylor envoya l'émission-semence, sans résultat.

L'aspirant Mégis se mordait les lèvres et regardait le commandant

du *Fantastic*.

Allait-il donner l'ordre de tirer à l'inframauve ?

Était-ce bien nécessaire, d'ailleurs ? Mais Frank, sans doute, estimait-il devoir montrer la force dont il disposait.

— Tourelle B... Pointeur Ogan !

— À vos ordres, commodore !

Le vieux Jef frémissait de joie. On allait enfin se battre.

— Sur l'engin... Tubes 7 et 8 jumelés. Feu !

L'inframauve jaillit, en intensité minima. Mais ce fut assez et, à bord, le commodore et ses hommes frissonnèrent à ce qu'ils virent.

Autour de l'engin, qui demeurait rigoureusement intact, l'espace avait paru crever. Tout le long d'une trajectoire qui devait idéalement correspondre au trajet du rayon inframauve, déjà fugacement dissocié dans le grand tout du vide cosmique, un monde vivant apparaissait. Un peuple d'êtres fantastiques, en milliards de formes comme en milliards d'unités, gros, les uns comme le pouce d'un homme et les autres à l'échelon d'un grand cosmonef.

Vivant, grouillant, dansant, bondissant et tournoyant, ils allaient, s'effaçaient et reparaissaient, toujours plus vifs, plus nombreux, plus menaçants.

C'était hallucinant, ce spectacle absolument silencieux, dont les hommes du *Fantastic* voyaient la vérité par les hublots, et Frank et l'aspirant l'image par le panneau du panoradar.

Et ces démons de l'espace, nés spontanément du jet inframauve comme un trait de feu incendie une traînée de poudre, pressant leurs rangs formidables, s'agglomérèrent en une immense fleur de flammes. Vaste comme la surface de Rhéa, elle parut soudain obéir à un ordre strict, roula sur elle-même et avança, formidable poulpe cosmique, à la rencontre du navire du commodore Maresco...

CHAPITRE V

Frank avait combattu d'étranges ennemis au cours de ses randonnées. Il avait participé, sur Wolf, à l'extermination des créatures du sous-sol, les glows, ces larves aveugles qui attaquaient en adhérant de tout leur être et qu'on ne pouvait neutraliser qu'au prix de l'ablation de la chair atteinte. Il avait soutenu un combat singulier avec un des rares squales volants de Klibos. Il avait été attaqué, dans son sommeil, par les rats électriques de Wal'o. Il s'était embourbé dans les fanges vivantes qui forment un magma animé d'instinct, hostile à tout être organisé qui s'y immerge, sur Tzeg.

Il était sorti de tout cela, non sans en garder, dans sa robuste personne, des cicatrices encore visibles, en dépit de la cautérisation à l'intracorol.

Jamais cependant il n'avait été impressionné comme par l'apparition spontanée de ces flammes-êtres, qui paraissaient obéir à quelque mot d'ordre incompréhensible, et qui menaçaient son navire.

Pour sauver son fils comme pour accomplir son devoir, Frank n'eût reculé devant rien et il gardait en lui ce tranquille mépris de la mort qui caractérise les hommes sains et amoureux de la vie. Mais, en cet instant, il demeura hésitant.

Devait-il risquer le *Fantastic* contre une telle force spatiale ?

Fuir ? Il n'en était pas question. Mais un marin des étoiles est responsable de son appareil comme de la vie de ses hommes. L'aspirant Mégis qui, comme lui, suivait l'apparition sur le panoradar, prononça, d'une voix altérée :

— Commodore... On dirait... un monde en formation, et que cela va devenir... quelque chose de formidable qui va...

— Qui va nous avaler ! Auriez-vous peur, Mégis ?

Il lui jeta un regard furieux. Le visage du jeune homme était livide. Mais, choqué, l'aspirant se cabra :

— J'ai peur de cela, c'est vrai. Cela ne veut pas dire que j'ai peur de livrer combat et de mourir...

D'un léger signe de tête, le commodore lui donna acte de cette réponse. En lui-même, il demeurait décontenancé. La « chose » approchait. Il héla ses canonnières :

— Tourelle A... Rivel, oméga ! Oméga ininterrompu !

— À vos ordres, commodore !

On pouvait continuer à bombarder l'ennemi de l'onde oméga, puisqu'il y avait un résultat tangible, le ralentissement du bolide-engin. Mais en ce qui concernait la flamme animée, c'était différent. Frank savait que la naissance spontanée avait correspondu à l'action de l'inframauve, comme si l'arme redoutable avait incendié dans le

vide une force invisible, stagnante et menaçante.

Il voyait le bolide-engin. Ce dernier, un peu en deçà de l'extraordinaire feu d'artifice qui roulait vers le *Fantastic*, semblait flottant, à peu près comme un navire privé de force motrice et qui court sur son erre. L'onde oméga devait paralyser le moteur, fût-il, comme le pressentait Maresco, un désintégrateur de gravitons, ces particules qui possèdent la faculté mystérieuse d'engendrer la pesanteur.

Il voulut, cependant, en avoir le cœur net. Si l'infra-mauve était en cause, on verrait bien.

— Tourelle B !

— À vos ordres, commodore !

Il lui sembla que la voix du vieil Ogan vibrait légèrement. Lui non plus n'avait jamais soupçonné force pareille :

— Tubes jumelés !... Sur la... la chose en Nord 658-21.

— Sur la... ?

— Pointeur Ogan !

Il coupait net la discussion qu'il sentait venir. Tous, à bord de l'astronef-croiseur, voyaient grandir le monstre de feu, dont l'éclat, d'un rouge strié de violet, les aveuglait de son tragique rayonnement.

On ne ressentait cependant aucune impression de chaleur. Mais des dizaines de milliers de kilomètres les séparaient encore du formidable feu de vie.

L'hydre avançait, toujours aussi capricieuse de forme, ses éléments, bien qu'agglomérés, conservant leur existence propre et s'enchevêtrant à l'infini.

La voix de Maresco tonna dans les micros :

— Ogan... Prêt ?

— Prêt, commodore !

— Commodore ! Un message !

Frank abaissait le maxillaire pour crier : « Feu ! » Mais c'était Taylor qui l'interrompait.

Mégis, qui le dévorait des yeux, vit le commodore hésiter, éprouvant peut-être une sorte de soulagement.

Il eut risqué une nouvelle action de l'inframauve contre l'épouvantable ennemi, mais c'était peut-être providentiel, cette intervention de Taylor, lequel ne faisait d'ailleurs que son devoir.

— J'écoute, Taylor !

— Le message vient de l'adversaire, commodore.

— Quoi ? ? ?

Ses appels de semonce étant demeurés sans réponse, et l'ennemi lui paraissant de nature fantastique, Frank ne songeait même plus qu'il avait peut-être devant lui des humanoïdes, sinon des humains.

— On parle en direct ?

— Oui commodore. Le correspondant vous demande, nommément...
Mégis le vit pâlir. Mais plus un pli de son visage ne bougeait. Il redevenait lui-même :

— Transmettez !...

Il y eut, dans le micro, le dé clic caractéristique. Mégis, comme le commodore, levait les yeux vers la paroi gauche de la cabine où, latéralement au panoradar qui révélait l'espace, l'écran de sidéroradio s'éclairait.

L'image était encore floue, mais on distinguait une forme vaguement humaine. Le son était brouillé de multiples parasites évoquant les craquements d'un incendie. Frank comprit que la « chose de feu », située entre les deux astronefs, brouillait la communication. Mais, touchant les commandes, il établissait le duplex :

— Ici commodore Maresco...

— Je ne suis pas votre ennemi, commodore terrien.

La voix venait mal. Taylor, dans sa cabine, devait lutter pour établir les filtres antiparasites. Frank pria l'interlocuteur de répéter.

L'émission se régularisait. L'inconnu répéta, en effet :

— Je ne suis pas votre ennemi.

Frank riposta :

— Je voudrais également ne pas être le vôtre...

Le correspondant apparut, en plan américain. Reconnaisant un Mercurien à son faciès sombre où brillaient les yeux rouges, Frank fronça le sourcil davantage :

— Vous êtes mercurien ?

— Oui, Terrien. Votre appareil et vous courez un grand danger !

— Merci, railla le Commodore. Pourquoi cette sollicitude ?

— Je vous supplie, dans votre intérêt, de ne plus tirer avec votre arme à rayons... Vous les avez déchaînés.

— Qui, ils ?

— Les Vigilants ! N'ayez crainte, ils vont s'éteindre. Leur vie est fort brève, surtout dans l'espace. Mais ne tirez plus ! Surtout pas sur eux ! Vous leur fourniriez la semence nécessaire à les multiplier à l'infini et je ne pourrais répondre de vous...

Instinctivement, Frank regardait le panoradar. Il était bien évident que les flammes vivantes semblaient déjà moins ardentes. L'immense fleur de feu s'étiolait à vue d'œil. Le Mercurien répéta :

— Vous le voyez, notre duplex est plus net. Il s'améliore au fur et à mesure qu'ils s'éteignent et ne forment plus écran.

Frank regarda l'homme aux yeux de rubis :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— À moi de vous poser pareille question, Commodore terrien. Vous donnez la chasse à mon appareil. Les Terriens me traquent de toute part...

Frank songea, in petto, que sa ruse avait réussi. Le Mercurien enchaînait :

— Vous m'obligez à stopper mes générateurs, sans doute au moyen de ce que vous appelez l'onde oméga...

Frank se contenta d'une approbation de la tête :

— Pourquoi m'attaquer ainsi, commodore ?

La voix du conquérant spatial indiquait qu'il avait repris sa maîtrise habituelle. Sans émotion aucune, semblait-il, il prononça :

— Une question à mon tour. Mon fils, Alain Maresco, est-il ou non à votre bord ?

Le Mercurien hésita une seconde. Puis il acquiesça. Et sa pensée pénétrait celle de Frank bien plus que ses paroles maladroites.

Frank regardait le panoradar. Les flammes vivantes s'estompaient. On eût dit qu'elles rentraient dans le néant d'où elles étaient venues.

Un travail foudroyant se faisait dans son esprit. Il comprenait que l'utilisation de l'inframauve devenait impossible. Fantasmagorie ou non, la « chose » pouvait encore jaillir de l'espace, à la moindre étincelle. Frank ne voulait plus engager son navire contre « ça ».

Mégis tressaillit, constatant que l'image du Hll s'effaçait.

— Commodore... Il y a...

Il se tut. Il voyait encore le doigt de Frank sur la manette qu'il venait d'abaisser, coupant la communication. Et, penché sur le tableau de transmission intérieure, il lançait des ordres :

— Tourelle B... Ogan, ne tirez sous aucun prétexte. Tourelle A... Oméga permanent jusqu'à mon retour à bord ! Poste III. Vram ?... Mon scaphandre ! Équipement zéro absolu. J'arrive !

En sortant, il lança à Mégis :

— Compris ? Vous commandez provisoirement le *Fantastic*. Pas d'inframauve. L'oméga incessant, qui paralyse ces gens-là. Si je ne reviens pas...

Il tendit la main vers le panoradar :

— Alors, destruction de cet engin, par tous les moyens !

Il était déjà parti, laissant Mégis blême, mais conscient de son devoir, et se demandant quel était le dessein du commodore.

Au poste III, Vram l'aidait déjà à passer le scaphandre spatial, avec l'équipement zéro absolu, comprenant l'outillage et l'armement intégral qui faisait, de l'homme, un microcosme susceptible de vivre, résister par toutes températures, se nourrir, travailler et lutter, pendant quarante-huit heures terrestres. L'autonomie totale l'assimilait à une sorte d'astronef en miniature qui pouvait également évoluer dans le vide, sauf attraction gravitationnelle plus forte recréant contre lui la loi de la pesanteur.

Du poste III, il fit appeler Ogan :

— À vos ordres, commodore !

— Pointez le tube 2 sur l'engin ennemi.

Il rejoignit la tourelle où les tubes étaient braqués. Jef Ogan avait un étrange ricanement :

— Les flammes sont éteintes, commodore. J'aurais aimé leur flanquer l'inframauve en plein cœur, avant disparition. Ça m'aurait soulagé !

— Et l'espace tout entier aurait flambé. Félicitations, Ogan !

Le vieux routier des étoiles demeura bouche bée. Frank coupa :

— J'entre dans le tube.

— Le deux ?

Derrière le dépolex de son casque, Maresco le fixa :

— Ogan, auriez-vous perdu le sens de la discipline ? Et dois-je envisager de vous faire proposer pour la retraite ?

Ogan s'étrangla mais ne dit plus rien et aida le Commodore à pénétrer dans la culasse du tube 2, un éjecteur à oxygène comprimé, d'un type très simple, sorte de sarbacane perfectionnée qui pouvait lancer les scaphandriers de l'espace assez loin pour que la force attractive de l'astronef émetteur ne les gênât plus dans leurs évolutions.

À bord, Mégis, Vram, Taylor et les autres étaient atterrés.

Mais ils n'avaient qu'à obéir.

— Il veut agir seul !

— ... Sauver son fils !

— Ces êtres-là !... Même l'inframauve ne peut rien contre eux !

— Au contraire, il fout le feu à l'espace... pour faire apparaître ces flammes vivantes. Jamais vu ça ! Sur aucune planète !

Ils avaient tous compris l'action du commodore. Pour ne pas risquer le *Fantastic* et son équipage contre cette force inconnue, disposant d'exceptionnels champs d'action, il se contentait d'attaquer seul, en se faisant propulser par le tube éjecteur.

Ogan manœuvrait. Mégis sur le panoradar, et les autres par les hublots, virent, dans le vide spatial où les dernières flammes de vie avaient disparu, le bolide vivant qui filait, trait à peine saisissable à l'œil, droit sur l'engin inconnu, petite sphère d'apparence immobile au large de la planète Rhéa.

Le commodore Maresco se trouvait lancé dans l'espace, flèche humaine jaillie de l'arbalète de l'astronef. Ne rencontrant pas même de résistance atmosphérique, il atteignait une vitesse insensée, sans le moindre dommage pour son organisme. Il voyait l'astronef ennemi grossir à toute vitesse. Mais déjà la force propulsive diminuait graduellement. Frank se sentit ralentir, alors que, projeté droit, les mains en avant, tel un plongeur du vide, il se trouvait maintenant à quelques centaines de mètres seulement du bolide-engin.

Son cœur battait étrangement. Alain était à bord. Le Mercurien le

lui avait avoué.

Vivait-il ? C'était probable. Mais Frank redoutait tout. Il n'avait pour lui qu'un atout : l'onde oméga qui avait réussi à immobiliser l'engin venu, sans doute, de Mercure, et dont il se demandait ce qu'il faisait à une distance aussi hallucinante de sa planète d'origine.

Entre-temps, depuis que Frank avait interrompu le duplex, l'homme aux yeux de rubis, et ses rares compagnons détectés par le compteur de Taylor, avaient peut-être agi, de leur côté. Ils devaient le voir arriver, bien qu'un homme dans l'espace ne soit visible qu'à très petite distance. Frank escomptait, avant tout, sur la rapidité d'action dont il faisait preuve.

Redevenant autonome, il se mit à se propulser par ses propres moyens de bord.

Il se faisait à lui-même l'effet d'un de ces gros frelons qui s'apprêtent à attaquer un fruit. Mais l'aiguillon de l'insecte, en la circonstance, c'était le tube à inframauve portatif, le pistolet du conquérant interplanétaire.

Et Frank savait qu'il ne pouvait s'en servir.

Un jet de feu et l'incompréhensible phénomène se reproduirait, l'espace enflammé vomirait de nouveau les monstres de feu vif. Peut-être vivraient-ils assez longtemps pour l'attaquer et le commodore n'avait aucune idée de l'action de ces êtres éphémères, mais à l'aspect si inquiétant.

Il n'avait qu'une solution, l'attaque à l'arme blanche, tel un corsaire des siècles terrestres du passé. Mais cela ne lui faisait nullement peur. Propulsé par ses moteurs à oxygène, il se lança à toute vitesse vers l'engin qui flottait toujours, saisi dans l'étau de l'onde oméga que le *Fantastic* diffusait en permanence, interdisant toute fuite à l'adversaire.

Frank Maresco constatait que l'aspect de l'astronef était en effet assez lointain de celui d'une météorite de grande taille. Dix ou douze mètres de diamètre en faisaient un très petit navire de l'espace. Aucun hublot n'était visible et la masse tout entière paraissait taillée d'un bloc. On avait reconstitué un corps céleste naturel et il était de plus en plus convaincu que l'utilisation de la gravitation universelle, selon un procédé qui lui demeurerait inconnu, était le propergol qui propulsait pareille nef du vide.

Il tourna autour du globe pratiquement immobile dans l'espace, saisi dans le réseau invisible émis par le *Fantastic*. Il se tenait sur ses gardes, redoutant à chaque seconde une apparition de ceux que le Mercurien avait appelé les Vigilants. Mais rien ne se produisit. L'astronef miniature paraissait inerte, comme un véritable rocher perdu de l'espace. Normalement, il eût été appelé à tomber sous la force attractive de Rhéa. Et Frank lui-même était, en ce moment, le satellite de son ennemi, bien que conservant une certaine autonomie grâce à

l'équipement de son scaphandre.

Il bloqua brusquement l'anti-gravité qui le maintenait et « tomba » littéralement, de quelques mètres, très doucement en raison de la faible masse qui l'attirait. Il commença alors à ramper le long de la paroi sphérique, totalement lisse. Si aucun orifice n'était apparent, il devinait bien que ceux qui avaient construit l'engin devaient posséder des moyens de vision. Sans doute était-il déjà détecté.

Il lui sembla, tout à coup, percevoir une mince rainure.

— Une porte ! Tout de même...

Il découvrit qu'en effet cela formait un rectangle complet. Il évoluait en gestes lents, cherchant déjà quelque déclic, quelque contact permettant d'ouvrir. Il se trouva tout à fait sur la partie qui devait être la masse de cette porte.

Et celle-ci céda sous lui.

Frank eut un éblouissement qui dura une seconde. Était-ce un piège ? Cela fonctionnait comme une trappe. Il lui eut encore été possible de s'évader, d'un seul réflexe musculaire qui l'eut rejeté hors de portée. Mais il eut la pensée foudroyante de se laisser aller. Il lui fallait, à tout prix, pénétrer dans l'astronef.

À l'intérieur, il retrouva un équilibre parfait et devina que la pesanteur était reconstituée artificiellement, comme dans tous les types astronautiques connus. Il se remit normalement sur ses pieds et regarda autour de lui. La porte était bloquée, interdisant tout départ. Frank n'hésita plus et avança dans un couloir dont l'extrémité formait sas, mais dont la seconde porte s'était ouverte automatiquement au moment où la paroi extérieure se refermait, reconstituant la masse intégrale de l'engin-bolide.

— Je ne suis pas votre ennemi, commodore Maresco !

Frank avança, envahi par cette pensée venue il ne savait comment. Presque aussitôt, le long de cette portion de galerie spiraloïde, il arriva devant un rectangle lumineux, aux arêtes se terminant en biseau. Il voyait dans la lumière douce qui paraissait émaner de la masse même de l'engin, une salle circulaire, basse, où s'alignaient des appareils de type inconnu, mais évoquant assurément des moteurs à désintégration nucléaire, une sorte de cyclotron miniature et des éléments de communication, tels que micros, écran de sidérotélé, un radar ogival d'un modèle absolument inédit et plusieurs autres machines dont la nature lui échappait.

L'œil vif du commodore enregistra tout cela. Il devait être à la base de l'appareil, dans la cabine motrice. Mais, tout de suite, il fit face à celui qui l'attendait. Le Mercurien avec lequel il avait conversé, à des milliers de lieues spatiales.

L'homme aux yeux de rubis ne portait aucune arme. Son attitude était celle d'un hôte courtois qui accueille un visiteur, en dépit de leur

étrange situation.

— Soyez le bienvenu, commodore !

Instinctivement, Frank s'inclina, très légèrement. Un instant, les deux hommes se regardèrent en face.

— Je vous ai favorisé l'arrivée, dit doucement l'homme au regard écarlate. Vous devinerez aisément que, s'il m'avait plu, vous n'aviez jamais pu pénétrer dans mon navire. Je vous ai laissé venir jusqu'à la porte-sas. Là, j'ai fait jouer les commandes et... vous voilà !

— Trêve de politesse ! dit Frank. Je suis venu rechercher mon fils !

— J'ai accepté vous rencontrer, commodore, pour vous expliquer situation. Je... Non ! je vous adjure... Ne pas faire cela !

Son visage sombre avait pris une teinte blême. Frank avait sorti le tube à l'infra-rouge de sa ceinture et le braquait sur le Mercurien.

— Vous croyez me faire peur avec vos Vigilants, Mercurien ! Menace inutile. Ou vous m'obéissez, ou je vous abats !

Gêné par l'emploi du langage articulé, Zaano apportait à son discours le support télépathique :

— N'avez-vous pas vu ce qui se produit, dans notre sphère, à la moindre étincelle ? Le feu est leur élément de base. Ils sont là, stagnant autour de nous, inoffensifs et impuissants tant qu'on ne leur fournit pas la plus petite parcelle incandescente. Votre bombardement cosmique en a engendré des milliards... J'aurais pu, commodore, entretenir leur vie. Je ne l'ai pas fait. Pour vous. Pour votre navire. Pour votre fils.

— Et sans doute aussi pour servir vos desseins, que j'ignore...

— Je veux vous expliquer. Vous ne pouvez plus rien pour le destin de votre fils. Il appartient à un maître devant lequel nous devons tous nous incliner.

Frank le fixa un instant et éclata d'un rire bref :

— Je ne suis pas un gamin ! Mon fils...

— Commodore, vous pouvez me tuer, je ne résisterai même pas... Mais l'air sera incendié autour de nous, et vous périrez sous l'action des Vigilants... sans profit pour celui que vous prétendez sauver !

Le Mercurien dut penser qu'il avait touché juste, quand il vit le Terrien replacer le tube à sa ceinture. Mais il avait compté sans le caractère indomptable et fulgurant de Maresco. Celui-ci se détendit brusquement, saisissant le géant à la gorge. Zaano était fort, mais Frank, bien que plus petit, ne l'était pas moins. Un instant, ils luttèrent, heurtant les appareils, brisant des tubes, faisant éclater les ampoules, renversant des sphères fluorescentes et détruisant des manettes à destinations mystérieuses. Le Mercurien, visiblement, tentait seulement de se défendre, sans faire usage de sa puissance. Mais Frank était exaspéré. Zaano se rendit compte, trop tard pour lui, qu'il ne lui ferait plus entendre raison. Il tenta de renverser le Terrien,

qui le tenait à la gorge. Frank, parut fléchir et Zaano crut, un instant, reprendre l'avantage. Il ne s'agissait que d'une feinte. Un croc-en-jambe déséquilibra le géant, qui partit en arrière, heurta du crâne le radar ogival, en fut étourdi quelques secondes. Il ne reprit conscience qu'étendu sur le plancher de la salle motrice. Frank lui avait mis le genou sur la poitrine et appuyait, contre la gorge du Mercurien, une lame arrachée à son équipement.

— Hll, gronda-t-il, ce poignard est celui de mon fils. On l'a retrouvé dans un ravin de Titan, là où vous avez relâché avec votre appareil. Puisque vous avez pris la précaution de me faire renoncer à toute action fulgurante, susceptible d'engendrer vos guignols enflammés, je suppose que le fait de vous couper la gorge avec ceci ne provoquera pas leur naissance spontanée...

Il lut le vertige dans les yeux rouges du Mercurien. Zaano ne se faisait aucune illusion. Frank était décidé à le tuer sans pitié. Aussi l'étrange personnage usa-t-il d'une autre tactique. Frank sentit son prisonnier mollir sous l'étreinte, à l'encontre de tout homme en pareille position qui se raidit et se contracte. Il demeura sur ses gardes, trop vieux lutteur pour ne pas sentir quelque félonie.

Mais à sa grande surprise cette idée ne dura pas. Bien au contraire il lui sembla qu'il avait peut-être tort de se battre comme un gladiateur contre ce Mercurien qui, après tout, avait limité la puissance des Vigilants, l'avait averti à temps pour sauver le *Fantastic* et, soucieux de parler avec lui, ouvrait le sas de l'engin-bolide, le recevait dans la cabine motrice, lui répétait, comme une litanie :

— Je ne suis pas votre ennemi !...

Ces pensées se bousculaient dans l'esprit de Frank, engendrant un autre climat, à tel point qu'il eut presque honte de son attitude. Des idées d'accord, de clémence, de pardon, pénétraient son cœur et il ne ressentait plus, à l'égard du Mercurien, la haine qui l'avait soutenu et amené jusque-là.

À son tour, Frank se détendit et il cessa d'appuyer le poignard d'Alain sur la peau brune de l'adversaire. Il frémit presque en voyant une minuscule goutte de sang qui apparaissait, à l'extrémité d'une très courte strie blanche dans l'épidémie.

Et puis, il vit le bon sourire de l'homme qu'il avait assailli, combattu, terrassé, menacé de mort. Bien plus expérimenté, infiniment moins naïf qu'Alain, Frank, s'il ne parvint pas à la vérité, devina qu'il était sous l'influence d'une drogue. Une drogue non assimilable par l'organisme selon les voies habituelles de la physiologie. Plutôt une drogue mentale, dont les interférences avaient promptement raison, dans le déroulement de sa pensée, de son propre potentiel-cerveau.

Il s'était relevé. Il allait balbutier des excuses à l'égard de l'homme

aux yeux rouges qui se relevait, toujours souriant et brossant d'un revers de main sa combinaison écarlate, avec l'air de dire : mais ce n'est rien !

Et tout ce qu'il y avait de débonnaire en lui parut, au fond du cerveau de Frank, affreusement suspect. Il se sentit à sa merci en demeurant dans cette euphorie. Il fit effort pour reprendre la colère si adroitement annihilée. Un rapprochement se fit en lui où la connaissance scientifique supportait le raisonnement philosophique.

Comme l'onde oméga annihilait les fonctionnements basés sur le mouvement de l'électron, l'onde inconnue, et probablement purement télépathique du Mercurien détruisait chez l'interlocuteur les sentiments de violence en amenant le sujet à une pensée plus souple, dénuée de passion.

Il s'anima brusquement, puisant, d'un effort, extraordinaire, tous les sujets de griefs qu'il pouvait nourrir contre l'homme de Mercure, surtout en évoquant Alain, Alain captif. Ou pis encore.

Zaano tenta un suprême effort en pensant tentaculairement vers son adversaire que tout allait bien et que leur alliance, leur accord total ne faisaient plus aucun doute.

Il était trop tard. Ses yeux rouges se révoltèrent lorsqu'il reçut le duplex mental :

— Je vais vous tuer !

Alors il cessa cette lutte muette. Il bondit en arrière, ne voulant plus risquer le corps-à-corps avec un homme de la trempe du commodore. Frank le vit saisir un objet indéterminé, le brandir au-dessus de sa tête, dans le geste du grenadier.

Mais Zaano exhala un râle, porta la main à sa poitrine, et lâcha l'objet. Frank s'était élancé et saisissait la chose au vol. Il demeura un instant immobile, horrifié malgré tout de son propre geste. Le poignard, lancé d'une main sûre, s'était fiché dans la combinaison écarlate, si profondément qu'il devait avoir atteint la région du cœur.

Zaano était touché à mort et Frank pouvait encore lire dans son cerveau, bien que l'attitude du Mercurien fût sans équivoque. Il titubait, il hoquetait, comme tout humanoïde du cosmos qui n'a pas pris la précaution, en pareil cas, de porter une combinaison de nylon blindée telle que celle qui protégeait les Terriens.

Il cracha un flot de sang. Il bafouilla une phrase :

— Le feu... le feu vous le reprendra... Vous ne pourrez... empêcher... Les Vigilants... naissent du phosphore... Ils le suivront... Le Maître le...

Il ploya sur les genoux et tomba. Frank, figé, regardait mourir son ennemi. Il tourna soudain les yeux vers la « grenade » qu'il gardait en main. C'était un petit globe métallique bien inoffensif d'apparence. Le commodore s'en méfiait avec sans doute quelque raison. Il le posa sur

un tableau métallique. Mais la sphère ne se détacha pas du gant du scaphandre.

Frank ne chercha pas plus avant et détacha promptement la moufle. Il recula. La sphère, brusquement, parut devenir incandescente, sans que son volume changea d'un iota. Mais une aura très blanche naquit alentour tandis qu'un grésillement très vif, d'intensité croissante, se faisait entendre. La moufle fondit, exhalant une fumée acre et Frank, halluciné, vit que le tableau de métal sur lequel il avait posé le tout se désintégrait à son tour, moins aisément en raison de son poids moléculaire différent de celui du gant, cependant de façon irrésistible.

Et puis la sphère jeta un dernier éclair et se dissocia, ne laissant que ses ravages. Plus trace du gant. Une masse de métal au métabolisme déséquilibré et qui avait changé de nature, maintenant lézardée, comme torturée par la grenade mystérieuse.

Livide, Frank songea :

— L'objet adhère de façon irrésistible. S'il l'avait jeté sur moi, je n'aurais pu me débarrasser de ce vampire, et j'aurais été dévoré. Cela ne dure que quarante secondes, peut-être... Seulement rien ne résiste dans son rayon d'action.

Un horrible frisson l'agita. Il imaginait le résultat de la grenade fondant au contact d'un organisme humain.

Il ne restait plus qu'une fumée nauséabonde qui envahissait la salle motrice. Frank s'arracha à son horreur. Le Mercurien agonisait, étendu sur le plancher. Le Commodore n'éprouvait guère de pitié, songeant à la mort que l'autre avait tenté de lui donner, tout en le bombardant télépathiquement de ses hypocrites avances.

Mais tout n'était pas dit. S'il n'avait plus à craindre de celui-là, il n'oubliait pas que le compteur de Taylor, mesurant les radiations de l'engin au fond du ravin de Titan, avait discerné trois ou quatre êtres à bord.

Frank hésita à récupérer le poignard, planté dans la poitrine du Mercurien. Il se détourna de sa victime, se dirigea vers une porte où aboutissait une autre partie du couloir-spirale. Il était visible que la galerie intérieure affectait cette forme et que la salle était pratiquée dans le mouvement. Frank, alors, pour la première fois, entendit un léger bruit.

Un tic-tac.

Une attention plus soutenue lui permit même de constater que ce tic-tac devait être double. La main crispée sur son tube à inframauve, prêt à risquer une attaque des Vigilants de feu, il avança dans la galerie, comme Alain l'avait fait à son arrivée dans l'astronef.

Frank arriva dans la salle aux sarcophages.

Il vit la jeune fille endormie, sous la vitre de diamant. Il vit, dans le second cercueil, son propre fils, respirant lui aussi au rythme d'une

machine inconnue, qui devait être installée dans le socle du sarcophage.

Il ne voulut pas toucher aux appareils de l'engin, dont il ignorait le fonctionnement, et dont il se méfiait. Il pressa, sur sa poitrine, le déclic du poste pectoral.

D'une voix un peu étranglée, le commodore appelait, à travers l'espace :

— Allô ?... *Fantastic...* Allô ?... *Fantastic...* Ici commodore Maresco... Ici commodore Maresco... Je suis sur l'engin-bolide... Continuez l'onde oméga qui maintient l'appareil en place... Dirigez navire sur moi !... Allô ?... *Fantastic...* Ici commodore Maresco...

Il frémit quand il entendit enfin, dans l'audiophone intérieur du casque la réponse de Taylor, qui avait capté l'émission et qui répondait.

Et, au large de la planète Rhéa, à bord de l'extraordinaire petit engin, Frank Maresco commença à envoyer ses ordres à son équipage...

CHAPITRE VI

— Alors, docteur ?

— Un peu de patience, commodore... Dans quelques minutes, nous recevrons les fiches.

Frank Maresco soupira et fit quelques pas dans la vaste pièce. Devant lui, par l'immense baie qui encerclait le bow-window, il découvrait la cité. Les buildings se dressaient, blancs et gracieux, parmi les espaces verts. Ça et là, de part et d'autre des rives de la Seine, les monuments historiques mettaient leurs notes désuètes. En dépit des immenses tours du sidéro-système reliant la Terre aux autres planètes du Martervénux, la petite tour Eiffel, soigneusement entretenue, gardait sa silhouette charmante, attestant qu'elle avait donné l'essor à cette forêt de flèches de métal.

La clinique du docteur Hartem était construite sur l'ancienne colline de Montrouge. L'antique Parc Montsouris s'étendait devant Maresco, qui laissait errer ses regards sur les petits mamelons où chantaient les parterres, où de nombreux enfants couraient, rieurs et turbulents, indifférents au monde volant qui passait sans cesse sur leurs têtes : avions-fusées, stratobus, hélicos privés, héliscooters biplaces, sans compter les plates-formes aériennes, lentes et majestueuses, de la Préfecture de Police, qui avait fort à faire pour discipliner la circulation aérienne.

À un certain moment, cependant, tous les gosses du parc se mirent à hurler en regardant le ciel. Mais c'était le départ du Terralune, l'astronef de six heures. Et tous, bien sûr, rêvaient de le prendre un jour. Certains d'entre eux, d'ailleurs, feraient le voyage pour les prochaines vacances, s'ils avaient des parents assez fortunés. Les autres, en colonies, se contenteraient des plages de Tahiti ou des plateaux brésiliens.

Hartem regardait Maresco. Celui-ci, le front à la vitre, offrait toujours l'aspect d'un homme impatient et préoccupé. L'éminent praticien jugea bon de reprendre le dialogue :

— Où en sont les expériences sur le moteur à gravitons ?

Maresco, arraché à sa songerie, revint vers le bureau du médecin :

— Les technocrates admettent que nous avons pu réussir là une capture du plus haut intérêt... Depuis un siècle, le Martervénux cherche à utiliser la pesanteur pour mouvoir les cosmonefs. Il est convenable de croire que les Hlls – si ce sont bien des Hlls qui ont construit cet appareil – ont trouvé le joint... Le moteur en question, fort simple d'aspect, utilise la force électrostatique des masses d'une manière qui demeure difficile à saisir. Mais nos technocrates ne désespèrent pas de comprendre...

— Je pense, mon cher Commodore, que vous avez eu droit à des félicitations, en haut lieu ?

Frank eut un petit rire amer :

— Oui. Cela compense un peu le blâme que je me suis vu infliger, pour avoir agi comme je l'ai fait, aux parages saturniens... On a fort mal pris mon expédition. On m'a accusé de partialité, presque d'abandon de poste... J'ai eu beau leur dire que j'aurais agi de même pour n'importe lequel de mes hommes... Mais c'était mon fils, vous comprenez !

Hartem eut un geste d'apaisement :

— Du moins avez-vous pris seul le risque d'attaquer cet engin, sans compromettre votre navire... On pouvait en tenir compte !

— Savez-vous, dit le commodore, que j'ai frisé la destitution ? N'est-on pas allé jusqu'à parler d'incapacité, voire de trahison ?... Moi ? Manquer à mon devoir !...

— Mais vous n'êtes pas revenu sans avoir demandé l'avis des autorités ?

— Certes ! On m'a accordé le retour... Je devais faire soigner mon fils, docteur... On a paru le comprendre ! Mais sans doute aurait-on préféré que je demeure sur Titan. Le commandant Gerbo me remplace... définitivement, soyez-en certain...

Il eut un geste sec, et conclut :

— Je ne regrette rien. J'ai bien travaillé pour la conquête de l'espace. J'ai réussi à ramener ici un engin comme on n'en a jamais soupçonné l'existence, et dont l'étude rendra de grands services à la science. Qu'on me flanque à la retraite, cela m'est égal... Ce qui compte...

— C'est la santé de votre fils et de... de cette jeune personne ! Vous permettez ?

Le docteur Hartem pressait un bouton, sur son vidéo.

— Mademoiselle Christiane ? Est-ce fait ?

— Les examens sont terminés, docteur. Le résultat dans une minute.

Hartem coupa la communication et regarda Maresco :

— Vous allez être satisfait, commodore. Nous saurons si, comme je le crois, votre fils est sorti indemne de l'aventure, et qui est cette jeune fille...

Dans la clinique où Frank avait conduit Alain et Lyra, un immense travail s'accomplissait. Les appareils ultrasensibles sondaient intimement les organismes, et des fiches s'établissaient automatiquement. Une légère sonnerie indiqua aux deux hommes que tout était au point. Devant Hartem, le vidéo commença à murmurer, d'une voix douce et nette, en jargon médical le contenu de la fiche de Lyra. En même temps, les papiers portant le texte du rapport tombaient, un par un, sur le bureau du médecin.

Frank écoutait, mais il comprenait assez mal. Crispé, il guettait les réactions de Hartem. Le praticien, dont le visage demeurerait impassible, ne pouvait interdire l'éclat de ses yeux, indiquant un très vif intérêt. Ses doigts bien soignés caressaient les fiches qui tombaient, sans qu'il les lût, le vidéo se chargeant de lui en exposer la teneur.

— Voici pour la jeune fille, commodore...

— Alors... Humaine ?

— Parfaitement humaine. Constitution humanoïde intégrale. Vous ne pourrez reprocher à votre fils de vouloir épouser un monstre. (Il eut un petit rire.) Vos petits-enfants seront des humains... Admettez au moins que M. Alain Maresco ne manque pas de goût... Elle est très jolie, cette demoiselle Lyra !

— Si nous savions seulement qui elle est et d'où elle vient !

— N'ayez pas le complexe du beau-père ! C'est démodé ! Je conçois que vous ayez préféré que votre fils s'amourachât d'une Terrienne, ou tout au moins d'une fille des planètes sœurs...

— Mariable, alors ?

— Mais parfaitement. Nos examens attestent, ainsi que nous le pensions sans avoir besoin d'être grands clercs, que Lyra est née sur une planète éloignée de tout soleil. Sa pigmentation particulière est formelle. Elle serait donc née hors du système solaire ?

Frank leva les bras au ciel :

— Et mon fils...

— Votre fils est un homme, commodore. L'instinct demeure sûr, croyez-le, et il n'a pu être attiré que par une femme vraie, bien normale. D'un monde à l'autre, des sentiments toujours semblables unissent les représentants de notre race... Oui, je dis bien, notre race... Lyra, puisque Lyra il y a, est humaine. Cœur, poumons, foie, tous organes en bon état. Âge certain : dix-huit années terrestres. Signes particuliers...

Le médecin s'interrompit. Frank, qui avait très mal entendu le murmure du vidéo et ne s'était pas approché par discrétion, tiqua sur cette hésitation :

— Nous y voilà ! Il y a des signes particuliers...

Le docteur Hartem eut un sourire :

— Vous ne vous attendiez tout de même pas à ce que cette fille que vous avez ramenée de quatorze ou quinze cents millions de kilomètres fût exactement semblable à une petite Parisienne ?... Voyons, commodore... et ses yeux !

Frank crispa les mâchoires :

— Ils sont beaux, très beaux, les yeux de Lyra... Et ils fascinent mon gamin de fils, qui n'a pas vingt ans et qui, au lieu de songer à sa carrière, s'éprend brusquement d'une inconnue... à tous les sens du terme ! Des yeux qui m'inquiètent un peu, docteur... Mais que donne

l'analyse ?

Hartem examinait une fiche. Maresco voyait qu'il s'agissait d'une radiographie, à une échelle réduite, comme les appareils en réalisaient afin de faciliter le classement des dossiers. Ce qui n'interdisait pas la plus grande précision.

— Je vous dirai simplement ceci, commodore. Les organes visuels de cette jeune personne font tache, absolument, dans le reste de son organisme...

— À quel point de vue... Pardon... je ne l'ai pas fait exprès !

Le médecin rit de la plaisanterie involontaire. Mais Frank, en effet, ne songeait nullement à rire.

— Voyons... petit détail : leur densité. Savez-vous que les yeux de M^{lle} Lyra se présentent, à l'intérieur de son corps, comme des « objets » indépendants du reste de l'organisme ? Oh ! ils vivent, ils sont réellement organiques. Mais leur densité, par exemple, est de 3,5.

— Trois virgule cinq... Je n'ai pas cela en tête. Cela correspond...

— Au poids spécifique du diamant !

Maresco regarda le savant d'un air interrogateur.

— Oui, reprit Hartem. Je le presentais un peu, je vous l'avoue. La jeune personne que votre fils prétend épouser offre cette particularité. Tout ce qui constitue l'habitat de la cavité orbitale, chez elle, est d'une teneur en tissus minéralisés tout à fait exceptionnelle. Vous le savez, nous autres, hommes, sommes fabriqués de toutes pièces avec du phosphore, du calcium, de l'eau, du souffre... Je n'en finirais pas. Imaginez que votre future belle-fille ait la faculté d'avoir des yeux... mettons : différents.

— Mais ils fonctionnent, ces yeux ! Lyra ne connaît qu'à peine la langue terrestre et nous avons bien du mal à échanger des propos, sinon par télépathie, ce qui est épuisant ! Jamais elle ne fait la moindre allusion à cela. Elle semble voir normalement !

— Et elle voit, croyez-moi ! Sa chambre noire est aussi simple que celle de n'importe quel être constitué et sa rétine... diamantifère communique l'image au cerveau par le truchement d'un nerf optique.

— Normal ?

— Oui. Du moins dans son trajet général. Au départ, il y a jonction, si je puis dire, et l'analyse a démontré que, là encore, la densité en carbone pur du tissu est exceptionnelle.

Frank passa une main agacée sur son front.

Hartem leva la fiche-radio.

— Voulez-vous voir, commodore ?... Oh ! certes, cette radio de la tête, une radio générale, n'est pas très nette. Voyez-vous ces rayonnements, ils semblent éclater à partir de certains points.

— À partir des yeux !

— Oui. Comme s'il y avait là une série de prismes, entassés dans un

ordre quelque peu fantaisiste, et produisant des phénomènes de biréfringence. Les rayons X dévient, changent totalement de direction, forment une sorte de touffe, mieux, de gerbe dispersive. Certains se recourent d'ailleurs, créant cette sorte de brouillard très perceptible sur le cliché. Remarquez que la nébulosité ne comporte aucune ligne de base en courbe, tout en droites, ce qui indique bien un prisme, ou plutôt une multitude de prismes miniatures qui décomposent la luminosité du rayon introspectif.

— Ce qui revient à dire ?

— Ce qui prouve, commodore, que votre fils, dans le langage poétique des amants, doit quelquefois dire à sa belle, tout en lui enseignant les rudiments de notre langage terrestre : « Vos yeux sont les diamants qui enrichissent ma vie ! » ou quelque fadaise d'un autre siècle. Mais, pour une fois, la métaphore n'est pas complètement idiote !

— Des yeux de diamant !

La sonnerie retentit pour la seconde fois. Et le vidéo recommença à murmurer. Hartem se pencha vers l'appareil qui lui parlait avec douceur tandis qu'une nouvelle série de fiches arrivait sur son bureau. Frank devina aisément que les laboratoires envoyaient au grand patron les résultats de l'examen d'Alain. Il s'éloigna vers le bow-window, et dans la lumière de fin d'après-midi qui dorait Paris, il éleva le cliché, le regarda en transparence.

— Commodore... Venez voir ! Ne vous inquiétez pas, tout va bien !

Il s'était levé, venait à la rencontre de Maresco. Il lui assura la santé parfaite de son fils. Ses aventures spatiales et son séjour dans le sarcophage où Frank l'avait retrouvé n'avaient nullement atteint son équilibre. D'ailleurs, les fameux sarcophages, à l'examen, n'avaient paru rien d'autre que des lits d'hibernation, susceptibles d'emmener les sujets sans ennui, sans fatigue, sans émotion, durant un voyage qui pouvait durer des mois terrestres, même à la vitesse prestigieuse atteinte grâce au moteur à gravitons.

— Rien ? Vraiment rien, docteur ? Je vous ai raconté ce qu'Alain lui-même m'a fait savoir, dès que j'ai pu le libérer. Ce Mercurien que j'ai dû abattre, ce Zaano qui convoyait dans l'espace Lyra et ce garçon nommé Arvuul, tué accidentellement lors de la relâche sur Titan, a voulu obliger mon fils à le remplacer dans le sarcophage, après avoir désintégré son corps. Par ruse, il a fait boire à Alain une liqueur de couleur pourpre que nous n'avons plus retrouvée à bord. C'est de ce moment que date l'émotion de Lyra, c'est là qu'elle a commencé à exprimer ses sentiments à l'égard de mon fils...

— Elle l'aimerait donc aussi ? Joli couple en perspective ! Mais...

Frank le scruta du regard.

— Vous hésitez ! Il y a quelque point particulier... Chez Alain ?

Le praticien opina de la tête.

— Grave ?

La voix du commodore s'était altérée. Hartem l'arrêta tout de suite :

— Je vous ai dit à l'instant : tout va bien. C'est qu'Alain Maresco n'a nullement souffert de tout cela et qu'il demeure un garçon de dix-neuf ans parfaitement en forme, comme disaient nos pères. Non. Ce sont ses yeux, à lui aussi.

— Mille bolides ! Que ne le disiez-vous plus tôt ? Alain a des yeux en diamant ? Je vais devenir fou ! Aussi fou que lui qui veut épouser une créature fabriquée comme une poupée-robot !

La main un peu boudinée du médecin se posa doucement sur l'épaule du bouillant conquérant interplanétaire :

— Je vous en prie, mon cher ami... Prenons ensemble cette radio. Ceci représente la tête de votre fils, prise en coupe et...

— Par tous les démons de Mars ! On voit encore des rayons farfelus !

— Oui. Mais c'est infinitésimal. On pourrait les prendre, au premier abord, pour quelque défaut du cliché. En réalité, ils sont de même nature que ceux qui abondent sur la radio de M^{lle} Lyra. À une échelle mille fois plus réduite.

— Mais ils sont là. Qu'indiquent-ils ?

Hartem, en dépit de son habitude de renseigner les patients sur un état sanitaire quelquefois tragique, parut légèrement embarrassé.

— Eh bien, ils indiquent... que votre fils présente des traces... je dis bien des traces... de carbone pur en teneur extrêmement réduite à l'intérieur des divers organes de la vue : cornée, pupille, iris, sclérotique, sont saturés de ce que j'appellerais une solution de carbone, d'ailleurs indiquée par l'analyse du rayonnement. Le spectre en est formel. Des cellules cubiques de l'épithélium aux milliards de fibrilles qui donnent à l'œil la vie et le mouvement, il y a du carbone. Infiniment moins que dans le regard de Lyra, qui en est imprégnée à tel point que le métabolisme basal de ses yeux approche de celui du diamant tout en restant composé de cellules vivantes, mais bien plus que chez l'homme normal, lequel, vous le savez, est tout de même tributaire d'un mode de vie dont ledit carbone est le tremplin.

Un instant, les deux hommes gardèrent le silence. Frank était plongé dans ses réflexions. Hartem l'observait.

— Docteur, dit enfin le commodore, croyez-vous... je vous supplie de ne pas me ménager, que ceci présente, pour mon fils, pour sa vue, par exemple, quelque danger, dans l'avenir ?

Hartem répliqua, posément :

— Je ne puis me prononcer. Je me trouve devant un cas absolument unique. Certes, sans la comparaison avec M^{lle} Lyra, je dirais que le caractère particulier de l'examen spectroscopique du crâne d'Alain

Maresco émet un léger rayonnement consécutif à la présence de cellules minérales voisines de la poussière de diamant, et que ce fait est encore inconnu de la science. Particularité, dans ce domaine, équivaut quelquefois à alarme...

— Vous voyez bien !

— Mais il n'en est pas moins vrai que c'est bien peu de chose en comparaison avec les yeux de sa... fiancée. Or, elle voit parfaitement !

Frank, en homme positif, était dévoré de curiosité :

— L'origine de cela ?

— Chez elle ? Je l'ignore absolument. Chez votre fils...

— Vous n'allez pas me dire que c'est congénital ? Et que ma femme (qui était, je vous l'assure, la créature la plus adorable et la plus normale) et moi-même, avons engendré un garçon dont les yeux sont d'une contexture aussi extravagante ?

— Certes, non, commodore. Même si je vous soumettais à pareil examen, je suis sûr que je vous trouverais parfaitement normal. Toutefois...

Il eut un petit soupir de regret :

— Quel dommage que vous n'ayez pu ramener, avec l'engin-bolide que vous avez capturé, cette liqueur pourpre ingurgitée par votre fils.

Mais c'était un fait. L'astronef mercurien, fouillé de fond en comble, avait présenté bien des particularités et ne livrait que petit à petit tous ses secrets. L'élixir solaire décrit par Alain avait disparu. Comme le corps du jeune Arvuul, désintégré de façon inconnue par les soins du Mercurien.

Une pensée traversa l'esprit de Frank, qui demanda :

— Docteur, le corps humain est carbone, du moins partiellement. Est-il donc hérétique de supposer qu'en vertu d'une évolution qui nous échappe, ce carbone vulgaire ne puisse remonter à la pureté totale ?

— Non. Mais cela est exclu durant la vie organique. Du moins aucune découverte ne nous a jamais fait croire le contraire. C'est après la décomposition, puis la fossilisation, que la lente, très lente remontée peut commencer. Encore n'est-ce probable qu'à partir du déchet végétal que des millénaires amènent au charbon, puis au cours de temps interminables, au cycle plombagine-graphite-diamant. De là à penser qu'un être humain puisse donner naissance au diamant, il y a une sacrée marge, convenons-en ! Encore ne serait-ce qu'une hypothèse ! Je sais bien qu'il est admis que ce même carbone, cellule minérale inerte, est susceptible de capter la Vie, dont le mécanisme nous échappe et nous échappera toujours...

— Ce serait donc le processus inverse ? Une sorte de balancement, d'oscillation entre le carbone-humanoïde et le carbone-diamant, état pur ?

— Vous m'avez parfaitement compris !

Un cosmobus passa en vrombissant. Il était encore très loin et se dirigeait vers l'aérodrome d'Orly. Mais son entrée dans l'atmosphère ébranlait rudement les couches successives. Le docteur Hartem allumait posément une cigarette, en offrait une à Maresco.

Ce dernier allait de long en large dans le vaste bureau et sa haute silhouette fonçait sur le fond de ciel que le crépuscule caressait doucement. Vainqueur des planètes, conquérant inlassable, il était décontenancé par le mystère devant lequel il se trouvait, et il pressentait l'invisible étau qui se refermait autour de son fils.

— D'autres questions, docteur. L'examen psychologique ?

— Ah ! là, c'est autre chose !

— Lui... ? Elle... ?

— Lui. Absolument normal. Je vous en donne ma parole. Elle... il faut avouer que sa pensée nous déroute un peu. Mais n'oubliez pas les difficultés engendrées lors des premiers contacts avec les Centauriens. Il n'aura fallu cependant qu'une génération ou deux pour que l'humanité assistât à des mariages interplanétaires. Qui ont donné souvent de très bons ménages, ne l'oubliez pas, commodore. Et produit des races nouvelles, physiologiquement et psychologiquement fort satisfaisantes...

— Mais... Lyra ?

— Nous ne savons même pas quelle est son origine. Elle commence à peine à s'exprimer dans notre langue. Nos contrôles la donnent comme intelligente, quoique peu instruite. Elle est du type mystique. Passionnée, sincère, et son esprit est peu entaché de pensées impures ou malsaines.

De nouveau, il eut le bon petit rire du praticien :

— Sur la Terre, on la dirait : une jeune fille bien élevée, sortant de quelque couvent !

— Il serait intéressant de savoir précisément quel dieu elle adore ! Mon fils vous l'a dit, dans ses conversations télépathiques avec Zaano, il était question d'un « Maître ».

— Quelque chef de secte ! Savons-nous ce qui se passe sur les corps célestes si éloignés du Soleil ?

— Mais justement ! s'écria Maresco. Le nommé Zaano a posé à mon fils des questions absurdes relatives à son amour du Soleil, à la vie au Soleil... Et ils ont parlé, l'un et l'autre, de sang du Soleil. Ce qui ne semble rien vouloir dire !

— Du moins pour nous !

Frank regarda le médecin en face :

— Vous le devinez, je désapprouve tout projet d'union entre mon fils et Lyra. Toutefois, si c'est son bonheur, je suis encore capable de m'incliner. Mais je voudrais, à minima, être sûr qu'il ne va pas unir sa destinée à une déséquilibrée !

Hartem fut formel :

— Cela, je vous le garantis. Lyra est normale. Nous pourrions la considérer comme une personne d'origine exotique. Cela se pratique depuis la création du monde. Banale histoire ! Un garçon rencontre une étrangère, de race, de religion, de couleur... Il veut l'épouser. La famille proteste. Un roman d'autrefois ! Nous sommes en 2289 !

— Les garçons sont toujours aussi stupides, soupira le commodore. Ils s'éprennent à tort et à travers de filles qui...

— Peut-être, intervint le médecin, les circonstances romanesques de leur rencontre ont-elles favorisé cette passion... qui peut s'éteindre à la longue !

Mais Frank n'était pas convaincu. Pas du tout. Alain le lui avait dit respectueusement, mais fermement. Il ne savait pas grand-chose de Lyra. Sinon qu'il l'aimait. Et c'était bien ce qui désolait le commodore des espaces.

CHAPITRE VII

Dans le rétroviseur du véloxoto, Frank regardait le couple.

Alain et Lyra se tenaient sur la banquette arrière de la petite voiture volante que ses turboréacteurs réduits venaient de soulever de la terrasse de la clinique. Lancé au-dessus du parc Montsouris, le véloxoto décrivit une courbe gracieuse, à faible altitude. Il était bon de prendre quelques précautions, dans la navigation aérienne sur Paris, en raison des encombrements. Le crépuscule venait rapidement et, déjà, la cité flambait de néon magnétisé et d'électricité domestique.

Le véloxoto glissait quasi-silencieusement, les grondements des réacteurs ayant été mis en sourdine depuis plusieurs lustres. Frank, aux commandes, continuait à observer les jeunes gens. Alain ne semblait plus le bouillant junior qui voulait conquérir les étoiles avec la passion d'un enfant qui joue encore aux astronefs. Il avait les yeux vagues, tenant contre lui une Lyra mollement abandonnée.

Ils venaient de prendre congé du docteur Hartem.

Une conversation avait réuni les trois hommes, hors de la présence de Lyra, confiée aux infirmières. Puis, Alain loyalement mis au courant de la situation, les Maresco étaient repartis, emmenant la jeune fille. Depuis leur retour sur la Terre, ils s'en étaient chargés, très normalement. L'appartement du commodore, au trentième étage d'un building bevillois, avait reçu la fille d'un autre monde. Certes, plus d'une créature extra-planétaire était venue à Paris, mais la venue de Lyra avait provoqué un certain mouvement. Frank et Alain n'avaient pu songer à la dissimuler, le commodore se trouvant devant la nécessité de rendre des comptes aux autorités.

Les journalistes, bien entendu, avaient eu aussitôt vent de l'arrivée d'une fille des planètes lointaines. Dans tous les foyers, le journal-télé avait projeté l'image en reliefcolor de Lyra, de son visage pâle, de ses beaux cheveux couleur de platine si curieusement coiffés d'un seul côté, et surtout de ses yeux étincelants et cependant si doux.

Interviewée, elle avait répondu de bonne grâce, mais sans se compromettre, avec le peu de mots terriens dont elle commençait à se servir. Durant le voyage de retour, de Titan à la Terre, Alain s'était évertué à lui enseigner sa langue et s'étonnait du peu d'intérêt qu'elle y prenait. Il était évident qu'elle éprouvait envers lui un sentiment profond. Toutefois, elle demeurait un peu distraite lorsqu'il s'agissait de converser ou d'aborder une science quelconque. Télépathiquement, elle agissait sur lui. Il se sentait pénétré de pensées très douces, très affectueuses. Lyra était foncièrement bonne, d'une intelligence normale, mais rebelle à l'évolution.

Quelles en étaient les raisons ? Frank et son fils, qui avaient eu tout

le temps de l'observer pendant les longs jours du trajet interplanétaire, étaient d'accord sur ce point. Ce n'était nullement incapacité à apprendre, mais plutôt une sorte de résignation devant un sort inexorable. Lyra eût voulu aimer librement Alain, passer sa vie auprès de lui, et il semblait bien qu'elle fût convaincue de cette idée : ce bonheur était impossible.

D'origine mystérieuse, se refusant à s'expliquer sur son passé, elle allait vers un destin plus mystérieux encore. La mort de Zaano l'avait évidemment soulagée. Mais elle ne se croyait pas quitte pour autant et elle redoutait toujours l'avenir. Surtout, elle était atteinte de pyrophobie.

La moindre étincelle lui faisait peur. Pourtant, depuis l'arraisonnement du bolide-engin par le *Fantastic*, les flammes vivantes n'avaient jamais reparu. Les Maresco pouvaient croire que le phénomène était loin derrière eux et ne se reproduirait plus. Mais Lyra, peut-être, n'avait pas oublié. Zaano, mourant, n'avait-il pas dit d'Alain : « Le feu vous le reprendra » ?

Interrogée à plusieurs reprises, avec un maximum de ménagements, Lyra avait supplié Alain de renoncer à savoir :

— Je t'aime, disait-elle. Je viens avec toi, sur ta planète patrie. Laisse-moi oublier tout ce qui est mauvais. Je voudrais tant être heureuse avec toi !...

Aux yeux de Frank, c'était un amour enfantin, une idylle qui ne durerait guère. Mais il s'avouait que, lui-même, il s'attachait à Lyra. Un peu comme à un petit animal sauvage, arraché à la jungle de l'espace, et qu'on aime d'autant plus qu'on lui a sauvé la vie. Mais l'idée d'une union avec Alain, si jeune lui-même, ne lui plaisait réellement pas.

Lyra avait été, pendant quelques jours, l'héroïne en vogue, la vedette des couvertures de magazines et des écrans géants. Les technocrates qui constituaient les parlements terriens avaient demandé des rapports et Frank et Alain, très loyalement, avaient dit tout ce qu'ils savaient.

Mais il avait été impossible de déterminer quels étaient les origines et le but de Lyra, ni la nature exacte du singulier engin. Du moins celui-ci était-il mis à l'étude aux laboratoires de l'Institut des Hautes Études Interplanétaires. Là, un peuple de savants espérait bien arriver à lui arracher le secret de la désintégration des gravitons et du moteur pesantieriel, qui bouleverserait la conquête spatiale.

Frank avait pu, aidé par ses seconds du *Fantastic*, ramener l'engin à travers l'espace, en le faisant convoyer par l'astronef qui l'avait halé, soigneusement enserré dans un réseau d'ondes oméga. C'était, pour le Commodore, une victoire qui contrebalançait ce qu'on nommait injustement sa défection. Il avait perdu, sans doute pour toujours, la

confiance des technocrates. Mais l'avenir de son fils et de Lyra le préoccupait bien davantage que ses ambitions personnelles.

D'accord avec les plus éminents psychologues et le docteur Hartem, les Maresco ne devaient pas brusquer Lyra. Une vie douce, voire une union possible avec le fils du commodore, amèneraient la jeune fille à vivre normalement, à reprendre confiance. Acclimatée à la Terre, elle serait maîtresse d'elle-même et livrerait enfin ses secrets. Il fallait simplement ne pas être pressé. Mais il était bien évident que Lyra apporterait alors au monde des lumières sensationnelles sur les planètes lointaines.

— Père, dit soudain Alain, où nous emmènes-tu ?

Ils auraient dû être arrivés depuis plusieurs minutes. Le véloxoto filait en plein ciel et Alain, perdu dans son rêve tendre, la main dans celle de Lyra, réalisait brusquement que l'engin volant n'était plus au-dessus de Paris dont les lueurs s'estompaient derrière lui.

Lyra, toujours docile, souriante, heureuse du moment qu'elle se trouvait auprès d'Alain, se souciait peu d'aller ici ou là.

Dans le rétroviseur, le commodore regarda son fils :

— Et si nous allions nous mettre un peu au vert, qu'en penses-tu ?

— À Ailly ?

— Pourquoi pas ?

Alain s'éclaira soudain. Il ne lui déplaisait nullement de quitter la ville tumultueuse, entièrement réglée par l'électronique, où les moindres phases de la vie correspondaient à une technique rigoureuse, dévorant la personnalité.

Retourner à la campagne, vivre comme il avait souvent vécu pendant son enfance, à la mode des siècles passés, c'était bien plus séduisant. Les médecins étaient tous d'accord sur ce point : pour conserver son équilibre, l'homme du XXIII^e siècle devait, le plus souvent possible, se jeter dans le passé, exister à l'état rustique, faire une cure de non-civilisation.

Les populations rurales n'existaient pratiquement plus, en dehors des grandes fermes qui constituaient de véritables centres féodaux, pour l'exploitation d'immenses cultures indispensables à la vie de la planète. La maison d'Ailly, vieille demeure vétusté appartenant à la famille Maresco, s'élevait dans la région picarde, humide et féconde, dans un vaste domaine volontairement laissé en friche par les pouvoirs publics, afin d'y laisser s'entretenir et se repeupler tout un peuple d'animaux sauvages, dont la chasse était très sévèrement réglementée.

Le véloxoto filait en une courbe soigneusement calculée, presque à ras des étangs qui abondent dans la vallée de la Noye. Entre les îlots de verdure et les peupliers élancés que les brumes du soir commençaient à draper, l'appareil se reflétait au passage parmi des flaques d'étoiles – miroir du cosmos dont les pierreries scintillaient

déjà.

Lyra se sentait heureuse, blottie contre Alain. Lui riait comme un enfant en apercevant la vieille maison familiale, dont le toit de tuiles passées apparaissait, en sombre, non loin des cours d'eau.

— Nous y voilà !

Le véloxoto, engin adapté tous terrains, se posait dans un rejaillissement d'écume et s'immobilisait aussitôt près d'un petit appontement.

Quelques instants après, les Maresco et leur hôtesse pénétraient dans la maisonnette.

Il y avait plus d'un siècle qu'elle avait été construite et que les Maresco y venaient, de père en fils. Alain y avait passé de bons jours, en famille, pendant son enfance, lors des escales terrestres de Frank Maresco, alors jeune officier et qui n'avait pas encore été nommé commodore des étoiles.

Lyra regardait avec surprise ces murs mal équilibrés, cette cheminée immense, sertie de briques, ces escaliers de bois et ces carrelages quadrillés. Il y avait beau temps qu'on ne construisait plus ainsi, sur la Terre, mais ces antiques demeures étaient fort recherchées pour les cures de non-civilisation.

Lyra fut invitée à prendre place dans un fauteuil de rotin qui crissa sous son poids. Et elle s'amusa à voir les deux hommes s'évertuer à faire un peu de ménage, après avoir tombé la veste et enfilé tout de même des combinaisons de nylon. Il faisait frais, la maison étant un peu humide.

— Père ! On fait un feu de bois ?

Frank le regarda et une idée les traversa tous deux. Ils y renoncèrent. Les grandes flammes claires pouvaient effrayer Lyra, qui était impressionnée, ils l'avaient remarqué, de la seule flamme des briquets électroniques. Ils utilisèrent donc l'installation, un peu démodée, mais encore en service qui apportait le minimum de modernisme : la cuisinière électrique, un vieux poste de télévision dont le reliefcolor était déficient, un éclairage au néon magnétisé qui laissait à désirer. À part cela, rien de comparable aux appartements climatisés des grandes villes ni aux villas merveilleusement agencées qui s'élevaient sur les plages à la mode, de Monaco à Miami, de Papeete à Hong Kong.

On vivait à la mode d'autrefois. On avait un peu froid, on devait se débrouiller le plus possible avec les moyens du bord. Les Terriens adoraient cela et quelques colons martiens venaient même, à l'occasion, connaître ce retour à la nature.

Rien de tel pour se désintoxiquer, après un voyage vers les étoiles. Frank en avait souvent fait l'expérience.

— Demain, on péchera dans les étangs ! Et on ira chercher des fleurs

au bois d'Ailly...

Alain s'amusait et apprenait tout cela à Lyra. Il prenait dans ses mains les petites mains de la fille des planètes lointaines, il vibrait à ce délicieux contact. Mais, en son cœur, il se désolait de ne pouvoir arriver à l'égayer totalement. Toujours, il avait l'impression qu'elle redoutait une menace, que la rupture avec le passé n'avait pas été totale.

La soirée fut charmante. Ils ne regardèrent même pas la télévision et se contentèrent de demeurer deux heures après le dîner, plus ou moins maladroitement improvisé par les deux hommes avec le contenu d'un réfrigérateur perpétuel, installé là en prévision d'incursions imprévues.

Lyra n'étant pas une fille de la Terre, ne critiqua pas ces talents culinaires masculins et, vers minuit, elle alla dormir, pour la première fois sans doute, dans un lit datant du vingtième siècle, dont elle se déclara fort satisfaite.

Frank et Alain demeurèrent seuls un instant, avant d'aller se coucher, eux aussi.

— Alain, mon petit...

— Père ?

— Tu aimes Lyra, n'est-ce pas ?

— Peux-tu en douter ?

— Tu veux l'épouser ?

— Hartem ne dit-il pas lui-même que c'est le moyen d'en faire une femme normale, et qu'alors elle nous dira tout !

— Tu as peut-être raison et...

Un cri terrible résonna dans la vieille demeure. Ensemble, ils avaient frémi atrocement ; ensemble, ils s'étaient rués vers la chambre de Lyra et, sans ménagements pour sa pudeur, ils se précipitaient.

La jeune fille avait éteint le dispositif électrique. La pièce était presque totalement obscure. Mais ils voyaient, devant eux, sa silhouette fragile, dans le quadrangle grisâtre de la fenêtre, qui donnait vers les étangs. Accoutumée, depuis son arrivée sur Terre, à porter les charmants vêtements féminins de la planète, elle était déjà en combinaison. Presque nue, elle demeurait figée, tournée vers le dehors, et elle suffoquait, comme après une émotion violente.

Alain l'avait saisie dans ses bras :

— Lyra !... Ma chérie !... Mon amour !... Qu'avez-vous vu ?

Elle était trop émue pour répondre et s'accrocha à lui, comme une noyée.

— Lyra... Dites-moi !

— Que diable ! Je ne vois rien... Par toutes les comètes du cosmos ! jura le commodore.

Il fit jouer le déclic ramenant la lumière. Alain avait enlevé le petit corps de Lyra et la déposait sur le lit. Elle se mit à sangloter, comme

toutes les femmes de l'Univers après une commotion. Frank s'approcha, écarta doucement son fils, jeta un regard sur la jeune fille.

— Elle n'a rien, il me semble !

— Tu as vu ! Elle était devant la fenêtre... Elle aura aperçu quelque chose... Je ne sais quoi !

Frank alla regarder. La nuit paraissait calme. Un peu de brume roulait parmi les peupliers et, au-dessus, il apercevait, parmi les étoiles, un point rouge qu'il connaissait bien, Mars, la planète sœur où il avait glané tant de souvenirs.

— Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

Lyra se soulevait un peu, aidée par Alain. Ses yeux étincelants, mais si humains en dépit de leur étrange métabolisme, exprimaient l'horreur la plus totale et des larmes, peut-être imprégnées de traces diamantifères, roulaient sur ses joues.

Elle montra la fenêtre, voulut parler. Un sanglot l'étouffa, un de ces sanglots qui expriment bien plus l'angoisse que le chagrin.

— Tonnerre de Mars ! Je saurai !

— Père... écoute. Viens près d'elle.

Il serrait Lyra dans ses bras pour la rassurer. Frank s'approcha et il entendit Lyra prononcer des mots dans cette langue incompréhensible qui pouvait être du Mercurien, ou tout autre idiome planétaire. Alain la pressa doucement de s'expliquer. Elle fit un effort visible et, cette fois en terrien, murmura, la voix hachée :

— Feu... par la fenêtre... Feu... Vigilants !...

Les Maresco frémissaient à l'unisson. Les Vigilants !... Les étranges êtres de feu qui avaient entouré Alain sur l'engin-bolide, lors de l'ouverture du sarcophage, et qui avaient menacé le *Fantastic*, se livraient-ils donc à un retour offensif ?

— J'en aurai le cœur net ! gronda le commodore. Reste auprès d'elle !

Il éteignit la lumière et se planta devant la fenêtre. Déjà, il s'était posé la question. Les deux premières fois, les Vigilants étaient demeurés sans action, leur vie brève, attestée par Zaano, leur interdisant d'être dangereux. Mais qu'arriverait-il dans le cas où ils ne s'éteindraient plus, où leur feu mystérieux entrerait en contact avec leurs adversaires ? Quel était leur action, leur pouvoir, leur zone de rayonnement ? Et, surtout, comment les neutraliser et les détruire ?

Depuis que la chambre était de nouveau dans l'obscurité, Lyra tremblait davantage et se serrait contre Alain, qui eût donné sa vie pour la rassurer. Frank, lui, cherchait à comprendre.

Son œil aigu, accoutumé à sonder les profondeurs spatiales, s'étonnait d'avoir à examiner un paysage aussi banal, quoique non dénué de charme. Une bande de terre formant jardin, des rideaux de peupliers bordant un étang, des champs estompés par le brouillard, il

ne voyait guère autre chose. Il se pencha un peu pour apercevoir le véloxoto, amarré à l'extrémité du jardin. La machine aéro-amphibie flottait sagement, là où il l'avait laissée.

Et puis, tout à coup, le cœur du commodore s'arrêta de battre.

Les Vigilants étaient là.

Il y en avait très peu et leur danse ne prenait pas, comme lors du combat dans les parages des satellites de Saturne, des proportions formidables.

Mais des flammes légères, silencieuses et incroyablement vives, quoique d'un éclat moindre que les mystérieux démons de l'espace paraissaient vivre dans la brume, frissonnant au ras de l'eau.

Un instant, il demeura là, les poings serrés. La voix de Zaano expirant résonnait au fond de sa mémoire, avec l'accent bizarre du Mercurien qui butait sur les mots et se faisait comprendre bien plus par le support de ses ondes mentales :

« — Un Maître devant lequel nous devons tous nous incliner... Le feu vous le reprendra ! »

Alain et Lyra purent croire qu'il devenait subitement fou.

Car le commodore de l'espace s'était mis à rire.

— Père... Père... Reviens à toi !

Alain s'était élancé, saisissait le commodore par le bras. Stupéfait, il vit que Frank riait aux larmes.

— Mais regarde... regarde donc !... Ah ! c'est farce !... Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt !

Égaré, Alain porta ses regards au-delà de la fenêtre, vers les étangs brumeux où s'étaient effacés les reflets des étoiles. Et, à son tour, il comprit :

— Des feux follets !...

Lyra, assise sur le lit, grelottait et regardait les deux hommes sans comprendre. Alain courut vers elle, la prit de nouveau dans ses bras :

— Lyra... Ma petite Lyra !... N'ayez pas peur ! Ce n'est rien. Ce ne sont que des feux follets !

En effet, ce n'étaient que les vapeurs légères qui s'enflamment à la surface des eaux dormantes, nées de la décomposition des couches profondes où se produit le lent travail évolutif des matières organiques. Mais Lyra la lointaine ne savait pas ce qu'était un feu follet. Elle avait vu le feu vivant, elle avait cru reconnaître les Vigilants. Et la terreur s'était emparée d'elle. Et Alain la berçait doucement, maintenant, suppléant à l'explication scientifique qu'elle ne paraissait pas saisir par un redoublement de tendresse, cherchant à rassurer sa petite fiancée des mondes lointains comme on console un enfant apeuré par des phénomènes bien naturels, mais qu'il n'a pas encore appris à connaître.

Frank riait encore, nerveusement, mais soulagé, et au fond un peu

penaud de s'être laissé prendre à pareille équivoque.

— Ah ! mes enfants... Tant que nous n'aurons pas d'ennemis plus redoutables que ceux-là, vous pourrez dormir tranquille, petite Lyra. Ici, vous êtes sur la Terre, la bonne vieille Terre hospitalière et douce. Avec ses rudesses, bien sûr, mais tout de même...

Lyra s'apaisait un peu, appuyée contre l'épaule juvénile et robuste du jeune Maresco, détendu lui aussi, et partageant l'hilarité légèrement fébrile de son père.

Le commodore sortait et revenait aussitôt :

— Tiens ! Fais-lui prendre ça... Cela va la remettre !

Lyra regardait, de ses grands yeux de pierres précieuses, le verre d'alcool, d'or brun chatoyant, que lui avait préparé le commodore. Elle essaya de leur sourire et, guidée par Alain, but quelques gorgées.

Frank, lui, en un réflexe masculin bien naturel, sortait son étui à cigarettes et son briquet électronique. Alain s'en rendit compte trop tard.

Le petit point incandescent naquit. Frank aspira une bouffée de tabac.

— Père ! hurla Alain, tandis que Lyra se rejetait en arrière avec un gémissement de désespoir.

Frank jeta la cigarette et jura par toutes les comètes de l'enfer et du cosmos.

Ils venaient de jaillir du néant, autour de la flamme minuscule du briquet. Et, cette fois, il n'y avait aucune erreur possible. On ne les confondait plus avec les feux follets. Dans une zone très réduite, formant approximativement une sphère dont le point de feu eût été le Centre, les petits monstres jaillissaient, papillons inquiétants, tenaces, traquant inlassablement Lyra et Alain, qu'ils avaient suivis, ou retrouvés, à travers les gouffres vertigineux séparant Saturne de la Terre.

Frank avait eu la réaction qui s'imposait en éteignant le briquet et il pouvait espérer que ce faible apport incandescent ne permettrait guère aux Vigilants de se reproduire dangereusement.

Mais, comme obéissant au mot d'ordre mystérieux qui les guidait à chacune de leurs apparitions, les lucioles capricieuses se jetaient sur les trois personnages.

Frank et Alain, affolés, se battaient, tournaient, frappaient, comme s'ils avaient à lutter contre un essaim de moustiques malfaisants. Sur leurs mains, sur leurs joues, ils sentaient les brûlures, pour la première fois. Il semblait que chaque petit être de feu mourût en touchant son but mais, déjà, les Maresco étaient couverts de plaies minuscules, irritantes et cruelles comme une pluie d'étincelles. Lyra, étendue sur le lit, immobile, ses yeux de diamant agrandis par l'épouvante, n'avait pas une réaction. Les Vigilants tournaient aussi autour d'elle, mais ils

ne la touchaient pas.

— Cela va finir... Il n'y en a presque plus !

Haletants, suant d'angoisse et d'horreur, les deux hommes constataient que l'étrange phénomène touchait déjà à sa fin.

Les dernières lucioles menaçantes s'éteignaient, après avoir harcelé les deux hommes, comme les instruments de quelque haine farouche. Ils se croyaient quitte, du moins pour cette fois, lorsque Alain râla :

— Ils renaissent ! Prends garde !... Le rideau !

Alain bondissait, bousculait son père et se précipitait vers un des rideaux encadrant la fenêtre. Un feu vivant, hasard ou action de la mystérieuse volonté qui semblait les guider, au lieu de se jeter sur les Maresco, avait touché le rideau, qui s'enflammait. Cela avait grésillé un peu et, maintenant, une flamme jaillissait. Frank et son fils, tout à leur lutte farouche et quasi stérile pour écarter les flammes vives qui se jetaient sur eux et avaient causé quelque dommage à leurs vêtements comme à leurs épidémies, ne s'en étaient pas aperçu plus tôt. Déjà, de la flamme naissante, d'autres Vigilants naissaient, engendrés du vide par le phosphore fécond.

Frank se débattait, cherchant à protéger ses yeux contre les frelons incandescents qui attaquaient son visage et s'abattaient sur ses mains, y mourant en provoquant de grosses cloques cuisantes. Alain, lui, avait arraché le rideau. Il étouffait la flamme entre ses mains, il déchirait et piétinait la malencontreuse étoffe, écrasant le feu vivant sous ses pieds, sans se soucier des êtres de feu nés de ce nouveau foyer et qui mordaient sa nuque, ses doigts, son front...

Un dernier point lumineux tourna encore et s'éteignit avant d'avoir atteint Frank, visiblement visé. Mais le petit monstre disparut, comme happé par le vide d'où il était sorti quelques instants plus tôt.

Le rideau, noirci, troué, déchiqueté, gisait sur le plancher. Les Maresco se regardaient, comme hallucinés. Leurs visages et leurs mains étaient marbrés de méchantes petites brûlures, qui les dévoraient comme une légion d'insectes. Du moins les Vigilants, n'étant plus alimentés par une flamme, étaient-ils retournés au néant.

Sur le lit, Lyra demeurait immobile. Mais des larmes tombaient, inlassablement, de ses yeux étranges, dont le chagrin démontrait l'humanité profonde en dépit de leur métabolisme exceptionnel...

À voix basse, encore frappés de cette terreur que l'étrange, l'inconnu, l'insolite, provoquent dans les âmes les mieux trempées, le père et le fils échangeaient leurs pensées :

— Ils sont toujours là !...

— Le Mercurien nous en avait menacés... Il est mort ! Mais la puissance maudite nous harcèle, ne nous lâche pas...

— Il y a une volonté qui mène cela, ce ne serait pas possible autrement !

- Le Maître... Le Maître dont il a parlé... Il faudrait savoir...
- Lyra, certainement, peut le dire...
- Il faudra qu'elle parle... Et que nous sachions comment lutter !
- Peut-on lutter contre ça ?...

Le commodore était accablé. Toute son énergie, toutes ses connaissances des mystères interplanétaires se heurtaient pour la première fois à une adversité incompréhensible. Il ne voyait que ceci : Lyra entraînait avec elle une force inconnue qui avait le pouvoir d'engendrer les Vigilants à la moindre étincelle. Et cela en certaines circonstances seulement, comme si les germes fantastiques demeuraient en suspens dans une certaine zone. Et dans cette zone, malheureusement indéterminable, il ne fallait pas porter la moindre parcelle de feu sous peine de voir naître les flammes de vie. Jusqu'alors, les Vigilants s'étaient contentés de menacer Alain, lorsqu'il avait arraché Lyra au sarcophage de l'astronef. Une seconde fois, à une échelle infiniment plus vaste, ils avaient formé l'immense conglomérat de flammes qui s'était porté au devant du *Fantastic* et s'était dilué dans l'espace, peut-être par la volonté de Zaano.

Maintenant, ils avaient montré ce dont ils étaient capables. Ils avaient attaqué.

Certes, le péril était conjuré et, à quelques brûlures près, les Maresco pouvaient s'estimer quittes. Mais que serait-ce, dans l'avenir, si les impalpables semences des Vigilants trouvaient, dans l'entourage de Lyra, le phosphore enflammé nécessaire à leur naissance ? Frank pensait au résultat d'un bombardement à l'inframauve. Autour du *Fantastic*, s'il n'avait stoppé à temps, l'espace eût été littéralement embrasé et son astronef eût péri dans une fournaise.

Alain, soudain, gronda :

— Ils veulent Lyra... Et ils me veulent, paraît-il ! Eh bien, je sais du moins ce qu'il faut faire pour leur éviter de renaître !... Pas de feu ! Pas la moindre étincelle... Nous vivrons donc sans le feu...

— Alain, ce n'est pas possible ! Pense donc ! Il suffit de la plus petite étincelle... Cela pourra se produire simplement lorsqu'on touche un commutateur électrique..., lorsqu'on branche la télé... ou en embrayant le moteur du véloxoto... Chaque fois, il y a du feu... si réduit soit-il... Jusqu'alors, volontairement ou non, les Vigilants et leur Maître ne s'étaient pas manifestés... Mais cela peut se produire, si l'étincelle jaillit dans la zone où ils sont en puissance... Une fois encore, ils se déchaîneront... Et Dieu sait quel en sera le résultat !...

— Alors il faut éliminer le feu de notre vie !... Lyra... Lyra... Je te jure qu'ils ne pourront rien contre toi !...

— Alain ! Qu'est-ce que tu veux faire ?... Alain !...

Alain courait comme un fou à travers la vieille maison.

Et Frank, comprenant ce qu'il était en train de faire, ne leva pas le

petit doigt pour le lui interdire.

Le fils du commodore allait et venait. D'un coup de pied, il venait de briser l'appareil de télévision. S'écorchant la peau des paumes, se meurtrissant les doigts, après avoir coupé le courant au compteur électrique ancestral qui alimentait tout le domaine, il se mettait à arracher les fils le reliant à la cuisinière, au radiateur, au chauffe-eau, à tous les appareils qui donnaient à la vieille maison picarde un semblant de confort pour rendre supportables les cures de non-civilisation.

Tout ce qui pouvait devenir incandescent, tout ce qui pouvait engendrer une étincelle, si minime et si discrète soit-elle, fut livré à sa fureur. Bientôt, dans la maison, il n'y eut plus rien qui ne fût un amas de ferraille, de tubes, de fragments techniques assemblés. Mais tout cela était désormais sans vie, parce que sans courant, inutile et stérile.

Rien pour s'éclairer, pour se chauffer. Rien pour la cuisine ou l'hygiène. Alain cassait, brisait, fracassait, réduisait la demeure à une tanière de la préhistoire, froide et sans autres possibilités de vie que celles des primitifs.

Immobile, muet, le commodore Maresco le regardait faire. Lyra, dans sa chambre, blottie maintenant sous les draps, pleurait toujours et ne comprenait pas, sinon que les Vigilants l'avaient retrouvée, et que ni elle ni Alain ne pourraient maintenant échapper à leur implacable destin.

Enfin, baigné de sueur, les mains en sang, haletant de ce qu'il venait de faire, Alain revint, en titubant, près du lit de Lyra. Il s'abattit, le visage contre la couverture, murmurant d'une voix entrecoupée de spasmes :

— Lyra... Mon amour... Ils ne peuvent plus rien... Plus rien ! Je les ai neutralisés... Nous vivrons... sans autre feu que celui du Soleil... Nous vivrons, Lyra, comme des primitifs..., comme des sauvages... Mais qu'importe ! Nous oublierons le cauchemar !...

Elle avait étendu sa main, sa jolie main diaphane qui attestait sa naissance sur un monde lointain, déshérité de la grande et chaude clarté de l'astre, et elle caressait les cheveux d'Alain, avec une grande douceur. Dans l'ombre, ses yeux engendraient un léger scintillement...

Frank les regardait. Il pensait qu'Alain s'illusionnait, que les hommes ne peuvent pas vivre sans le feu, qu'ils soient des barbares ou des civilisés du XXIII^e siècle, et qu'à un certain moment, le contact, le redoutable contact serait de nouveau établi avec les flammes vigilantes qui naissaient de l'invisible. Il faudrait lutter ! Trouver une parade à cette terrible menace. Laquelle ? Il ne savait encore...

Et la nuit s'écoula. Une nuit où ils ne dormirent pas, tous les trois, dans la grande maison maintenant dénuée de tout fluide électrique, qui semblait une ruine des anciens âges...

Par la fenêtre, le commodore vit les étoiles qui s'effaçaient, une grande lueur livide, à travers la brume, annonçant que le jour allait revenir...

CHAPITRE VIII

Frank avait été convoqué à Paris. Il n'en avait pas fini avec les enquêtes, expertises, comptes rendus, rapports et autres formalités afférant à son retour des planètes lointaines, dans les conditions bizarres où cela s'était produit. Il devait, sans cesse, garder le contact avec les autorités et se tenir à la disposition de technocrates, lesquels étaient puissamment intéressés par le fameux moteur à gravitons, ou supposé tel.

Frank avait dû se soumettre à ses devoirs. Mais ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il avait quitté Ailly. Il lui répugnait de laisser son fils et Lyra, maintenant que les Vigilants avaient effectué ce retour offensif.

Chaque jour, grâce à la prodigieuse rapidité du véloxoto, le commodore faisait cependant une apparition en Picardie. Il était soucieux, craignant sans cesse une nouvelle incursion des invisibles ennemis. Et puis il ravitaillait les jeunes gens.

Alain, en effet, était décidé farouchement à vivre comme un barbare, dans le but de protéger Lyra. Toute incandescence, naturelle ou canalisée étant bannie, Frank, avec bon sens, avait résolu le problème de la nourriture et, chaque jour, il amenait aliments et boissons chaudes dans les super-thermos de son domicile parisien. Le véloxoto s'arrêtait à l'appontement, heureusement assez éloigné de la maison. Et Frank, portant les récipients, rejoignait le jeune couple.

Quelques jours s'étaient écoulés et l'initiative d'Alain semblait avoir porté ses fruits. Les flammes vivantes, faute d'étincelle, ne pouvaient plus agir. Hors la venue quotidienne du commodore, Lyra et celui qui se considérait comme son fiancé coulaient des heures étranges.

Les journées étaient heureuses. Le temps était très beau et c'était avec délices qu'ils vivaient dans le jardin, sur les bords de la proche rivière et des étangs, et qu'ils allaient se promener dans les bois environnants. Toutefois, ils se gardaient à l'écart de toute présence humaine. Le bruit d'un moteur les faisait fuir et ils évitaient toute rencontre. Il eût suffi d'un fumeur à proximité pour que l'incandescence d'une cigarette ranime les Vigilants, susceptibles de rôder, germes menaçants et farouches, aux abords des deux jeunes gens.

Alain constatait combien le soleil rendait Lyra heureuse et saine. Dès le lever du jour, elle s'animait, elle vivait ardemment. Toujours aussi peu loquace, perdue dans son rêve d'amour, elle se contentait d'exister passivement auprès de celui qui ne pouvait douter de ses sentiments.

Mais la lumière du jour la transfigurait. Elle manifestait, au grand

soleil, une joie d'enfant. Son esprit n'évoluait guère et elle demeurait aussi discrète sur ses origines, comme sur ses craintes de l'avenir. Du moins, la voyant rire et courir au soleil, comme une enfant, Alain pouvait-il croire qu'il arriverait à en faire une femme normale, dès que le moyen de circonvenir les Vigilants serait trouvé.

Car Frank avait fait un sérieux rapport sur la question et les laboratoires de pyrotechnique se jetaient passionnément dans l'étude du phénomène. Il avait été suggéré de faire une expérience mais cela avait été remis à une date ultérieure. Rien ne devait être fait qui puisse effrayer Lyra et, en haut lieu, on tenait absolument à ce qu'elle fût amenée à parler. Alain, en quelque sorte, était chargé de mission vis-à-vis d'elle.

Ils étaient heureux, simplement, primitivement. Leur vie était simple, passionnée. Ils ne voyaient que Frank, qui venait chaque jour mais ne pouvait demeurer que de courts instants. Tout le reste du temps, ils allaient, dans le décor agreste. Les zones de non-civilisation offraient cet avantage de laisser aux humains le loisir de vivre à leur guise, sans les soucis des citadins.

Alain, vêtu seulement d'un short, contemplait avec joie sa compagne qu'un bikini agrémentait et dont la peau douce et blanche commençait lentement à se teinter. Il était bien évident qu'elle était irrésistiblement attirée par le Soleil, bien qu'elle fût née si loin de lui. Ses yeux admirables jetaient des feux éblouissants, quand elle levait ses regards vers Phoebus et, souvent, Alain la voyait demeurer dans une sorte d'extase. Il apercevait les lèvres rosées de Lyra murmurer quelque chose, de ces mots qu'il ne pouvait comprendre. Il tentait de sonder son esprit mais elle ne le lui permettait pas. Et, quand ils se retrouvaient, il devinait en elle une sorte de tristesse. Dans cet amour solaire, il y avait une ombre, plus accentuée après l'incantation à laquelle elle s'était livrée, comme une prêtresse païenne.

Alors, sans comprendre le mal qui la dévorait, il voulait lui redonner le goût de vivre. Il l'entraînait dans des courses folles, sur les prés et dans les bois. Presque nus, ils couraient tous les deux, et Alain avait la satisfaction d'entendre parfois Lyra rire aux éclats, et elle s'abandonnait enfin, à bout de forces, à un repos bien gagné sur la mousse, tandis qu'il caressait doucement les beaux cheveux de platine.

Malheureusement, le soir, ces heures idylliques le cédaient à une sorte de terreur.

Lyra redoutait la nuit et le froid. La maison, entourée d'eau, était imprégnée d'humidité. Or le feu étant rigoureusement prohibé, sous quelque forme que ce soit, la fille des planètes lointaines semblait une de ces fleurs qui meurent avec le soir, pour ne renaître qu'au matin. Il accumulait les couvertures sur son lit, mais, quand il se penchait sur elle pour la border, pour veiller sur son sommeil, il la trouvait

grelottante, glacée. Et cela durait jusqu'au retour du soleil.

Alain, de son côté, s'étonnait de se sentir évoluer. Il avait tout d'abord attribué ce qu'il ressentait à la nouvelle vie qui était la sienne. À peine au sortir de l'enfance, il s'était trouvé, derrière son père, sur le chemin des étoiles, ce qui lui avait donné une mentalité différente de celle des garçons de son âge. Rompant avec le milieu étudiant, il avait été précipité dans l'aventure et en avait conçu une accentuation du côté un peu farouche de sa nature. Puis, la rencontre de Lyra avait été une révélation. Il sentait, il savait qu'il n'y aurait jamais pour lui d'autre femme, d'une planète en l'autre, et il luttait jalousement, contre l'adversaire mystérieux, pour sauver celle qu'il avait ramenée de si loin.

Pourtant, il partageait l'enthousiasme spontané de Lyra pour le Soleil. Lui aussi vivait intensément aux rayons de l'astre et y prenait un plaisir qu'il n'avait encore jamais connu, bien qu'ayant goûté souvent aux cures de non-civilisation. Mais, également, il s'étonnait, en dépit de son cran et de son accoutumance aux voyages intersidéraux fertiles en péril, de certain retour de terreurs nocturnes, lui rappelant les cauchemars puérils de sa petite enfance.

Surtout, il redoutait le froid.

Il sentait, dans son cœur, brûler un feu qui ne pouvait lui-même être alimenté que par la grande lumière de l'astre. Naïvement, Alain pensait que c'était là l'effet d'un sentiment amoureux en train de s'épanouir mais, parfois, grelottant lui aussi sous ses couvertures, il s'étonnait de cette soif solaire qui le dévorait, comme si le brasier intérieur fut menacé de s'éteindre, et sa vie avec.

Et certains éléments de l'aventure saturnienne lui revenaient. Lyra, obstinément, avait fui les explications et n'en avait guère plus dit à Alain qu'elle n'en avait révélé aux journalistes, lors de ses interviews à l'arrivée sur la Terre. Cela n'avait pas dépassé le stade, intelligence d'inspiration et intérêt de déclaration, d'une quelconque pin-up des films en reliefcolor qu'on exportait à travers le Martervénux.

Des mots prononcés par Zaano revenaient en la mémoire du fils du commodore :

« — ... il a bu le sang du Soleil !... »

L'absorption de l'élixir pourpre, que Zaano s'était donné tant de mal pour lui faire boire n'avait provoqué aucun trouble particulier, du moins lors du voyage. Alain, succombant à l'attaque du Mercurien qui avait suivi la protestation de Lyra, s'était réveillé seulement grâce à l'intervention de son père, risquant l'audacieuse attaque en plongée spatiale. Il ne savait rien de plus, sinon que Frank Maresco avait découvert Lyra étendue, comme lui, dans un sarcophage.

Qui était Arvuul ?... Où Zaano emmenait-il les deux jeunes gens ? Le but de ce voyage immense ?

Frank avait cru comprendre que l'engin-bolide marchait en deçà de l'orbite de Saturne. Vers Mercure ? Ou le Soleil lui-même ?

Cette dernière hypothèse était absurde au premier abord. Même l'idée d'un abordage sur Mercure n'était pas sans provoquer des doutes. La race mercurienne, n'avait eu que de rares contacts avec le Martervénus et quelques audacieux pionniers, seuls, avaient survécu, et encore grâce à des scaphandres spécialement étudiés, à l'inhumaine température de la face de la planète opposée au Soleil, où vivaient sans gêne apparente la race des hommes noirs aux yeux de rubis.

L'engin à désintégration pesantorielle pouvait donc ne pas être sorti de chantiers, hls d'ailleurs ignorés des explorateurs de l'espace. Ce qui hantait Alain, surtout, c'était ces allusions au Soleil et à son sang (le breuvage pourpre ?) que venaient bizarrement corroborer à la fois l'attitude générale de Lyra et les tendances que le jeune homme commençait à découvrir en lui-même.

Une race d'hommes dans le Soleil ? Cela résistait à la logique et à la science, bien que les humains, depuis un siècle qu'ils voyageaient d'un monde à l'autre, aient perdu l'habitude de s'étonner de la caducité des hypothèses qui avaient présidé pendant des millénaires à leur pauvre petit savoir.

Alain songeait à cela, au cours de ses insomnies. Il s'en ouvrait à son père, lors des visites du Commodore. Mais celui-ci était nerveux, insatisfait. L'engin-bolide, pas plus que Lyra, ne livrait ses secrets et son fonctionnement moteur, comme celui de ses appareils internes et ses écrans de sidérotélé, demeuraient animés de fluides qui échappaient aux savants martervénusiens, réunis en congrès pour l'examiner.

— Lyra devra parler, disait Frank. On compte sur toi !

Alain s'irritait un peu :

— J'aime Lyra... et on spéculé là-dessus pour l'obliger à parler...
Avoue, père, que c'est outrageant !

— Mon petit, nous sommes des marins des étoiles et ce n'est pas parce que tu es revenu sur Terre que ton devoir a cessé d'être !...

Un changement de température accentua la mélancolie de Lyra. Pendant quelques jours, en dépit de la saison estivale, le ciel se couvrit, à la suite d'un orage. On ne vit plus guère le Soleil et la campagne picarde, surtout aux abords des étangs, devint plus fraîche. Les jeunes gens sortirent moins. Lyra, Alain le voyait avec terreur, semblait dépérir et, dans son visage émacié, ne vivaient que ses yeux splendides, un peu comme des bijoux demeurés longtemps enfermés, et qui semblent avoir perdu de leur éclat.

Lui-même était morne, sans ressort. Les visites du commodore le sauvaient de l'inertie. Il avouait qu'il se fût laissé aller à demeurer au lit tout le jour. Lyra, d'ailleurs, quand il faisait très sombre, refusait de

se lever, et il la servait, comme une malade.

Cela ne pouvait durer. Les laboratoires spécialisés se déclaraient incompetents à obtenir la neutralisation des Vigilants, sans une expérience qui les eût provoqués, mais Alain se refusait net à suivre son père à Paris, ou à laisser venir les technocrates. Une seule étincelle dans leur ambiance et, peut-être, une catastrophe eût été provoquée.

Il pleuvait, ce qui ajoutait au désespoir des jeunes gens. Lyra dépérissait à vue d'œil. Alain, lui-même très atteint, guettait anxieusement la moindre éclaircie. Cela durait depuis quatre jours. Le cinquième jour dans l'après-midi, les nuages se déchirèrent et il se sentit réconforté en apercevant un peu de ciel bleu, frangé d'un halo fluorescent provoqué par le rayonnement solaire sur les nuages, bien que l'astre demeura invisible.

— Lyra !... Lyra !... Il fait beau !... Viens voir !...

Elle le regarda avec joie et se souleva sur sa couche. Il l'aida promptement à s'habiller.

— Viens !... Nous allons sortir !...

— Je suis heureuse, murmurait-elle, quelques instants après, alors que, quittant la maison pour la première fois depuis cinq jours, ils allaient, dans une vague clarté de fin d'après-midi, le long des sentiers de roseaux.

Un long moment, il fit très beau et ils retrouvèrent un peu de joie et de force. Ils poussèrent assez loin, virent un vieux moulin antique qui ne servait plus que de décor aux cures de non-civilisation et s'apprêtaient à reprendre le chemin du bercail lorsqu'un coup de vent les glaça.

Lyra parut défaillir et Alain la serra dans ses bras :

— Ce n'est rien, ma chérie... Il faut rentrer !...

Mais ils étaient loin et la pluie recommençait à tomber. Alain lui-même avait le vertige. Le feu mystérieux de son cœur lui paraissait falot, comme un brasier que les cendres envahissent. Il serrait les dents pour aider Lyra à passer le long des eaux mornes que piquetait la pluie, pour franchir les vannes vétustes, s'arracher aux fondrières engendrées par les infiltrations.

La maison était encore éloignée lorsqu'elle perdit connaissance.

— Lyra !...

Alain frémit. Il sentait bien que, lui aussi, il avait besoin du sang du Soleil pour vivre, pour lutter. Mais il n'y avait plus de Soleil et l'heure tardive, la masse de nuages envahissant le ciel attestaient qu'on ne le verrait plus de la journée. Tout se fondait dans une ambiance de froide grisaille qui menaçait de durer de longues heures.

Il enleva la jeune femme, pâlit en éprouvant sa propre faiblesse.

Si seulement son père était arrivé !...

Mais le commodore était venu le matin, en quelques coups d'ailes

rapides du véloxoto. Il ne se présenterait à Ailly que le lendemain, à une heure indéterminée. Alain eut l'impression que l'atmosphère glacée allait les engloutir tous les deux. Il était frigorifié jusqu'à la moelle des os. Il ne pouvait plus avancer et le corps cependant si frêle et si léger de Lyra pesait à ses bras émasculés comme le poids d'un géant.

— Au secours !...

Alain titubait. Il s'embourbait, à chaque pas, crispant les mâchoires, faisant appel à sa volonté, à toute l'énergie dont il avait si souvent fait preuve et qui semblait vouloir l'abandonner. En lui, le foyer étrange vacillait, ne lui apportait aucune aide. Il semblait, au contraire, qu'il appelât au secours, lui aussi, tel le feu des Vestales menacé d'extinction.

La pluie mêlait ses larmes aux gouttes de sueur qui perlaient sur le front du jeune homme. Il faisait si sombre qu'il ne distinguait qu'à peine la maison, distante seulement de quelques centaines de mètres.

— Tenir !... Tenir jusque-là !...

Il aspira une goulée d'air striée d'eau dansante et la pluie le gifla, méchamment, tandis qu'il se sentait envahi d'une chape de glace. Le côté anormal de pareille sensation ne lui échappait pas. Il pensa, avec horreur, mais sans comprendre, à l'élixir pourpre qu'il avait absorbé, quelque part entre Titan et Rhéa, à bord du mystérieux astronef...

— Lyra !... Lyra !... Au secours !...

Il lui sembla entendre un pas. Il chancelait, ployait sur les genoux, serrant encore Lyra inerte, lorsque l'homme apparut, sous un bouquet de saules. C'était un gaillard d'une trentaine d'années, botté à l'ancienne mode, une longue canne à pêche sur l'épaule, sans doute quelque gentleman-farmer de la région, qui se distrait en refusant, quelques heures par jour, la dictature des machineries de sa ferme électronique.

— Eh bien... qu'est-ce qui vous arrive ?

En quelques enjambées, il avait rejoint le couple. Alain bégaya quelque chose où le sauveur ne comprit que : « la maison... elle va mourir... »

— Je vais vous tirer de là... Appuyez-vous sur moi... Elle, je m'en charge !...

Alain était trop abruti de froid et d'épuisement pour pouvoir réagir. Il obéit, se cramponnant comme il le pouvait au jeune homme robuste qui venait si providentiellement à lui. Il marchait à ses côtés, avec aussi peu d'assurance que s'il eût été grisé et en surimpression, dans son esprit, il se demandait en effet s'il n'était pas ivre de l'élixir pourpre, et s'il n'avait pas bu le sang du Soleil.

Le gentleman pêcheur emportait Lyra comme une plume. Et tout en servant d'appui vivant à Alain, il franchit rapidement la distance les

séparant encore de la maison.

— C'est bien là, chez vous ?

— Oui..., murmura Alain, au prix d'un immense effort.

Il se retrouva un peu mieux, dans la vieille salle de séjour. Son compagnon avait déposé Lyra sur un divan, parmi des peaux d'ours martiens qui voisinaient avec celle d'un tigre terrestre.

— Eh bien, asseyez-vous, mon vieux... Vous ne tenez plus debout... Mais qu'est-ce qui vous est donc arrivé ?

Alain voulut parler, sans pouvoir y arriver. Tombé littéralement au fond du fauteuil où l'avait poussé l'obligeant garçon, il demeurait les yeux mi-clos, respirant faiblement. Il entendait vaguement leur sauveur tâtonnant et faisant jouer des déclics.

— Bon sang... Mais rien ne marche là-dedans... qu'est-ce qui se passe ?

Alain aurait voulu, de bonne volonté, lui expliquer. Mais il ne s'en sentait pas le courage.

— Oh ! cria le pêcheur, les fils sont arrachés... Ça ne m'étonne pas ! On n'y voit rien... Il va faire nuit... et puis, on gèle... Vous êtes glacés tous les deux...

Il allait et venait, bousculant des objets, remuant des choses indéterminées. Sur le divan, Lyra était toujours sans connaissance et Alain se sentait mourir. Il pensait à elle, il pensait à son père, à ce garçon auquel il aurait voulu parler...

Il l'entendit essayer de faire fonctionner le vidéo pour appeler du secours et jurer en constatant que l'appareil, comme tous les autres de la vieille maison, avait été saboté.

Il recommença à aller et venir. Alain l'entendait dans un bourdonnement confus. Il se demanda ce qu'il pouvait faire. Mais cela n'avait plus d'importance. Il n'y avait plus de Soleil, plus de vie, pour lui et pour Lyra.

— Ah !... dans une minute, vous irez mieux tous les deux...

La voix était joviale, réconfortante par ses harmoniques d'homme généreux et solide. Alain se demanda encore vaguement comment ils pourraient aller mieux et sortir de cet océan de néant glacé.

Et puis, une impression d'horreur l'envahit, qui l'arracha à l'abîme où il se laissait glisser depuis quelques instants.

Il comprit que leur sauveur, désespérant de trouver le moindre appareil en état de fonctionnement dans la maison, utilisait le moyen le plus simple du monde pour leur venir en aide.

Il s'était dirigé vers la cheminée de briques, où les Maresco gardaient toujours du vieux bois, des sarments et des bûches. Il avait amoncelé tout cela et, penché sur le foyer, sortant de sa poche un briquet électronique, il était en train d'y mettre le feu.

— Non ! ! ! Pas le feu ! Pas le feu ! ! ! ...

Alain avait hurlé. Du moins il croyait qu'il hurlait mais sa voix ne portait guère. Un véritable spasme, venu du fond de son être, l'agita, l'aida à se mettre debout. L'autre, qui s'évertuait à faire jaillir la première flamme, tourna la tête, étonné :

— Tiens ! Vous voilà debout !

— Pas le... pas le feu... je vous en supplie...

Ahuri, le pêcheur regardait le jeune homme qui venait vers lui, les mains en avant, essayant de faire des gestes de dénégation.

— Mais vous avez la fièvre, mon vieux... Il va falloir vous mettre au dodo... appeler le médecin... Que diable ! Vos yeux brillent ! Je n'ai jamais vu des yeux luire comme ça !...

Et comme le feu commençait à naître, comme les serpents fluides et rougeoyants s'élevaient déjà du tas de bois, le fermier eut un cri de surprise, en voyant leur reflet allumer des scintillements insolites dans les regards d'Alain. Ce dernier répéta :

— Pas le feu !... Éteignez !... Éteignez-le !...

— Pas de blagues, dit le pêcheur. C'est votre fièvre qui...

Alain se jetait sur lui, répétant obstinément qu'il fallait éteindre le feu. Un joyeux ronron montait du tas de bois et la clarté commençait à se répandre dans la pièce.

Sur le divan, Lyra ouvrait les yeux. Le fermier, qui tentait maintenant de maîtriser Alain, lequel voulait tenter de disperser les bûches incandescentes à coups de talon, s'étonna encore davantage en découvrant Lyra, qu'il n'avait guère entrevue depuis les sentiers de roseaux.

Avec son visage délicat, qu'encadraient les cheveux de platine, la robe terrienne la vêtait avec grâce. Mais, aux reflets du brasier, ses yeux brillaient comme de merveilleux diamants et le pêcheur était envahi d'une étrange impression. Mais, comme tous, il possédait un vidéo-télé et il la reconnut :

— La fille des planètes lointaines !... Ah ! mais vous... ne faites pas le fou !

Lyra, comme hallucinée, marchait vers le feu. Alain secouait son sauveur qu'il tenait par le col :

— Éteindre !... Il faut éteindre... Sinon ils vont...

Ils étaient là !

Ils sortirent du vide, ils naquirent du néant, dans un vaste rayon qui englobait presque toute la salle de séjour. Le pêcheur hurla d'horreur en voyant apparaître les papillons de feu, qui semblaient s'engendrer spontanément tout au long d'un cercle qui prenait naissance dans les parages des flammes du feu de bois et se répandaient dans la pièce. Ils tournaient, en un carrousel fantastique, dont Lyra, Alain et leur compagnon occupaient le centre.

Le pêcheur hésita à éteindre le feu, comprenant tout de même que le

péril venait de là. Alors les Vigilants attaquèrent.

Mais ils ne touchèrent pas à Alain, pas plus qu'à Lyra. Ils se ruèrent sur le pêcheur, comme des abeilles de flamme dont on eût perturbé la ruche. Et l'homme ne dut son salut qu'à une fuite horrifiée, une course folle qui l'emmena hors de la maison, courant dans les sentiers, pataugeant au long des marais, traqué tout vivant par les lucioles infernales qui s'attachaient à lui, le mordaient, rongeaient ses vêtements, enfonçant dans sa chair leurs dards de fer rougi.

Il fuyait, halluciné, hurlant de terreur. Mais au fur et à mesure qu'il s'éloignait, les êtres de feu mouraient dans la brume glacée que transperçaient les traits de la pluie. Et tout cela était fatal pour eux.

Il semblait avoir entraîné avec lui le monde des flammes vivantes, qui se perdirent dans la nuit et la pluie. Mais, dans la maison, Alain effaré constatait que Lyra avait de nouveau perdu connaissance, tombée face au foyer. En s'approchant, pour tenter de disperser les bûches, pour faire échec à la naissance spontanée des Vigilants qui, cependant, ne s'en prenaient plus à lui, Alain fut secoué d'une horreur nouvelle.

— Lyra !

Il s'écroula près d'elle, la tira à lui. Ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête en constatant que la jeune fille était tombée, le bras gauche en avant.

Et sa main était dans le foyer même, dans les brandons déjà ardents.

— Lyra !... Lyra !...

Il sanglotait. Il la tirait à lui, il arrachait, du feu mourant, la pauvre main noircie, calcinée, la chère main de Lyra horriblement brûlée.

Le feu s'éteignait et, avec lui, les derniers Vigilants qui, privés de semence, retournaient au néant. La salle n'était plus éclairée que très vaguement, par le vague rougeoiement des derniers brandons gisant encore dans la cheminée.

— Lyra... Mon amour... comme vous devez souffrir !...

Elle soupira et ouvrit les yeux, ses yeux que les suprêmes feux incendiaient d'étincelles pourpres. Alain la serrait contre lui, pour bercer la souffrance qui devait être la sienne.

Et puis il se reprit, il s'arracha à cette torpeur de chagrin. Ce n'était pas là une attitude convenable. En la circonstance, il fallait agir, appeler un médecin, soigner Lyra. Il se rendait compte de la situation atroce qui était la leur. Ils étaient perdus dans la maison isolée, que la nuit entourait et envahissait, sans aucun moyen de communication. Alain, qui redoutait maintenant la froide obscurité, pesant sur lui comme un couvercle de sépulcre, se demandait avec angoisse ce qu'il allait pouvoir faire pour Lyra.

Elle ne se plaignait pas, cependant, en dépit de l'atroce calcination de sa main. Avec des précautions inouïes, il la toucha, cette main, il

osa poser le doigt sur l'espèce de croûte opaque qui formait, sur la pauvre main brûlée, une sorte de gant hideux, noirâtre comme le charbon de bois dont il avait l'aspect et la sinistre couleur.

Pas un gémissment ne s'éleva de la bouche de Lyra. Mais elle revenait à elle et prononçait doucement, avec une tendresse infinie et désespérée, le nom chéri d'Alain.

— Lyra... Oh !!!

Sous la très légère pression, la couche de carbonisation semblait avoir craqué. Il soutenait le bras entre ses mains, pour lui éviter le plus petit choc. Mais il voyait, assez mal d'ailleurs dans la faible visibilité, que la couche noire se craquelait, que des parcelles charbonneuses se détachaient. Il tremblait d'épouvante en regardant cela, se demandant d'ailleurs comment pareille combustion avait pu se produire alors que la main de Lyra n'avait dû demeurer que quelques secondes dans le brasier.

La jeune fille, très naturellement, remua cette main horriblement torturée et noircie. Alain demeura sans voix. Cela ne semblait nullement la faire souffrir et, alors que les phalanges s'agitaient, il constata que les craquelures de la gangue noirâtre s'accroissaient et que la dislocation devenait presque totale.

Ce qu'il voyait l'envahissait maintenant de la stupéfaction la plus absolue.

Sous la couche charbonneuse, une surface brillante apparaissait, si brillante même que rien de comparable dans un organisme humain n'avait sans doute jamais été soupçonné.

Rien ?

Hormis les yeux même de Lyra.

Parce que, tandis que la croûte noire achevait de tomber et que, sur la main de Lyra, la main qui avait été en contact avec le feu, il ne demeurait plus que des fragments noirs qui se détachaient et tombaient les uns après les autres, Alain voyait briller quelque chose dont la nature lui échappait. Halluciné, il râla :

— Lyra... Votre main...

Elle parut surprise, comme si l'action des flammes l'eût laissée jusque-là insensible et, d'un geste instinctif, leva sa main, la regarda. Elle fit jouer ses phalanges, ce qui acheva de libérer l'ensemble de la gangue abominable.

Alain s'était rejeté en arrière. Les brandons mouraient, sans plus engendrer de Vigilants. À l'extrémité de l'avant-bras de Lyra, il voyait, maintenant, le prodige...

À partir du poignet, là où la chair n'avait pas été atteinte par le feu, il distinguait, sertie par la manche de la robe, la chair douce et tendre de la jeune fille, parfaitement normale.

Mais, ensuite, c'était autre chose. Une chose qu'il ne pouvait

comprendre, et dont la contemplation le faisait hésiter entre l'émerveillement et l'épouvante.

Arrachée au brasier, débarrassée de l'enveloppe charbonneuse qui s'était spontanément formée lors de la chute de Lyra, la main apparaissait comme parfaitement nette, nullement déformée, toujours aussi souple et vivante.

Mais ce n'était plus une main humaine, une main de chair. L'organe, en son entier, semblait à présent taillé dans un seul bloc de diamant.

Un diamant de vie, un diamant de chair, absolument comme les yeux de Lyra étaient de pur carbone. Et c'était quelque chose d'affolant que de regarder cela, dans la lueur expirante du foyer qui auréolaient les jolis doigts si fins de reflets sanglants, où s'éveillaient des points d'étincelles pourprés.

Elle soupira, non en exhalant un soupir douloureux, mais bien comme une personne qui constate quelque chose d'inexorable, comme si elle se trouvait, tout à coup, devant cet inévitable destin qu'elle avait toujours paru redouter, tout en cherchant désespérément à s'accrocher à l'amour d'Alain.

Et cette main, cette main fantastique, s'approcha de lui, se posa sur sa joue, en une douce caresse. Il sentit qu'en dépit de son métabolisme elle était bien vivante, cette main, car elle demeurerait très tendre, et possédait la tiédeur de la chair. Il ne recula pas à son contact, parce que, malgré l'hallucinante métamorphose, c'était encore et toujours la main de Lyra.

La main de Lyra que la carbonisation avait transformée en main minérale, lui donnant la texture du minerai le plus pur qui existât dans le cosmos.

Ils se regardèrent, un long moment, en silence, dans la maison glacée que sertissait la nuit pluvieuse et hostile.

— Alain... mon cher amour... Je voulais vous cacher la vérité... Mais maintenant, ce n'est plus possible... Je vais parler... Parce que vous devez tout savoir !...

CHAPITRE IX

— ... Pardonne-moi, père, pardonne-moi... Oh ! si tu savais, en ce moment combien mon cœur va près de toi... Je t'aimerai... Je t'aimerai toujours ! Je suis ton fils et je mesure l'horrible peine que je vais te faire... Mais ce n'est pas ma faute, je te le jure... Je voudrais que tu saches combien je suis sincère... Pourtant, je ne peux rien contre le destin qui est le mien comme il est celui de Lyra !...

Dans l'appartement climatisé, au trentième étage du building de Belleville d'où, au-delà des Buttes-Chaumont, il dominait Paris, le Commodore des espaces regardait l'écran de son transfo-lecteur. Le message enregistré par Alain se déroulait, vocalement, en même temps que l'image animée, en reliefcolor, hallucinante de fidélité, qui lui présentait le visage de son fils, aussi vrai que s'il eût été devant lui.

Et Alain s'agitait, fantôme désespéré qui cherchait à convaincre son père de sa sincérité, tout en lui révélant ce qu'il savait, ce que Lyra lui avait appris, sur leur formidable aventure.

— ... Lyra est née sur Nihaa du Centaure comme son fiancé Arvuul. C'est là que Zaano était allé les chercher, pour le compte du Maître impérieux dont elle ne sait rien elle-même, sinon que nul ne doit ni prononcer, ni même connaître son nom...

Frank constatait, avec stupeur, que le regard d'Alain étincelait et qu'une transformation s'était opérée en lui, transformation déjà décelée par les contrôles du docteur Hartem.

Ses yeux devenaient brillants comme ceux de Lyra, à croire que le jeune homme, lui aussi, cessait d'avoir un regard normal pour posséder, inexplicablement, des organes faits des gemmes les plus précieuses.

— ... Une race va naître... Une race qui, d'origine humaine, va remonter au divin... Et Lyra et Arvuul, subjugués par la volonté du Maître, avaient accepté d'être de cette race... Mais Arvuul est mort... Zaano, terrorisé de cette disparition, s'est emparé de moi... Il a voulu que j'occupe sa place, que je devienne éternellement le compagnon de Lyra, pour prendre rang parmi ceux que le Maître va métamorphoser et faire parvenir à la dignité surhumaine... Pour cela, Zaano a rusé et il m'a fait boire l'élixir pourpre, le sang du Soleil... Sans que je le sache, mon métabolisme humain a commencé insensiblement à évoluer... J'arrive, maintenant, au stade où était parvenue Lyra quand nous l'avons connue, et mes yeux sont de diamant, tout en demeurant vivants, et les Vigilants, forces mystérieuses engendrées par le Maître autour de ses poulains pour les défendre contre tout intrus, les Vigilants, dès à présent, ne me sont plus nocifs... Ils me protègent, comme ils protègent Lyra...

Des larmes perlaient aux yeux du fantôme d'Alain. Frank, les poings serrés, en vrai lutteur qu'il était, écoutait, impuissant, mais rongé par son mal, attendant la fin du message pour agir, pour livrer bataille contre l'impossible, pour affronter la force inconnue comme il avait affronté tous les périls du système solaire.

— ... J'en suis arrivé au point où je ne peux plus vivre sur la Terre, du moins quand il n'y a plus de Soleil, plus de lumière et de chaleur... Et si nous restions ainsi, Lyra et moi, nous dépéririons, nous finirons par mourir telles des fleurs privées de clarté... Père... tu ne veux pas que nous périssions... Tu ne veux pas que je meure... Père... Il faut que tu me laisses accomplir mon destin...

Les mots heurtaient Frank Maresco comme des coups de boutoir et sa large poitrine ahanait, comme celle d'un lutteur qui encaisse les chocs, sans faiblir pour cela, et qui domine sa souffrance.

Il regardait les larmes tomber des yeux inhumains de son fils, de son fils transformé par l'incompréhensible sortilège et qui lui avait relaté, par le menu, l'étrange drame qui s'était joué dans la petite maison d'Ailly.

— ... Le froid, la nuit, me font peur et me tuent... Sans l'intervention de cet homme énergique, peut-être serions-nous morts, elle et moi, sur les berges de l'étang... Je ne me sentais plus capable de résister, de faire un pas... Maintenant, je sais comment vivre... Et je vais vivre !

Frank exhala un son rauque, inarticulé.

Vivre ! Était-ce vivre que d'aller vers cette existence fantastique, et qu'il ne comprenait pas, et qu'Alain lui-même ne semblait pas pouvoir déterminer avec précision ?

Mais le commodore ne pouvait poser de questions à l'image animée, et force lui était de laisser l'enregistrement se dérouler jusqu'au bout.

— ... Lyra et moi, comme tout ceux qui sont destinés à rejoindre le Maître, doivent obtenir l'accession définitive à la race supérieure au prix d'un terrible sacrifice, d'une épreuve inouïe...

L'image parut agitée d'un véritable sanglot. Et Alain, bouleversé, avait ajouté, à ce moment, à l'intention de son père auquel il avait destiné cette fatale émission :

— ... Non ! je n'ose te dire ! Je ne peux pas te dire ça... je ne veux pas t'épouvanter en t'avouant de quelle épreuve il s'agit...

Frank sentait sa raison chanceler. Il avançait les mains vers l'écran. Il eût voulu étreindre son fils, l'arracher de force à l'emprise qu'il sentait sur lui. Mais la voix angoissée du jeune homme continuait à se faire entendre, et le commodore n'avait devant lui, malgré tout, qu'un reflet inconsistant, rien de plus que la combinaison perfectionnée d'une bande sonore avec un film en reliefcolor.

— ... Nous partons, père... Nous quittons la Terre, Lyra et moi, pour

nous rendre à l'appel du Maître... Crois que, de mon plein gré, je n'eus jamais accepté cela... Mais je suis sous la domination de Celui qui ne peut mourir. La perfidie de Zaano, le trop zélé, a fait couler en mes veines un peu de ce sang du Soleil qui, déjà, m'a transformé en me dotant d'yeux extraordinaires... Et puis, même si je voulais refuser, je ne le pourrais plus...

Il y eut une courte pause. L'émotion étouffait visiblement le fils du commodore. Il reprit :

— Lyra a voulu me sauver... Elle a pressenti que Zaano cherchait à me faire boire l'élixir pourpre... Elle est intervenue... Trop tard !... Maintenant je partage son destin... Et je dois te l'avouer, père...

Il prit un petit temps avant de dire :

— J'aime Lyra ! Et elle m'aime... Notre destinée est unique... C'est pour cela que je suis consolé, même en sachant ce qui m'attend, et par quelle épreuve je dois parvenir jusqu'au Maître, devenir de la race du Soleil !

— Sorcière ! gronda Frank. Elle l'a envoûté !

Il tapa du pied avec colère, rageant de son impuissance. Alain achevait son suprême message filial :

— Adieu, père !... Tu sais combien je t'aime !... Je vais parmi les Immortels et je penserai à toi, aux siècles des siècles... Je pars avec Lyra... vers la vie et vers le Soleil !...

Sur l'écran, le commodore vit encore remuer les lèvres de son fils. Mais la voix manquait. L'émotion l'avait empêché de faire entendre son dernier adieu.

L'émission s'arrêta et l'image vacilla, s'éteignit...

CHAPITRE X

— Nous ne les rejoindrons pas, dit Jef Ogan.

Il était de quart, dans le poste de commandement du *Fantastic*, qui fonçait dans le vide à une allure record.

On avait coupé depuis longtemps l'orbite de Vénus et le navire de l'espace se dirigeait vers Mercure. Quatre-vingt-dix millions de kilomètres depuis la Terre...

Aucun des hommes de l'équipe n'avait jamais songé à se diriger vers l'inférieure planète, si mal révélée aux humanoïdes du Martervénus. Pourtant, en dépit de la redoutable réputation de la planète qu'habitaient les hommes aux yeux rouges, et en toute connaissance de cause en ce qui concernait les démêlés de la famille Maresco avec Zaano et son Maître mystérieux, ils avaient tous, d'un bel élan, accepté de se tenir à la disposition du commodore pour cette poursuite insensée.

— Il se repose ? demanda l'aspirant Mégis, qui arrivait au poste.

— Oui. Il a tout de même consenti à aller s'étendre un peu. Il y a des heures et des heures qu'il n'a dormi...

Le *Fantastic* filait dans l'axe du Soleil. Mais les contrôles allaient obliger les pilotes de l'astronef à obliquer légèrement, pour rejoindre la planète qui continuait sa ronde éternelle, si près de l'étoile, dans son atmosphère de fournaise.

— Jef, vous qui avez tant bourlingué, pensez-vous qu'on pourra tenir là-bas ?

Le vieux marin des étoiles haussa les épaules :

— Il y en a qui y sont allés, il y a des années...

Mégis soupira. Il évoquait mentalement la résistance possible des scaphandres. Sur Mercure, ce ne devait pas être drôle, malgré la climatisation des vêtements-microcosmes.

L'œil au panoradar, Jef vérifiait la route. La présence du Soleil gênait la visibilité mais, sur le flamboiement stellaire, un croissant noir attestait le passage de Mercure. Il n'était pas question de rattraper l'engin-bolide à la course, le moteur à gravitons lui imprimant une vitesse infiniment supérieure à celle de tous les cosmonefs. Il n'était pas question non plus de le dérouter en faisant croire, comme Frank avait pu le faire une première fois, que des croiseurs allaient se trouver sur sa route. Les parages mercuriens ne pouvaient, éventuellement, être sillonnés que par des astronefs de même type, originaire de la planète de feu.

D'ailleurs, chacun, à bord, savait à quoi s'en tenir. Les technocrates avaient ordonné au Commodore Maresco et au *Fantastic* de rejoindre le ravisseur de l'engin-bolide, dérobé audacieusement à l'astrodrome

d'Orly. Maresco et ses hommes, volontaires pour l'entreprise, devaient accomplir leur mission. C'était tout.

C'était beaucoup. Parce que le ravisseur n'était autre qu'Alain Maresco, qu'il s'agissait de se lancer à sa poursuite, et cela sans aucune chance de le rejoindre, en raison de sa vitesse, avant l'arrivée.

Dans un certain sens, prendre position sur Mercure, cela ressemblait un peu à un suicide. Mais, comme disait Jef Ogan, des pionniers qui avaient précédemment osé l'aventure, il y en avait tout de même quelques-uns qui étaient revenus. Pas tous. Encore les rescapés n'étaient-ils pas en très bon état, et assuraient qu'ils n'y remettraient pas les pieds pour l'empire des étoiles.

Le rapt de l'engin-bolide s'était déroulé avec une audace sans nom et de la manière la plus simple du monde, comme toutes les grandes choses.

Le fils du Commodore était venu à l'astroport. Ce n'était pas sa première visite depuis son retour sur Terre et, tout comme son père, il avait de fréquents contacts avec les technocrates, les ingénieurs, techniciens et savants qui étudiaient passionnément l'incompréhensible appareil.

De surcroît, Alain était venu en compagnie de la fille des planètes lointaines, laquelle avait été, pendant quelques jours, la pin-up numéro un de l'opinion mondiale. Nul n'ignorait, à travers le Martervénus, qu'ils se considéraient comme des amants intermondes. Lyra était fort appréciée en vertu de ce qu'on attendait d'elle, des révélations sensationnelles sur ses origines et, éventuellement, quelques lumières sur le mode de fonctionnement des appareils utilisés sur le petit astronef.

On le savait, un seul homme, un Mercurien, était chargé à l'origine de diriger le minuscule navire spatial. Certes, Lyra devait faire le voyage en état d'hibernation, mais elle n'était pas sans savoir beaucoup de choses. Alain était celui qui, mieux que quiconque, la déciderait à parler. Leur visite avait donc paru de bon augure et on leur avait laissé toute liberté pour pénétrer dans l'engin-bolide, bien sagement installé sur l'astrodrome.

À partir de ce moment, tout s'était déroulé à une vitesse foudroyante.

Les jeunes gens n'étaient pas dans l'engin depuis cinq minutes que la sphère, oscillant subitement sur elle-même, avait échappé à tout contrôle pour s'élever dans le ciel, demeurer immobile au-dessus d'Orly pendant de courtes secondes, puis filer vers le zénith si rapidement qu'elle avait échappé aux regards.

L'alarme avait été aussitôt donnée par les technocrates, furieux d'avoir ainsi été joués. On avait procédé aux recherches. L'engin avait été signalé, mais trop tard pour pouvoir être arraisonné ou soumis à

l'effet des ondes oméga, dont le commodore avait pu cependant démontrer l'efficacité. De Mars une flotte s'était envolée dans l'espace, mais les poursuites demeuraient vaines. Une indication sérieuse avait du moins pu être établie, fruit d'un gigantesque dispatching interplanétaire : l'engin-bolide, suivant son destin initial, marchait vers Mercure.

Ce qui, somme toute, n'avait surpris personne.

L'opinion générale était que le commodore, au départ, n'avait pas eu tout à fait tort en faisant le « complexe du beau-père », ainsi que l'avait plaisamment défini le docteur Hartem. Il eût été bon de se méfier davantage de cette fille étrange, qui avait subjugué le jeune homme et, sous couleur de lui dévoiler enfin ce qu'elle savait sur le précieux astronef, en avait tout bonnement profité pour l'entraîner dans une fugue insensée, enlevant le curieux navire spatial à la barbe des technocrates.

Frank Maresco, lui, n'avait trouvé que le message d'adieu de son fils, enregistré sur le transfo-lecteur.

Il n'avait pas perdu de temps et, tout de suite, sollicité l'honneur de rejoindre les coupables.

Bien qu'il fût quelque peu suspect aux autorités depuis qu'il avait demandé à revenir prématurément sur la Terre, on lui avait accordé cette mission, après un sondage auprès des hommes de son équipage. Mais ils avaient tous témoigné en sa faveur, et voulaient unanimement l'accompagner dans la course vers Mercure.

Si bien que le *Fantastic* était la seule chance du Martervénux de reprendre, si possible, l'engin-bolide, Alain et Lyra. Mais, en cas de succès, on ferait un peu moins de sentiment et les technocrates songeaient bien qu'ils feraient parler la fille des planètes lointaines, et au besoin les Maresco père et fils, afin d'arracher un maximum de renseignements. Tout ce que la science psychologique possédait d'appareils à sonder les cerveaux serait mis en action, cette fois sans l'ombre de ménagements. Le secret du moteur à gravitons était susceptible, en effet, d'augmenter considérablement le pouvoir conquérant du Martervénux. Aller toujours plus avant dans le système solaire, voire au-delà.

L'aiguille tournait, tournait sans cesse sur le panoradar. Jef Ogan émit un grognement qui, en son langage habituellement bourru, pouvait passer pour une marque de satisfaction.

— Vous avez vu quelque chose, Jef ?

Le vétéran des routes du ciel lui montra, sur l'écran translucide que l'aiguille balayait sans arrêt un point minuscule, si petit qu'il eût pu être confondu avec un défaut de la surface. Mais celle-ci était impeccable.

— Je vois ça depuis un moment.

L'aspirant se pencha, bondit :

— Mais c'est le...

— Oui.

— On les a détectés. Formidable ! Le commodore va être content !
Je vais le prévenir.

Le jeune et bouillant aspirant allait se précipiter hors du poste. Le timonier l'arrêta :

— Ne vous pressez pas. Et puis laissez-le dormir ! Il a besoin de repos et, de toute façon, des dizaines de milliers de kilomètres nous séparent encore de ce truc-là... Et il va plus vite que nous !

Mégis fronçait le sourcil, penaud, au fond, de ne pas y avoir pensé plus tôt !

— Jef... comment se fait-il... ?

— Comment se fait-il que nos contrôles puissent le piquer... alors qu'on ne l'a pas accroché depuis la Terre, qu'il avait une sacrée avance et qu'il se soucie de nous comme un moustique d'une cloche à melon ? Eh bien, regardez mieux, jeune homme, et vous saisirez peut-être...

Mégis écarquilla les yeux. Il était déjà un bon navigateur et avait quelques bonnes centaines de millions de kilomètres de voyages spatiaux à son actif. Toutefois, il ne possédait pas encore le flair de Jef Ogan et sa bonne volonté lui tenait souvent lieu de talent.

— Là... un autre !

— Deux !... Il y en a deux !...

Mégis était stupéfait. Cela semblait tout remettre en question. Était-on sur la bonne voie, et l'engin-bolide qu'on traquait n'était-il pas répandu à un nombre X d'exemplaires, dans l'espace mercurien ? Si vraiment l'appareil était originaire de la planète numéro un du Soleil, ce n'était nullement une hypothèse absurde. Car les hyper-radars, à des milliers de lieues, détectaient le tout petit météore vivant. Seulement voilà qu'on en voyait maintenant deux exemplaires.

— Votre avis, Ogan ?

— Mon avis ? Ben, c'est que le second vient à la rencontre du premier, tout simplement. On les attendait sur Mercure... Un coup monté, tout ça, mon cher Mégis.

L'aspirant le regarda d'un air bizarre :

— Insinueriez-vous que Alain Maresco...

— Je n'insinue rien du tout ! Sinon que cette sacrée garce à cheveux blancs a bien travaillé... Et l'autre, le Maître... celui qui n'a pas de nom, qui ne peut mourir, et autres balivernes, a travaillé mieux encore...

Il eut un geste rageur :

— Maudits Mercuriens !... Je veux bien laisser ma vieille carcasse à rôtir sur cette planète de malheur où nous allons pourvu que je finisse par savoir la vérité sur tout ça !

— Oui, murmura Mégis. Cela en vaut la peine. Si nous arrivons...

Longtemps, les navigateurs purent suivre, à l'hyper-radar, les deux points attestant que deux bolides-engins, naviguant maintenant de conserve, filaient vers Mercure. Ils finirent d'ailleurs par distancer tellement le *Fantastic* qu'ils se perdirent dans l'infini.

Du moins, si Jef Ogan ne s'était pas trompé, cet incident avait-il avantage d'encourager les poursuivants. La rencontre des deux bolides, l'un venant en quelque sorte chercher l'autre comme un pilote va au-devant d'un navire de haute mer, attestait qu'on allait vers le but.

Seulement, Mercure était une planète mal connue et, bien que son volume fût moindre que celui de la Terre, bien qu'il n'y ait d'habitable que la face opposée au Soleil, cela représentait encore, pour Maresco et ses hommes, un immense territoire à fouiller, à explorer, avant de retrouver le point précis où allait atterrir l'engin qui emmenait les amants maudits.

Le commodore, prévenu dès son réveil, après un sommeil qui n'avait pas duré moins d'un tour de cadran terrestre, tant il était las, reçut la nouvelle avec satisfaction. Autant qu'il pouvait paraître satisfait depuis la fugue de son fils. Ogan et les autres le trouvaient vieilli, le visage plus creux, les tempes plus blanches. L'attitude incompréhensible d'Alain devait engendrer, en lui, un ver rongeur, tenace et cruel.

Avant de quitter la Terre, désireux de faire son devoir jusqu'au bout, il avait rendu compte aux technocrates de tout ce qu'il savait. Et il leur avait remis l'enregistrement du transfo-lecteur. Ainsi, le message commençant par un récit minutieux des événements qui s'étaient déroulés dans la petite maison de la vallée de la Noye, les autorités pourraient-elles épiloguer à loisir sur les singuliers effets du sang du Soleil, prodiguant à ceux qui l'avaient absorbé le don prodigieux des yeux de diamant, avec la possibilité de voir leur organisme agité de phénomènes morphologiques singulièrement cataboliques, sous l'action d'une combustion ardente.

On pouvait penser ce qu'on voulait d'Alain, et de lui-même. Le commodore des espaces ne s'en souciait guère. Il avait obtenu l'autorisation de courir après son fils. Il lutterait jusqu'au bout pour le sauver, contre son propre gré si besoin en était. Mais Frank Maresco, sans comprendre encore la vérité, pressentait-il quelque formidable énigme, quelque chose comme un des plus grands secrets de l'Univers, ayant saisi Alain dans un cycle redoutable.

La solution de l'énigme, incontestablement, il la trouverait sur Mercure.

Et, maintenant, après un voyage qui lui avait paru interminable, il regardait, sur le panoradar, l'expansion du disque qui reflétait la

planète de feu.

La face qu'il voyait semblait bien plus sombre d'apparence que les autres planètes connues et se cerclait d'irradiation aveuglante. Cela tenait à ce que, maintenant, le *Fantastic* filait droit sur un monde céleste placé devant le Soleil.

Frank, tout en guidant son navire, passait et repassait mille fois dans son crâne les modalités de l'aventure. Du moins de ce qu'il en avait appris. Un détail, encore, l'avait frappé. Ceux d'Orly qui avaient si légèrement laissé Alain et Lyra pénétrer à bord de l'engin bolide avaient signalé dans leur rapport que la jeune femme était soigneusement gantée.

Et Frank se disait que, très certainement, elle avait ainsi voulu dissimuler jusqu'au bout la métamorphose de sa main. C'était un phénomène un peu trop voyant pour qu'elle et Alain eussent laissé filtrer le moindre indice.

Frank regardait monter vers lui le sol de l'inquiétante planète, ce sol plongé dans une nuit éternelle, et qui ne voyait jamais le Soleil au zénith. Mais l'atmosphère dans laquelle pénétrait le *Fantastic* attestait déjà que la température, même sur la face obscure de Mercure, était encore très élevée. Le regard du commodore pouvait entrevoir vers la courbure de l'horizon qui commençait à se laisser détecter, la zone intermédiaire entre la face obscure et l'autre, dévorée de l'astre qui roulait à moins de soixante millions de kilomètres, et où nulle vie n'eût été possible.

L'irradiation de la frange encore balayée de soleil faisait ressortir l'obscurité de ce monde condamné à ne jamais recevoir la lumière solaire. Mais Frank se souvenait des rapports rédigés par les audacieux pionniers qui avaient laissé tant des leurs dans les expéditions précédentes. On ne vivait pas dans une ombre totale, loin de là.

Le terrain que survolait le *Fantastic*, maintenant à l'allure réduite d'un avion à réaction, cherchant un point favorable pour se poser, n'était qu'une longue suite de monts volcaniques, d'océans et de lacs aux eaux striées de fleuves de lave, qui s'y abîmaient lentement.

Certaines contrées de la petite planète apparaissaient même, de cette altitude, comme violemment éclairées, non pas par l'heureuse et bienfaisante lumière de l'astre, mais par l'exhalaison tragique du feu intérieur, une importante quantité des montagnes mercuriennes étant en ignition, et cela peut-être de façon permanente.

Les audiophones captèrent même l'écho lointain d'une éruption, ce qui expliquait qu'on eût aperçu des rivières de feu allant se perdre dans les océans.

« Monde étrange, pensait le commodore. Pourtant, un singulier équilibre s'établit. Il y a de l'eau, de l'air. Et des hommes vivent là, ces hommes noirs aux yeux pourpres... Race raréfiée, mais vitale tout de

même. Et malgré tous ces volcans, la vie est possible... »

Quelle vie ! Mais il découvrait aussi des forêts, formées d'essences analogues aux conifères terrestres. Pas de feuilles, mais des aiguilles, la végétation s'adaptant à ce climat frénétique. La chlorophylle y était sans doute assez rare et seuls, de robustes arbres, réfractaires au climat, arrivaient à croître dans ces régions.

Le *Fantastic* croisa longuement. On prenait des photos, des films. On signala de nombreux cratères ardents, et au moins trois éruptions en cours. Il était aisé de supposer que Mercure existait dans une flambée perpétuelle.

Pourtant, il devait y avoir des régions plus hospitalières, puisque la race prospérait. L'astronef finit par se poser sur une sorte de plateau surplombant, en falaises de deux ou trois cents mètres de moyenne, un immense lac encastré dans un formidable massif de roc.

Au loin, les Terriens apercevaient une chaîne montagneuse, s'élevant sur la rive opposée. Les monts, très élevés, étaient couronnés de vapeur. Et, sur l'ensemble du paysage plongé, non totalement dans la nuit, mais dans un crépuscule éternel, la clarté était tremblotante, perpétuellement instable. Frank comprenait aisément qu'elle n'était engendrée, outre le rayonnement lointain de la zone effleurée par le Soleil, que par les lueurs rougeoyantes que les innombrables cratères émettaient, luttant contre l'immense nuit mercurienne.

Soixante-douze heures après leur arrivée sur Mercure, les hommes du *Fantastic* n'étaient guère avancés. Ils n'avaient pas trouvé trace des Mercuriens. Ils avaient repris l'air à plusieurs reprises, survolé des monts aigus, des cratères bouillonnants, des océans très vastes et des lacs souvent très élevés en altitude. Sur l'ensemble, la lumière rouge dansante, inlassablement. Jamais de jour ni de nuit, rien que ce crépuscule de sang, sous un ciel fréquemment couvert qui restituait, au sol surchauffé, l'abondante évaporation en pluies diluviennes, frénétiques et toujours tièdes.

— Tout est chaud, là-dedans ! grognait Jef Ogan. Pas une goutte de fraîcheur...

Il fallait bien s'y résigner. Encore les promenades pédestres n'étaient-elles possibles qu'en scaphandres, en raison des quelque quatre-vingt-dix degrés régnant en permanence dans cette fournaise.

— Juste ce qu'il faut, bougonnait encore le même Ogan, pour que la mer ne soit pas en ébullition permanente.

Si Mercuriens il y avait, on ne les voyait pas. Les Terriens pensaient que, depuis les premières incursions d'astronefs étrangers, ils se terraient sous la surface de leur globe. La chaleur devait y être intense, mais les pionniers avaient assuré qu'ils vivaient librement, leur organisme étant, lui aussi, conditionné pour ce mode d'existence.

« Il y a peut-être des villages, des villes, sous ce sol, songeait

Maresco. Mais comment les trouver ? »

Nulle trace, bien entendu, de l'engin-bolide. Après les recherches, le *Fantastic* revenait sur le plateau où il avait établi son point d'atterrissage. Frank réfléchissait. Il examinait, avec ses hommes, les clichés et les films. Jef proposait d'explorer les forêts. Ce qui n'était pas une mauvaise idée, les humanoïdes du cosmos tout entier aimant souvent l'abri végétal naturel.

Mais Mégis, plongé dans l'étude des clichés, en signala un, pris dans la région effleurée par le Soleil. Le massif, nettement volcanique, montrait une série de protubérances visiblement construites par une main intelligente. Ces demi-sphères, dépassant à peine le sol, pouvaient être des constructions.

Frank s'enthousiasma aussitôt. Il fallait contacter les Mercuriens, si on voulait retrouver la trace d'Alain et de Lyra. Sinon, on risquait de passer des mois et des mois à survoler la planète sans rien découvrir.

Seulement, étant donné que la zone à explorer était en partie dans le rayonnement solaire et que la température devait s'y élever gravement, le commodore se refusa à y risquer l'astronef.

Un plan fut rapidement établi. On repéra la région intéressante. Le *Fantastic* s'en approcha et vint se poser dans des rocs tourmentés, où il fut malaisé de trouver un sol convenable. On voyait, au loin, un horizon flamboyant et il faisait beaucoup plus clair. La chaleur semblait atroce, mais les scaphandres étaient conçus pour braver plusieurs centaines de degrés centigrades.

Frank demanda trois volontaires. Mégis voulait participer à l'expédition, mais il importait qu'il prît, en l'absence de Maresco, le commandement de l'astronef. Il céda donc sa place, avec regrets, à Taylor qui, avec Vram et, naturellement Jef Ogan, se déclarèrent prêts à accompagner le commodore.

Et les quatre hommes, rigoureusement enfermés dans leurs carapaces autonomes, communiquant par leur minuscule radio, quittèrent leur navire.

Ils allaient, sur un sol rougeâtre, laissant derrière eux les zones de nuit orageuse, au ciel strié par les éclairs des volcans, pour se diriger vers le flamboyant horizon.

Le terrain montait et la progression eût été rude, sans la pesanteur mercurienne, plus faible que celle de la Terre, qui favorisait les mouvements des Terriens, quoique de façon moindre que sur Titan.

Frank et ses hommes portaient, selon la coutume, des armes blanches : poignards et haches. Et, bien entendu, les tubes à infrarouge. Seulement, il était convenu qu'on n'utiliserait les engins fulgurants qu'à toute extrémité. Le commodore redoutait l'apparition des Vigilants, bien que ce monde de feu eût dû, normalement, leur fournir une semence abondante. Au fur et à mesure qu'ils avançaient,

les Terriens étaient fascinés par la beauté grandiose de ce qu'ils découvraient.

Derrière eux, c'était l'ombre écarlate et dansante de la face obscure. Devant, l'irradiation, partant de l'ocre sombre au jaune éblouissant de la lumière solaire qui frangeait l'horizon et découpait en noir absolu les silhouettes montagneuses, dont la chaîne s'étendait de toute part, et dont les sommets les plus élevés pouvaient monter jusqu'à dix ou douze mille mètres.

Et la combinaison de ces deux lumières, se mariant étrangement sur ce domaine intermédiaire, provoquait des teintes inconnues sur les autres planètes, une intensité curieuse où l'or et la pourpre, les dominantes de la symphonie, créaient des modulations infinies, en ruissellements incessants de rubis et de pépites, de topazes et d'escarboucles.

On eût cherché vainement l'azur céleste, la verte douceur de la végétation. Rien d'autre que le rouge et l'or, sur le sol et dans le ciel même, qui pesait sur les Terriens comme une voûte impérieuse, atteignant dans le lointain l'éclat d'une fusion éblouissante.

Hallucinés, le commodore et ses hommes avançaient, avançaient toujours. Ils n'avaient encore trouvé aucune trace des constructions décelées sur le cliché aérien. Rien que ce sol, de plus en plus rouge, sans doute riche en bauxite, que des solfatares crevaient.

Souvent, ils devaient contourner des abîmes insondables, que leurs regards pouvaient à peine contempler, en dépit des filtres adaptés sur les voyants des scaphandres. Ces gouffres étaient d'immenses souffrières, d'un insoutenable éclat, d'une beauté qui coupait le souffle.

Ainsi, Frank Maresco cherchait toujours son fils, dans ce décor majestueux, dans cette féerie planétaire, assommé de splendeurs, écrasé d'incomparables visions, tel un insecte égaré dans un ruissellement de richesses et qu'aveuglent les éclats insoutenables de milliards de pierres précieuses.

L'atmosphère chauffait dur. Là, plus trace d'humidité. Bien qu'on ne fût pas encore dans le domaine que le Soleil dévastait depuis l'éternité, c'était cependant un véritable enfer que traversaient les navigateurs du *Fantastic*. Nul ne se plaignait cependant et Frank, par instants, apercevait, non loin de lui, les énormes insectes humains qui étaient Jef Ogan, ou Taylor, ou Vram.

Ils peinaient, en dépit de la légèreté relative de leurs énormes carapaces. Au-dehors, la température devait atteindre cent vingt ou cent trente degrés. Et ce n'était rien, sans doute, en comparaison avec ce qu'il y avait derrière les montagnes bordant l'horizon, la face mercurienne éternellement dévorée par le voisin Soleil. Mais là, à l'avance, ils savaient qu'ils ne pourraient jamais y atteindre. En dépit de la climatisation des scaphandres, ils eussent été, selon l'expression

de Jef, cuits comme des homards au court-bouillon.

Les solfatares se multipliaient. Des nuages d'or s'élevaient, en colonnes sifflantes. Les eaux du sous-sol étaient automatiquement vaporisées au contact de l'air brûlant et cela formait des geysers fulgurants, au tintamarre assourdissant, dont le panache montait jusqu'au firmament en flèches de vapeurs où la combinaison des deux lumières, or et pourpre, éveillait des tonalités inconnues.

Frank ne sentait pas la fatigue, la chaleur, le péril permanent. Il ne se laissait pas distraire par l'étonnante magnificence de cette nature qui s'était complue à créer pareille source d'enchantements et d'épouvantes. Il cherchait son fils.

Dans le scaphandre, il ruisselait, comme ses compagnons sans doute. Il serrait les dents, se demandant s'il découvrirait quelque indice avant de se heurter aux régions inaccessibles qu'embrasait un éternel et trop proche Soleil. Mais, vainement, lui et ses compagnons sondaient du regard les monts fantastiques, les vallées lézardées de crevasses d'or en fusion, les cratères où bouillaient les philtres de sorcières inconcevables. Rien d'autre que l'immensité désolée, dont on ne savait si elle évoquait une Apocalypse, ou une création parturiente.

C'était Vram qui accourait, au-devant du Commodore. Il le reconnaissait, en dépit du scaphandre. Il faisait des gestes désordonnés, pour avertir ses compagnons. Par radio, Frank le héla :

— Vram !... Qu'y a-t-il ?

Vram qui, un peu en éclaireur, avait dépassé une rangée de rochers défilant la visibilité, lança, haletant, dans le micro :

— Commodore !... Les feux vivants !...

Frank en éprouva une émotion formidable. Non pas basée sur l'épouvante, mais bien sur une espérance insensée. Les Vigilants ! Cela n'indiquait-il pas qu'on touchait au but ?

Il appela Taylor et Ogan et ils rejoignirent rapidement Vram.

Derrière lui, les Vigilants venaient d'apparaître.

Ils ne couraient plus au hasard, comme les papillons affolés par la clarté. Mais sur Mercure, leur domaine, ils formaient des théories plus régulières, en rangs plus serrés. Ils couraient, au ras du sol, de formes et de dimensions variables, sans doute, mais sans présenter le caractère chaotique qu'ils montraient lorsqu'ils naissaient dans une autre atmosphère, ou dans les profondeurs vertigineuses de l'interplanétaire.

Ils furent sur les quatre hommes, qui se virent submergés en quelques secondes. Vram, Taylor et Ogan furent littéralement encerclés. Haletants, ils braquaient instinctivement leurs tubes à infrarouge. La voix du commodore leur parvint :

— Ne tirez pas, surtout !

L'inutilité de l'arme fulgurante leur apparut et les accabla. Ils se

trouvaient assaillis par de véritables démons fulgurants, dont ils ne pouvaient déterminer la consistance, mais qui, obéissant à quelque volonté organisée, refluaient vers eux de façon à former un rideau de feu mouvant qui, déjà, et sans doute nullement par hasard, les avait séparés du commodore.

— Il faut le rejoindre !

— À tout prix !

Ils voulurent forcer le rideau de feu. Mais celui-ci s'épaississait sans cesse. Sur leurs scaphandres, ils sentirent la morsure d'une chaleur insoutenable, dégagée par les feux vivants et, horrifiés, impuissants, force leur fut bien de devoir reculer.

Frank, séparé de ses hommes par les tourbillons, tournait comme un rat affolé livré à un cercle de feu. À plusieurs reprises, il tenta de se jeter à travers le brasier vivant. Mais une masse flamboyante arrivait à sa rencontre, si impressionnante qu'en dépit de sa bravoure, chaque fois il dut lui-même reculer.

Il ne voyait plus ses compagnons, il ne distinguait plus rien du paysage. Les feux des Vigilants dansaient même au-dessus de sa tête, si bien que Frank Maresco se trouvait comme enchâssé dans un formidable écrin de flammes, semblant cependant soucieuses de ne pas le toucher et qui, bien que très proches de lui, s'ingéniaient à épouser ses moindres mouvements afin de lui éviter leur contact.

Il devina que, même s'il eût voulu forcer le rideau de feu, celui-ci se fût écarté, ou du moins eût reculé à l'infini, pour ne pas le consumer. La volonté qui présidait aux évolutions des Vigilants avait conscience du péril qu'il courait et se gardait bien de l'atteindre. Mais, même s'il eût voulu passer outre, il savait aussi que les Vigilants auraient continué, infiniment, à l'envelopper, à l'égarer, sans lui laisser l'initiative.

Il s'arrêta donc et, à haute voix, dans le casque, il prononça :

— Je suis pris... Soit !... Que me veut-on ?

D'un seul coup, devant lui, le rideau de feu s'ouvrit et forma une sorte de galerie flamboyante, s'étendant très loin. Frank comprit qu'on lui montrait le chemin. Il s'y engagea hardiment et avança entre deux haies de feux vivants, sous une voûte également formée par les formes capricieuses des Vigilants.

Il parcourut ainsi plusieurs centaines de mètres et arriva à l'entrée de la caverne...

CHAPITRE XI

Frank pouvait croire avoir rêvé. Mais non ! À l'intérieur des immenses mouffles qui terminaient les bras du scaphandre, il avait légèrement dégagé ses doigts pour s'enfoncer les ongles dans les paumes, cherchant à se retrouver lui-même par la simple réaction que provoque la douleur.

Il était bien réel, parfaitement éveillé. Il se trouvait maintenant dans l'immense crypte naturelle, dont il pouvait estimer la hauteur à deux cents mètres avec, il est vrai, des stalactites tombant en pluie capricieuse avec des aiguilles de vingt ou trente mètres. Ce gouffre original et de toute beauté semblait étayé par des colonnades, qui n'étaient que les stalagmites audacieuses montant à la rencontre de la voûte et formant, à la jonction des retombées minérales, les piliers de cette cathédrale formidable.

La lumière qui régnait était d'un beau jaune d'or, émanant sans nul doute des solfatares qui s'ouvraient ça et là, révélant des lueurs éblouissantes, couvées au sein du sol mercurien, et qui éveillaient, sur le vaste ensemble des dentelles de pierre, des myriades de gemmes mouvantes, en perpétuel scintillement.

Le commodore était descendu dans le labyrinthe qui s'ouvrait, à l'extrémité du couloir de feu mouvant qui enserrait ses mouvements, animé de la volonté mystérieuse. Docile, il s'était engagé dans la galerie, il avait descendu des escaliers monumentaux, faits de roches en couches successives, vers des cavernes de plus en plus vastes. Tout cela était l'œuvre de la nature, et le feu intérieur filtrait partout, irradiant de l'or du soufre, rampe formidable éclairant un palais souterrain plus formidable encore.

Les Vigilants, méritant bien leur nom, accompagnaient Frank Maresco.

Nullement hostiles, gardes impérieux de Celui qui régnait dans les profondeurs, ils l'encadraient toujours, moins nombreux, reprenant maintenant l'allure de ces feux follets avec lesquels Lyra les avait confondus dans la petite maison d'Ailly.

Mais ils ne lâchaient pas Frank, et lui servaient de guides. Il y en avait toujours un petit groupe compact et dansant, progressant comme une colonne vivante devant les pas du commodore, fil d'Ariane fluorescent qui menait au cœur même de l'inconcevable mystère.

Il était parvenu dans la grande crypte. Là, il s'était arrêté, comprenant que c'était le but où on voulait le mener.

Il regardait le trône.

Taillé à même un géant bloc de gypse, ou d'un minéral très voisin, translucide et ombré, avec des reflets d'opale, il s'élevait, affectant

vaguement une forme pyramidale. Le siège monumental était creusé dans la partie supérieure de la pyramide. Mais on ne pouvait y avoir accès. Les Vigilants entouraient la base du trône de leurs cohortes fantastiques, si nombreux, si compacts, toujours mouvants, formant un océan de vie fulgurante. Et leurs flots battaient sans cesse la lourde masse dont la base était noyée dans leur flux fantastique.

Frank s'était arrêté sur un bloc qui avançait, comme une corniche, à l'extrémité de la dernière galerie empruntée pour parvenir jusqu'à la crypte. Et, de là, il levait les yeux vers le trône.

Les feux vivants roulaient autour de lui, entourant même la corniche où il se tenait. Mais il se souciait bien peu d'eux, maintenant.

Face à lui, mais le dominant de son siège altier, il pouvait contempler Celui qui ne pouvait mourir.

Il le voyait mal, enveloppé dans un manteau éblouissant, fait de longues lames brillantes, artistement disposées en une éblouissante théorie de couleurs, composant un arc-en-ciel brillant, qui engonçait lourdement le personnage.

Celui-ci se tenait immobile, la tête un peu inclinée en avant, de telle sorte que le commodore ne voyait pas son visage, mais seulement l'espèce de tiare qui le coiffait, affectant la forme vague d'un cône renversé, sortie d'un pschent qui évoquait les splendeurs pharaoniques.

Le faciès était presque dissimulé par cette couronne écrasante et le haut du manteau, que le personnage tenait à hauteur du nez. Et comme il inclinait la tête, Frank ne pouvait absolument pas distinguer ses traits. Il devinait à peine un visage, noyé par l'ombre que jetait le haut du manteau brillant.

Un long moment, le silence le plus total régna dans la crypte. Les Vigilants étaient toujours aussi silencieux et la majestueuse caverne ne recevait jamais, sans doute, que les échos des grondements souterrains des proches volcans. Mais, pour l'instant, nul séisme ne devait se produire dans la région, aucune vibration ne troublait l'imposante sérénité de Celui qui méditait, immobile pontife d'un monde de mystère.

Frank, figé dans son scaphandre, se demandait comment entamer le dialogue. Mais les mots ne venaient pas. Les pensées se heurtaient en lui et il comprit, au bout d'un moment, qu'il était envahi par des ondes télépathiques. On sondait son esprit, mais bien plus subtilement encore que lorsqu'il avait contacté ainsi Zaano ou Lyra.

Il sut, irrésistiblement, que le personnage étrange lui parlait, du haut de sa gloire.

— Depuis des siècles, commodore Maresco, vous êtes l'homme le plus audacieux que j'aie connu... Le seul qui ait osé me traquer jusqu'ici. Je rends hommage à la fois à votre courage, à votre amour

paternel. Si, comme je le crois, votre fils est de votre trempe, je me réjouis, car il est bien digne d'accéder à la haute mission que je lui réserve...

— Qui êtes-vous ?... Qui êtes-vous ?... interrogeait Frank, mentalement.

Et comme l'Autre ne répondait pas, il se crispa, il lança l'appel à travers les vibraphones de son casque. Et la question, audacieuse et sacrilège, ébranla le majestueux silence de la crypte où palpitait éternellement la clarté dorée montant des abîmes de soufre.

Les Vigilants poursuivaient leur vie mystérieuse, en leur magma mouvant. Sur le trône, le personnage ne bougeait toujours pas.

Mais sa pensée, sans colère, sans violence, parvenait toujours jusqu'à l'entendement du commodore.

— Je suis Celui qui ne peut mourir... Je suis du sang du Soleil... Je vous admire, Terrien ! Et combien je regrette de ne pouvoir vous donner accès à ma race... Mais, seuls, peuvent monter jusqu'à moi des humanoïdes juvéniles, vierges quel que soit leur sexe, et dont on a préalablement modifié le métabolisme pour amener leur biologie au carbone pur, hâtant ainsi une évolution qui demande des millénaires à l'état de nature...

Frank se raidit dans sa carapace d'insecte humain. Il gronda :

— Je veux savoir qui vous êtes... Votre explication ne me satisfait pas... Que souhaitez-vous faire de mon fils ?... Où est-il ?... Qu'attendez-vous et que signifie ce langage ?

L'Immobile reprit, sans paraître s'offenser du ton de colère de Frank Maresco :

— Votre fils est en marche... Il n'est pas encore parvenu au but... Oui, il est courageux, mais très jeune... Il hésite... Il doit franchir la dernière épreuve... Et cette épreuve est terrible...

Frank sentait la sueur baigner son front, sous le globe de déplex.

— Quelle est cette épreuve ?

— Celle que Lyra, comme d'autres, ont accepté de subir, commodore. Ceux qui, venus de toutes les planètes du monde solaire, vont former de nouveau ma race. Ceux que j'ai choisis. Ceux qui, comme Lyra et Arvuul, devaient devenir du sang du Soleil. Des circonstances ont fait que mon serviteur Zaano a pris l'initiative de donner à votre fils la place d'Arvuul, mort accidentellement avant d'avoir franchi le dernier stade... Je ne le regrette pas... Alain en est digne !...

Haletant, Maresco demanda :

— Votre race ? Quelle est votre race ?

— La race solaire, commodore... Autrefois, j'ai régné sur la Terre... dont m'ont chassé les hommes... Depuis des millénaires, je médite, ici, je songe à reprendre mon ancien rang... Je me suis décidé et j'ai fait

mander par mes amis Mercuriens, aidés des Vigilants mes esclaves, des jeunes gens et des jeunes filles pour constituer une race nouvelle, à laquelle j'insufflerai le sang du Soleil...

Frank se cabra intérieurement. Tout ce flot mental évoquait des images qui voulaient être séduisantes, mais demeuraient malgré tout imprécises, peut-être factices, comme ces prophéties qui vous éblouissent d'énigmatique beauté et s'avèrent ne refléter que de très vagues promesses sous un jour volontairement nébuleux.

Il ricana, brusquement :

— Vous vous croyez le Soleil ?

Il n'y eut, encore, que la pensée, lente comme un fleuve au lit très large, qui s'étale, fort de son immuabilité :

— Les hommes de la Terre gardent mon souvenir, commodore Maresco... Des rives de votre Méditerranée jusqu'à l'Orient, la tradition, tenace, rappelle que j'ai vécu parmi les hommes... il y a si longtemps qu'ils ne peuvent situer à quelle époque... Mais ils savent... Et mes images, vraies ou interprétées, ornent encore leurs temples, leurs palais..., ceux qui à présent ne sont plus que ruines et que leurs descendants arrachent à la poussière des sables... ou à l'envahissement floral des jungles luxuriantes qui nivèlent les civilisations ancestrales...

Frank, brusquement, chercha à saisir la vérité. Les dernières ondes mentales de l'Immobile éveillaient en lui, en effet, un souvenir très lointain.

Fallait-il donc chercher le grand secret, non sur Mercure, mais tout bonnement sur la Terre, en faisant simplement œuvre de patient archéologue ?

— Les souverains... au cours des générations qui ont suivi mon séjour sur la Terre... prétendaient tous être les fils du Soleil... On ne peut descendre en droite ligne d'un astre, qui n'est qu'un corps céleste... Mais on pourrait être de la lignée d'un dieu ayant autrefois vécu sur une planète qu'il aurait choisi d'honorer...

Frank évoquait malgré lui les pharaons, les Incas, les Parsis, les rois grecs... Combien d'entre eux n'avaient-ils pas attribué, à leur sang, une origine mythiquement solaire ?

Le flux mental devint ironique, pour la première fois depuis le début de ce singulier entretien :

— Des imposteurs... Tous des imposteurs, soutenus par des prêtres gagnés à leur cause... S'ils avaient été de ma race, ils se survivraient... Et tous ces pauvres petits monarques, tous ces faux demi-dieux, ne faisaient qu'usurper la gloire de ma race... Mais je n'ai pas trouvé les Terriens d'alors dignes de ma postérité... Trop lâches pour accepter, comme moi, l'épreuve qui donne la vie flamboyante... Mais ceci n'est réservé qu'à des êtres, hommes ou femmes, d'une vertu

exceptionnelle...

Frank haletait dans son scaphandre. Il pressentait qu'il touchait au but, et que dans ce déluge de mots, d'évocations, de rappels légendaires il allait enfin comprendre... Mais tout demeurait encore trop imprécis.

— Ceux qui ont accepté de devenir de ma race, et qui viennent de plusieurs planètes où les ont contactés mes Hlls, reçoivent une aide incomparable, indispensable pour leur métamorphose. Ils boivent l'élixir pourpre, dont la vertu transmue mystérieusement leur organisme... Ils ne peuvent plus douter, lorsque leurs yeux se transforment, atteignent l'éclat du diamant... Mais ce n'est là qu'un premier stade... qui n'exige aucune épreuve, aucun sacrifice... Après... c'est après qu'il leur faut accepter le terrible passage...

Frank sentait bouillonner son propre sang. Il était envahi de forces contradictoires, ou l'horreur se heurtait à la colère, l'émerveillement à la curiosité la plus véhémence. Il hurla soudain :

— Mais alors... Lyra ?...

— D'imprévisibles événements, voulut bien exprimer encore l'Immobile, ont hâté partiellement l'évolution de cette jeune fille, qui promet d'être la gloire de la race nouvelle que j'entends créer sur Mercure, matrice de mon pouvoir futur... Du moins saura-t-elle, grâce à cet accident, que ses craintes étaient vaines...

— Sa main..., sa main, râla le commodore.

— Oui, la main de Lyra, émit l'Immobile... Si votre fils hésite encore, et s'il erre dans les monts de Mercure, affolé par l'horreur du suprême passage, Lyra, rassérénée par la transformation de sa main en chair de diamant, attend, avec patience, que son fiancé vienne la rejoindre... Comme elle... comme tous les miens... comme moi-même, Alain devra renaître de ses cendres !...

Un cri terrible résonna dans les vibraphones du casque de dépolex et le commodore Maresco, traversé par la vérité comme d'une flèche rougie à blanc, arrivait à l'exaspération totale.

D'un geste rapide, il arrachait de sa ceinture le tube désintégrateur à inframauve, il le braquait sur l'Immobile, ne songeant plus aux dangers d'un acte semblable, décidé à l'abattre, immortel ou non, en dépit des Vigilants dont la foule roulait à ses pieds.

Le trait inframauve jaillit mais, prompt comme la foudre, un rideau de flammes vivantes s'était élevé, masquant un instant le trône gigantesque et celui qui occupait son sommet. Au-delà, une partie de la voûte rocheuse, entamée par le terrible rayon, s'effrita, se lézarda, et des rocs formidables croulèrent avec un bruit de tonnerre. Frank, le cœur serré, les mains crispées sur l'arme, se demandait si les Vigilants allaient cette fois le consumer, ou s'il pourrait, visant mieux, atteindre le personnage.

Mais il ne le distinguait plus et le monde de feu semblait envahir la crypte immense, pour crouler sur lui. Il discerna des pensées, encore, qui demeuraient apaisantes. Le rideau des Vigilants cessa d'être compact et tandis que le trône et son singulier monarque reparaissaient, le flux mental exprimait :

— Ne cherchez pas à me frapper, commodore... Moi, je respecte trop votre noblesse d'âme pour tenter quoi que ce soit contre vous et mes Vigilants vous feront toujours une escorte d'honneur... Tout geste meurtrier est stérile contre moi...

Frank jura par les milliards de comètes qui roulent dans le cosmos. Piaffant comme un coursier, la respiration plus rauque, il allait encore viser l'Immobile, sans grand espoir, peut-être simplement pour soulager son état d'esprit.

Alors, le personnage parut bouger pour la première fois. Le manteau vibrait étrangement, et ses lames brillantes, aux coloris éclatants, firent naître, tandis qu'il s'écartait par le milieu, un cortège de magnificences évoquant toute la gamme des pierreries de l'Univers.

Et Frank vit, d'un seul coup, les deux pans du manteau qui s'ouvraient, qui se levaient majestueusement au-dessus de la tête de Celui qui ne pouvait mourir.

Foudroyé, il le regarda, maintenant debout, sur la plus haute marche du trône, éblouissant comme un astre dans sa nudité intégrale, à l'éclat presque insoutenable.

Jamais le commodore des espaces n'eût imaginé qu'un homme eût pu atteindre à une aussi incomparable beauté. Son corps merveilleux, à la fois athlétique et svelte, semblait dressé comme un trait vivant, et il levait bien haut sa tête altière, au beau visage irradiant évoquant le masque d'un humain atteignant à peine la trentaine.

Ses traits à la noblesse émouvante, à la pureté parfaite, se paraient de la couronne richissime, plus digne d'un dieu, en effet, que du plus glorieux des monarques ayant jamais régné dans l'Univers. Et Frank, ébloui, voyait les deux ailes immenses, les deux ailes qui avaient enveloppé l'Immobile, et qu'il avait prises tout d'abord pour les pans de son manteau.

Fasciné, haletant, subjugué par la splendeur du Phénix, Frank, soutenu jusqu'au bout par l'amour immense qu'il portait à son fils, réussit à s'arrêter à la glorieuse contemplation.

Il râla le nom d'Alain, tourna brusquement les talons et, se précipitant dans la galerie qui l'avait amené jusqu'à la crypte, il escalada, éperdument, les degrés formidables qui remontaient vers la surface de la planète Mercure.

Le rêveur millénaire ne lança pas les Vigilants derrière lui, eux qui l'eussent rejoint et dévoré en une minute. Il demeura fidèle à sa parole et sans doute, à l'avance, il se sentait sûr de sa victoire...

Frank, ruisselant de sueur, atteignait la caverne qui était l'issue du palais souterrain. Hors du gouffre, il chancela un instant, dans le reflet du Soleil qui se mêlait aux lueurs des solfatares, montant du sol crevassé comme un encens de lumière...

Mais en lui, immuablement, demeurait gravée une vision plus éblouissante encore, celle du corps merveilleux qu'il lui avait été donné d'entrevoir, l'extraordinaire homme ailé qui n'était, dans tout son être, qu'un miraculeux diamant de chair...

CHAPITRE XII

— Alain !... Alain !...

La voix du commodore sonnait dans l'audiophone et les monts de Mercure vibraient à ces harmoniques humaines. Et les ravins, les failles, les cratères eux-mêmes répétaient à l'envi le nom du fils de Frank Maresco.

Hors du domaine de l'Immobile, le commodore, conscient de ne pas avoir été poursuivi, cherchait maintenant, à travers la montagne, Alain qui ne devait pas, qui ne pouvait pas être loin.

Les paroles formidables venues à la pensée de Frank avaient laissé entendre que le jeune homme n'avait pas encore subi l'épreuve fatale, qu'il hésitait encore, bien que Lyra, Frank croyait l'avoir compris, lui eût déjà montré le chemin fantastique menant au rang solaire.

Frank avait retrouvé un paysage mercurien normal, sans plus trace des flammes-êtres, qui demeuraient autour de leur pontife millénaire. Il avait, ou croyait avoir, le champ libre pour ses recherches, pour tenter encore d'arrêter Alain dans son geste fatal.

Il y avait des heures qu'il errait ainsi, escaladant des pics, sautant des crevasses, contournant des solfatares et évitant des cratères. Il était las, en dépit de la pesanteur favorable de la planète. Mais il tenait bon. Il irait jusqu'au bout.

— Je ne peux pas ne pas le retrouver !

Sa conviction était profonde. Alain, en ce moment, était quelque part dans ces massifs volcaniques. Il devait errer, comme son propre père, hésitant encore devant l'horrible épreuve qui le mènerait à l'immortalité.

Il avait dix-neuf ans ! Et à dix-neuf ans, un garçon né sur la Terre, nourri de tout l'apport humain, peut reculer devant...

Frank, éperdu, un cercle de feu étreignant son front, évoquait l'abominable chose. Non ! Alain ne le ferait pas ! Il arriverait à temps pour l'en empêcher !

Il avait, à plusieurs reprises, utilisé son poste pectoral pour lancer des messages, demeurés sans réponse. Il imaginait qu'Alain devait, de toute façon, être encore revêtu de son scaphandre, sans lequel il n'aurait pu subsister dans l'atmosphère de Mercure.

Et il espérait aussi contacter Ogan, Vram et Taylor, qu'il avait perdus de vue quand ils avaient été séparés par le rideau de feu vivant.

Mais cette région volcanique était, de nature, peu favorable aux radios, et les transmissions étaient obligatoirement brouillées de nombreux parasites. Ce n'est qu'au bout d'une dizaine d'heures, alors qu'il s'était arrêté sur un plateau rocheux d'où il découvrait un vaste

ensemble du massif, qu'il reprit ses tentatives et eut la satisfaction d'entendre une réponse :

— Allô ?... Commodore Maresco ?

C'était Taylor.

— Je vous entends, Taylor... Je suis sur un plateau, encore dans la zone balayée par les reflets du Soleil... Et vous ?

— Nous ne sommes sans doute pas très loin, commodore...

— Indemnes ?

— Tous les trois. Et vous, commodore ?

— Moi... je n'ai rien... Avez-vous contacté mon fils ?

— Non. Nous lançons des appels tous les quarts d'heure. Depuis que nous vous avons perdu, c'est le premier duplex.

Ils tentèrent de se repérer mutuellement, en se décrivant les modalités du paysage, heureusement assez caractéristique. En prenant pour repère un mont étonnamment élevé, et qui présentait cette particularité de se scinder en deux pics immenses, dominant toute la contrée, ils estimèrent qu'en une heure ou deux de marche, ils pourraient se rencontrer, et tout au moins se découvrir, de loin.

Minutieusement, Taylor et Maresco récapitulèrent leurs observations.

— O.K., commodore, dit Taylor, qui aimait cette vieille expression de la Terre. Bonne chance !

— Appelez-moi avant, si vous apercevez Alain...

— Compris. Terminé.

Et Frank se mit en marche.

Il se sentirait plus fort, une fois auprès de ses trois hommes. Avec eux, il pourrait reprendre les recherches. Il ne voulait pas croire que, depuis sa fuite hors de la crypte, Alain eût consommé le sacrifice final.

Au fur et à mesure qu'il avançait, dans cette contrée au sol tourmenté, brûlante et désolée, et en même temps grandiose dans l'embrasement du feu souterrain qui se mêlait aux reflets du Soleil, Frank constatait qu'il n'y avait pas trace de vie. Il n'avait pas aperçu les constructions notées photographiquement, qui les avaient providentiellement déterminés à chercher de ce côté. Et aucun animal squameux ou griffu n'apparaissait. La température, sans les scaphandres, était incompatible avec la vie.

À plusieurs reprises, il échangea un duplex avec Taylor. Ils pouvaient croire se rencontrer bientôt, mais jusqu'alors, ils ne se découvraient mutuellement pas encore.

Devant lui, Frank ne voyait que la splendeur du paysage mercurien, avec ses rocs rouges, fonçant au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la région embrasée des reflets solaires. Il y avait davantage de pourpre dans la lumière. Plus avant, ce serait l'ombre éternelle de la face obscure de Mercure, où ne brillaient que les reflets volcaniques et les

éclairs qui jaillissaient des nuages orageux perpétuellement engendrés par les innombrables cratères.

En dehors des émissions qui le liaient à la petite troupe des hommes du *Fantastic*, Frank Maresco envoyait des messages à l'intention d'Alain.

Mais ils demeuraient rigoureusement sans réponse.

La sonnerie grêle du poste résonna dans le scaphandre.

— Allô ?... Commodore...

— Oui, Taylor...

— Vous nous voyez ?

— Mais... mais non...

— Nous vous voyons, nous !

— Expliquez-vous, mon vieux !

— Vous apercevez bien cette sorte de moraine... qui est sans doute une ancienne coulée de lave... descendant du grand volcan qui doit être à votre droite, si je me repère bien...

Frank chercha du regard, poussa une exclamation.

— Le volcan... Oui... La coulée, oui encore...

La voix de Taylor exprima soudain une certaine surprise :

— Mais, commodore, vous êtes tout près...

— Tout près ?... À mille mètres au moins de la coulée...

Taylor hésita :

— Je comprends mal... Ogan me dit qu'il vous voit... Dans la direction de ce petit cratère...

— Quel cratère ?

— Celui qui est situé à flanc de montagne... au-dessus de l'ancienne coulée... Il est en ignition. Mais vous ne pouvez pas ne pas le voir...

Frank s'énervait, ne saisissant pas bien. Taylor devait parlementer avec Ogan et Vram. Il reprit l'émission :

— Mais, commodore... vous marchez vers le cratère !

— Nom de Zeus ! Mais j'en suis loin, je vous dis... Je l'aperçois, maintenant... Tout au moins je vois sa lueur, d'un jaune rougeâtre... À plus de... Oh ! oui, neuf cents ou mille mètres...

Taylor le coupa :

— Mais dans ce cas... ce n'est pas vous qui...

Là-bas, Taylor, entouré de Vram et de Jef Ogan qui, inquiets, le voyaient s'évertuer à reprendre le contact, constatait que Frank, jetant un cri, venait de couper l'émission.

Il courait comme un fou, maintenant, à travers les rochers sombres. Guidé par les indications de Taylor, il escaladait les contreforts qui le séparaient encore de la région décrite, qu'il apercevait, comme ses hommes, mais d'un point différent.

— Alain ! ! !

C'était, ce ne pouvait être qu'Alain que les gars du *Fantastic* avaient

repéré et qu'ils avaient pris, de loin, pour le commodore.

Éperdu, Frank roulait dans les failles, se redressait, repartait, se heurtait aux flancs rocheux, et se remettait à courir, après avoir titubé un instant, étourdi du choc.

— Alain !!!

Il l'apercevait, maintenant, petit point mouvant surmonté du globe blanchâtre qui était son casque de dépolex. Alain marchait en direction du cratère indiqué par Taylor. Il avançait, lentement, et, devant lui, à moins d'une centaine de mètres, un gouffre s'ouvrait, un de ces abîmes de feu, jetant des reflets d'or sanglant qui se jouaient curieusement sur le nuage de vapeurs qui le couronnaient sans cesse.

Une fois encore, Frank jeta le nom de son fils aux échos de Mercure.

Et Alain l'entendit.

Il s'arrêta, éperdu. Il voyait, courant comme un fou à travers les rochers, un humain en scaphandre dont la voix lui parvenait par le vibraphone du casque.

Il devina que c'était son père, bien que, de loin, tous les navigateurs spatiaux, dans leur carapace, fussent rigoureusement semblables.

— Père...

— Attends-moi ! Je t'en prie !...

Criant et pleurant, sa voix déchirante prenant d'étranges accents par le truchement du micro, le commodore arrivait, à bout de souffle, à bout de forces, soutenu par l'idée du vertigineux péril qui menaçait son fils.

Derrière le globe de dépolex, Alain fixait son père de ses yeux qui, maintenant, étincelaient comme ceux de Lyra.

— Mon petit...

Il tendait gauchement les bras vers Alain. Celui-ci eut un sanglot en le voyant approcher. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres l'un de l'autre. Alain, brusquement, tourna les talons et se mit à courir.

Vers le cratère !

Frank poussa un hurlement et, fouetté d'un suprême sursaut d'énergie se jeta à sa poursuite. À vingt mètres du gouffre de feu, il réussit à le rejoindre. Alain s'évertuait à fuir en le sentant sur ses talons. Mais les mains du commodore s'abattirent sur ses épaules. Alain voulut résister et père et fils luttèrent, farouchement.

Plus fort, plus puissant, le commodore eut l'avantage. Il terrassa Alain, il le maintint au sol et, penché sur lui, leurs deux visages se trouvant face à face à travers les globes transparents, il râla, par le vibraphone :

— Mon petit... Écoute-moi !... Je suis ton père !... Je t'en supplie...

Alain !... Tu ne vas pas faire ça !...

Il voyait des larmes dans les yeux de diamant. Mais Alain se taisait. Alain demeurait enfermé dans son terrible destin. Le commodore

l'avait rejoint au moment où il se décidait enfin, alors qu'il allait consentir au grand sacrifice qui le ferait de la race des dieux.

Frank, puérilement, essayait de le convaincre, de lui rappeler qu'il était un humain, et son fils, et qu'il devait revenir avec lui sur la Terre, et renoncer à cette folle destinée...

— Rappelle-toi, mon petit... quand tu étais un enfant... il n'y a pas encore si longtemps... Pense à ta maman... à moi... Alain, tu ne veux pas que nous soyons séparés pour toujours... mon enfant chéri...

Le chagrin le submergea, l'étouffa. Les sanglots lui coupaient la parole et, il faiblit, il cessa de maintenir Alain contre le sol. Une flamme insensée passa dans les yeux de diamant qui fixaient le commodore.

Profitant du relâchement de l'étreinte, Alain se dégagea brusquement.

Frank, renversé, poussa un cri terrible. Mais il était trop tard et son fils s'échappait, courait maintenant droit sur le cratère.

Le commodore voulut s'élancer. Il jeta, une dernière fois, le nom de son enfant dans le fantastique décor des volcans de Mercure et, tournant sur lui-même, il s'abattit, la face en avant, et demeura immobile.

Alain venait de se précipiter dans les flammes du volcan.

CHAPITRE XIII

Ils le découvrirent là, inerte, mais cherchèrent vainement Alain autour de lui.

— Pourtant, disait le vieux Jef, nous l'avons entendu l'appeler, à plusieurs reprises. Et puis, c'était sans doute Alain, non le commodore, que nous avions aperçu tout à l'heure...

Vram suggéra de ne pas perdre de temps. Il fallait ramener le malheureux à l'astronef. Ils étaient partis depuis des heures et des heures. Et Frank devait avoir besoin de soins. Il avait ouvert les yeux, mais il ne semblait plus les reconnaître. Ils avaient constaté, avec une profonde émotion, que ses cheveux, maintenant, étaient devenus tout blancs.

Mais ils virent encore quelque chose qui les stupéfia, avant de quitter cette région fantastique. Et, quand ils eurent rejoint l'astronef, pendant qu'on soignait Frank, dégagé de son scaphandre, et qui semblait désormais privé de raison, ils confrontèrent leurs observations.

L'aspirant Mégis avait compris qu'il lui incombait de prendre le commandement de l'astronef, et que son devoir lui ordonnait de quitter Mercure, de ramener le *Fantastic* jusqu'à la Terre.

Il devait, cependant, rendre compte de ce qui s'était passé. Les trois compagnons de Frank expliquaient ce qu'ils avaient vu.

— ... Au moment où nous allions nous éloigner, emmenant le commodore qui nous suivait, comme un automate, soutenu par Taylor et par Vram, disait Jef Ogan, au-dessus du cratère, nous avons aperçu des oiseaux...

— Des oiseaux dans cette région ? Ils ne pourraient vivre... Et puis, il n'y a pas d'oiseaux, sur Mercure...

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?... Ils avaient des ailes formidables, d'une richesse de couleurs... Je n'ai jamais vu ça sur aucune planète...

— De quelle race, à peu près ? À quoi ressemblaient-ils ?

Jef Ogan se gratta l'oreille :

— Vous voulez parler de leurs corps ?... Eh bien... ils étaient assez loin de nous... mais ils brillaient dans le reflet du volcan... comme s'ils étaient façonnés dans un énorme diamant, l'un et l'autre... Le plus fort, c'est que...

— C'est que... mais parlez donc, Jef !

— À voir leurs corps nus, si merveilleusement beaux... (ce qu'ils pouvaient être beaux, Mégis)... c'était sans doute un couple... Parce qu'on aurait juré que les corps de ces oiseaux étaient ceux d'un homme et d'une femme...

Vram et Taylor attestaient, silencieusement.

L'aspirant Mégis eut un geste vague. Rien, jusqu'alors, n'avait été découvert de semblable, depuis que les hommes étaient partis à la conquête des planètes. Mais sans doute, dans l'avenir, connaîtrait-on des choses plus surprenantes encore, en poursuivant la conquête du cosmos.

Son devoir lui commandait de préparer un rapport précis. Tandis que le *Fantastic* prenait le départ, l'aspirant Mégis se mit au travail.

FIN

*Achevé d'imprimer en février 1991
sur les presses de l'imprimerie Cox and Wyman
à Reading (Berkshire)*

— N° d'impression : 8761. —
Dépôt légal : mars 1991
Imprimé en Angleterre

1 La race des Hlls, originaire d'un satellite de l'étoile de Barnard, situé très près de ce soleil, donc de climat torride, a divinisé l'astre. Venant dans notre système, les Hlls dont la morphologie réclame une atmosphère surchauffée ont tout naturellement établi des bases sur la plus brûlante des planètes : Mercure, et ils y ont transporté leur culte. Ayant peu de contacts avec eux, les Terriens ont promptement conçu l'appellation « Mercuriens » pour les désigner et cette dénomination, quoique parfaitement impropre est devenue rapidement populaire.

2 Ce terme s'applique à l'ensemble de la Terre et des planètes terramorphes colonisées du système : Lune. Mars et satellites adéquats des grandes planètes lesquelles, en raison de leur nature, sont en elles-mêmes parfaitement inhabitables pour les humains. Il existe toutefois, sur quelques satellites, de rares bases d'extraterrestres venant – hors des Hlls établis sur Mercure – des mondes du Centaure ou d'Éridan.